Les Familiers

ABEL BONNARD

Les Familiers

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie
15, RUE DE CLUNY, 15

1906

A MA MÈRE

A. B.

Les Coqs

A Monsieur Ernest Dupuy

Le Chant des Coqs à l'Aurore

O soleil, nous jurons tous que tu paraîtras.

C'est l'heure où le dormeur s'enfouit dans ses draps,
Et se défend du jour avec son coude, et, lâche,
Se tourne, comme un bœuf qui craint qu'on le rattache.
Il cherche, en remuant son sommeil, le tison
De quelque rêve, afin d'y chauffer son frisson.
Comme de l'eau le sol fuit ; la maison recule
Dans l'ombre, plus hagarde encor qu'au crépuscule.
Les chemins éperdus se livrent aux brouillards.
On croit partout sentir chuchoter des fuyards.
La terre n'a plus d'astre et n'a pas la lumière ;
Le pays est sordide ainsi qu'une chaumière,

Et l'odieux réveil erre, partout chassé.
Une blessure d'eau pâlit dans le fossé.
Tout est débile : alors, nous, partout, sur la grange,
Sur le seuil, choisissant exprès cette heure étrange,
Quand tout semble manquer et trahir, quand n'est sûr
Ni l'azur matinal ni le nocturne azur,
Quand l'espace s'enfuit comme par une fente,
Quand les choses, qu à peine une lueur enfante,
Souffrent, quand l'horizon blêmit comme un fétu,
Nous éclatons de foi, d amour et de vertu.
Confiants, dégainant notre cri comme un glaive,
Nous jurons à l'envi que le soleil s'élève,
Et qu'en somme il fait chaud déjà, que l'air est fort,
Et que nous défions qui n'en est pas d'accord.
Et cependant, aveugle et sans les reconnaître,
L aube tâte les bois, la maison, la fenêtre ;
Le ruisseau luit ainsi qu'un sinistre couteau.
Comme un homme assoupi ramène son manteau,
Le vallon grelottant se couvre d'ombre; écoute :
Un de nos cris sursaute au-dessous de la route ;
Un égosillement, écoute, plus lointain
A troué l'air ; un autre a blessé le matin ;
Maintenant ton sommeil les guette; un autre encore
S'épuise, un autre, un autre, à peine assez sonore,
Qui remplit, tant il est faible, acharné, vainqueur,
A peine ton oreille et tout à fait ton cœur.
Homme, il faut t éveiller. Ainsi qu'avant sa course,
Le voyageur aspire en ses deux mains la source,
Le jour boit d'un long trait les astres et la nuit.

Si le songe t'étreint de plaisir et d'ennui,
S'il t'enivre, au milieu de tes forces défaites,
Refuse d'assister en esclave à ses fêtes.
Vois ce qu'est le sommeil quand nous le démasquons.
Le rêve te fait boire à ses mauvais flacons,
Eveille-toi de force en fracassant le verre.
Descends de ses palais à notre appel sévère,
Et nous t'emporterons, toi, surpris et brusqué,
Ainsi qu'un voyageur enlevé sur le quai.
Debout ; vois ton destin pour que tu le mesures,
Avant de le combattre, à l'heure où les masures
Emergent, quand les monts ne sont pas encor verts,
Tout le courage étant d'avoir les yeux ouverts.
Nous voulons déblayer la terre. La fermière
Va bientôt nous jeter la graine coutumière,
Mais, étoiles, c'est vous nos premiers grains de mil
Nous vous piquons du bec dans l'espace subtil.
Vous vous éparpillez dans nos claquements d'ailes.
Nous sommes à l'avant du monde, durs, fidèles,
Dénonçant l'horizon, comme sur les vaisseaux
Ces figures de bois qui surveillent les eaux.
Plages d'aube sous des promontoires d'aurore !
Le ciel rougit ainsi qu'une joue, et, sonore,
L'eau s'éveille en son lit de feuilles, le chemin
Frémit comme une anguille au toucher de la main.
L'air revient ; la chaumière est comme baptisée,
Et nous crions plus fort, enroués de rosée.
Nous saisissons, aux champs, sur les monts chevelus,
Le jour qui vient, afin qu'il ne s'en aille plus.

Comme des moucherons des reflets d'écarlate
Dansent ; on voit le mur, la maison n'est plus plate,
Et redevient carrée et blanchit à moitié,
Et tout se reconnaît dans la même amitié.
La lucarne là-haut comme un œil qui s'éveille
S'ouvre, et nous acclamons le lever de la vieille ;
Nous entendons déjà fureter ses talons ;
Elle n'a plus que peu de jours, et les veut longs.
Le village à nouveau s'établit dans la plaine.
Debout, vivez ; l aurore est un panier de laine
Dont chacun tissera ce qu'il saura tisser.
Espère tout du jour qu'il te faut commencer.
Ceux qui voient le matin méritent la journée.
Ils répondent au ciel par leur âme acharnée,
Et comme ils ont cherché l'aube d'un cœur hardi,
D'un cœur victorieux ils recevront midi.
Ainsi que des noyaux gonflant nos dures gorges,
Nous sommes, forgerons, les clameurs de vos forges,
Nous sommes, laboureur, tes sillons entr'ouverts,
Et le poète en nous entend crier ses vers.
Puisque nous perçons l'air comme avec une broche,
Il faut qu'à son travail toute âme se raccroche,
Et qu'on lutte, aux moissons, aux granges, au pressoir,
Car chaque homme est vainqueur ou vaincu chaque soir.
Chacun, quand le jour tombe, avant le premier astre,
Trouve dans le couchant sa gloire ou son désastre.
Le soleil qui s'en va montre à tous leurs travaux.
Reprenez vos harnais tout comme des chevaux.
Rustres, fatiguez-vous à fatiguer la terre.

Poète, âme à la fois de jour et de mystère,
Bâtis ton œuvre, ainsi qu'un durable tombeau.
Vannier, tâche de faire un tel panier, si beau
Qu'il semble plein de fruits même vide, et colore,
Peintre, qui pour patronne as justement l'aurore,
Les murs que tes pinceaux rajeunissent,et toi
Qui vis comme un insecte accroché sur le toit,
Couvreur, ajuste bien la tuile avec la tuile
Que graissera le jour ample et doux comme une huile,
Et vous qui résidez au couvent argentin,
Moines, parlez pour nous au Seigneur en latin.
L'aurore maintenant avance, et, déclarée,
Fait luire comme un plat le ciel, et nous agrée,
Et rougit au regard des coqs et, violents,
Et gaillards, et bruyants, nous sommes ses galants.
Même les murs sans vigne ont l'air couverts de treilles.
Comme une enfant qui craint des tessons de bouteilles,
Elle a peur de blesser ses pieds nus sur nos cris.
O belle des hameaux, ferme aurore, souris.
Te voilà comme hier confuse d'être nue,
Mais, comme de partout ils guettaient ta venue,
Les nuages ardents, des pentes, des coteaux
Courent, pour te jeter de splendides manteaux.
O chère aurore, avant que le soleil nous presse,
Tu commences le jour avec une caresse.
La vitre comme un âtre a l'air de s'embraser.
Tu sembles éveiller tout avec un baiser.
Le monde maintenant va droit : tes mains sereines
Rassemblent les chemins comme on reprend des rênes.

La grâce du sommeil passe toute au réveil.
Tu rougis le fruit vert qu'on croit déjà vermeil.
Les hameaux dans la nuit flottaient, tu les replantes.
Malgré l'été, les fleurs sont au jardin trop lentes,
Mais toutes à la fois naissent sous tes talons.
Comme des chiens soumis tu flattes les vallons.
On voit partout surgir les monts que tu modèles,
Reine, et ton jeune souffle est la mort des chandelles.
Quand tu parais, avec l'éclat que tu nous dois,
Les ombres des rameaux bougent comme des doigts.
Le ruisseau luit et fuit ainsi qu'une nageoire.
Le bœuf meugle vers toi comme vers la mangeoire,
Chaque bête reçoit sa part de ta douceur,
La grive aime le jour, même avec le chasseur.
Tu le vois, aussitôt que sur nous tu tressailles,
Les poussins fureteurs font leur bruit de cisailles.
Timide, aime nos cris hardis. Dans le verger,
Viens, si nous t'effrayons c'est pour t'encourager.
Déjà nous triomphions dans la nuit, et naguère
Nous l'épouvantions toute avec un bruit de guerre,
Nous semblions applaudir son désastre certain ;
Comme des terrassiers nous fondions le matin.
Nous voulions, attendant que sa lueur rougeoie,
Faire un chant de courage avant les chants de joie.
Nous chantions, révoltés, dévoués aux rayons.
L'ombre à nos éperons laisse encor des haillons.
Aurore aux yeux de fleurs, c'est toi qui nous regardes.
Oui, nous sommes les coqs persévérants, les gardes
Que la nuit ne peut pas corrompre, les vainqueurs

Qui veulent s'épuiser ainsi que de grands cœurs.
Nous avons de longs cris avec de courtes ailes.
Les vieilles, dans un bruit de clefs et de vaisselles,
Soufflent, tirant la langue et pliant les genoux,
Sur leurs charbons ; les vrais charbons, vieilles, c'est nous.
Nous sommes les veilleurs et les flambeaux ; hardie,
La lumière partout fera son incendie,
Et c'est nous qui passons vaguement en tout lieu,
Et nous portons la torche et nous mettons le feu.
Une ville de bruits emplit le jour ; cigales,
Vous y résiderez dans vos maisons égales.
L'oiseau le plus petit y loge en un palais.
Mille vents affairés ainsi que des valets
Y courent ; mais c'est nous qui bâtissons l'enceinte.
Nous louons sans réserve un matin de jacinthe,
Et le toit le plus bas est par nous soucieux
De ce que font là-haut les astres et les cieux.
Nous avons pour vertu de haïr la nuit sombre.
Nous trouvons le trésor du jour en ouvrant l'ombre.
Nous sommes les chanteurs exacts, les dures clés
Du matin, les coqs crus, bossués, martelés.
L'aurore est notre bain vineux ; chacun s'y lustre,
S'y trempe et s'y vernit pour éblouir le rustre ;
Nous restons jusqu'au soir les nobles du soleil.
Quand on fut courageux on doit être vermeil.
Notre splendeur sur nous est notre récompense ;
Tandis que la citrouille enfle comme une panse,
Nous restons, au jardin plus épais qu'un vitrail,
Sans rien faire, ayant eu l'aurore pour travail.

Notre exploit nous décore alors et nous allume ;
Le jour reconnaissant s'inscrit sur chaque plume.
A présent nous luttons à nous seuls ; mais plus tard,
Quand nous avons tout fait, on peut être vantard.
Alors, les bois sans air sont lourds comme des marbres.
Quand Midi, comme un aigle arrêté sur les arbres,
Fascine d'un regard le monde sans péril,
Tout est bien ; chaque toit grésille comme un gril.
A peine l'on entend par delà les fontaines,
Les aboiements, pareils à des luttes lointaines ;
L'ombre des murs s'abat et tombe comme un poids.
Le ciel est reposé sur nos solides voix.
Quand tout est de façon que le monde nous plaise,
Alors, massifs, oisifs, nous flamboyons à l'aise.
Et par moments un cri de nous s'échappe encor,
Comme d'un pot crevé tombe une pièce d'or.
Contents de notre ouvrage, alors, quand la fauvette
Délire et croit porter tout le ciel sur sa tête,
Nous savons que le jour n'est pas venu tout seul.
Maintenant, un bon souffle arrondit le tilleul.
Le songe chancelant sous des lueurs vermeilles
S'enfuit, comme un marcheur tout menacé d'abeilles.
Des loques de sommeil couvrent les paresseux.
Et nous, sur ceux qui sont déjà levés, sur ceux
Qui sont encore épris de leur sommeil volage.
Nous crions, et le ciel s'enflamme, et le village
Exulte, et le hameau chante comme un clairon,
Et nous faisons chacun le bruit d'un forgeron.
Nous battons le réveil sur l'enclume des sommes.

Hommes, pour tout de bon sortez du lit ; nous sommes
Les cruels assiégeants du repos, les brutaux
Qui tiennent les dormeurs tout nus sous leurs marteaux.
Sans tristesse, dans l'air que notre voix éraille
Nous faisons à leur somme une âpre funéraille ;
Et vous ne devez pas rester ainsi rêvants,
Puisqu'avec un bruit gai claquent les contrevents.
Tu trouves donc la nuit trop courte ? Tu regrettes
Les ténèbres, l'air faux, et les ombres secrètes,
Et le moment, propice aux méchants en effet,
Où l on ne voit plus rien, pas même ce qu'on fait ?
Nous ne le souffrons pas. Ne crois pas qu'on tolère
Que tu vas refuser la lueur qui t'éclaire.
Les dormeurs insensés se privent du matin.
Leur plaisir n'est pas franc dans l'ombre ; il est hautain
De vouloir se lever tôt ; il faut qu'on méprise
Les oreillers, plus morts que de la cendre grise ;
Crains d'être ténébreux. Nous avons peu d'amour
Pour qui garde la nuit pouvant avoir le jour.
Il ne faut pas dormir exprès Cette malice
Nous plaît mal : nous pourrions te traiter en complice.
Ta voisine déjà vient arroser ses pots.
Nous te tenons ensemble un éclatant propos.
La clarté sur ton lit comme une main s'allonge,
Nous te citons, au bas de la tour de ton songe.
Réveille-toi ; depuis les premières blancheurs,
Ton rêve délicat nous a pour écorcheurs.
Nous ne traiterons pas avec toi. L'on t'assène
Le soleil. Tire-toi de ta torpeur malsaine.

Et puisque le matin bossèle tes carreaux,
Oui, nous te torturons ainsi que des bourreaux.
Nous nous félicitons de te meurtrir. Qui t'aime
Doit t'éveiller ; entends ce que dit ton coq même :
Il dit : Homme, le maître en cet instant, c'est moi.
Sais-tu bien qui je suis ? Connais-tu quel émoi
M'échauffe ainsi, me fait et reluire et bruire ?
Apprends-le : je choisis ce moment pour t'instruire.
Je suis le martial et fier coq qui, botté,
Traîne ses cris, ainsi qu'une épée au côté.
Je suis la plus fidèle et la plus forte horloge
J'impose le réveil à celui qui me loge,
Et j'entre, et je saisis son somme, et je le pends
Férocement, aidé par d'autres sacripants.
Je te parle un peu haut ; c'est ainsi que je prêche.
Ton sommeil est la ville où j'entre par la brèche.
Derrière moi, couvert de faste et de clameurs,
Je traîne avec orgueil la haine des dormeurs.
Je suis rauque parfois, muet jamais ; j'ignore
Quel chant peut approcher de ma fureur sonore.
Quand enfin tu te rends à la splendeur des cieux,
J'emplis en même temps ton oreille et tes yeux.
Je fracasse ton somme et j'encombre ta veille ;
Je sais, ton songe riche et nombreux t'émerveille,
Tu frôles ses joyaux de ton doigt confiant,
Mais, je viens, et sur eux je me jette, ruffian ;
Et jusqu'au soir, dans l'air épaissi que je crève,
Je porte impudemment les bijoux de ton rêve,
Debout. — C'est ce qu'il dit, c'est ce que nous disons.

Le réveil n'est pas laid quand nous le pavoisons.
Quand tu viendras ouvrir ta fenêtre sereine,
Voir un coq, pour ton œil, c'est une belle étrenne.
Debout, éveillez-vous, hommes. Mère au cœur fier,
Vois tes enfants ; ils sont plus beaux encor qu'hier ;
Un ruban du soleil, fille, luit sur ta manche ;
Debout, plus que deux jours encore et c'est dimanche.
Veuille aussi t'éveiller, belle, pour ton miroir.
Éveillez-vous, amants, afin de vous revoir.
Pour qu'encor le dégoût gerce vos lèvres fades,
Dans votre lit fiévreux éveillez-vous, malades ;
Et vous, éveillez-vous, mourants, aussi : mourez.
Puisque par le matin vos yeux clos sont dorés,
Et qu'au lit frais et chaud votre langueur s'étire,
Hommes, nous le disons puisqu'il faut vous le dire,
C'est vous qui nous sortez de la nuit ; sachez-le.
Vous êtes réclamés par l'amour du ciel bleu.
L'aurore qui s'égare à travers les tonnelles
Est faite de rayons qui cherchent vos prunelles ;
Vous sacrez d'un regard le monde, et tous les cieux
Ont pour seule fierté de tomber dans vos yeux.
Maintenant, la splendeur immense se soulève,
Pour pouvoir vous offrir autant que votre rêve ;
La terre s'inquiète à ce choix incertain,
Et c'est vous qui rendez timide le matin.
Généreux, vous payez un jardin d'un sourire.
Vous désirez le lis moins qu'il ne vous désire.
Vous prenez d'un regard tous les bleuets des prés.
La rose n'est en fleurs que quand vous l'admirez ;

Tout ce qui voit vos mains espère vos caresses.
N'êtes-vous pas contents ? il faut que tu paraisses,
Homme, et quand le soleil va rehausser tes toits,
O roi, tu dois bien être avec ce roi courtois.
Tu peux le recevoir bien puisque tu l'égales.
Il vient ; il est vineux dans les vignes frugales
Et pierreux sur la pente et sylvestre au hallier.
Il fait, nageant vers nous d'un effort régulier,
Frémir les horizons aux cercles de ses brasses.
Aux fontaines déjà s'enflent les cruches grasses.
Quand il paraît, tout est net et beau ; le mulet
Frissonne de reflets comme dans un filet.
Des éclairs sont tracés sur le cheval de soie.
Les bœufs vont dans les champs où sa clarté les noie
Et quand ils sont penchés, têtus, pleins d horizons,
Leur large patience a leurs fronts pour blasons.
L'âne alors, anxieux que son maître l'accueille,
Vient, son oreille bat comme une grande feuille.
On voit, comme un ruisseau de sable, le sentier
Tortueux, et le lac de l'azur héritier,
Et dans le ciel le mont qui semble un buste d'homme,
Et là-bas, riche aux yeux du fermier économe,
Sous l'épaisse splendeur qui tombe en la trempant,
La mer qui tout le jour se tord comme un serpent.
Il va surgir. Depuis deux heures notre lutte
Dure, et ne dure plus que pour une minute.
Nous crèverons de joie et nous éclaterons.
Plein de vitres, le mur a l'air plein de chaudrons.
Il est sous l'horizon ; il souffle ; on croit l'entendre ;

La plus petite fleur est fière de l'attendre
En lui va s'engouffrer un immense soupir.
Sur les bois, aux chemins qui semblent s'assouplir,
Comme un piéton son ombre il jette sa lumière.
Il va gaillardement taquiner la fermière ;
Comme de propres dents les cailloux sont luisants.
Il n'est pas encor là que l'on a ses présents.
O loyal, ô royal, ô soleil qui recrées
Les fleuves triomphants et les routes dorées,
Viens, qu'à nouveau par toi l'univers soit pétri.
Tous nos appels épars crèvent dans un grand cri.
Nos chants se dispersaient dans la plaine pâlie,
Mais tu les vêtiras comme une panoplie,
Et jusqu'au soir, debout sur tes blés écumants,
Tu marcheras armé de retentissements.
Ton approche suave est telle qu'un narcisse ;
Il faut que tout s'éclaire et que l'ombre noircisse,
Et qu'on vive, et que seuls les hiboux soient contrits ;
Tu chasseras le rêve ainsi qu'une souris.
Tout s'ouvrira ; la nuit barricadait les choses.
Toutes les fleurs sont tes reflets, soleil de roses ;
Tous les épis sont tes fragments, soleil de blés;
Tu rends tous les paniers et tous les yeux comblés.
C'est pour juger les cœurs que ta lumière monte,
Et tu donnes la gloire et tu montres la honte;
Les hommes sont vers toi dressés ; avec hauteur,
Tu fais voir la rougeur sur le front du menteur.
Pour payer, pour punir quand tu les environnes,
Tu viens armé de traits et chargé de couronnes.

Tu dénonces du doigt les lâches traquenards.
Sur les monts chaleureux tu brûles les renards.
Tu rends, franc conseiller dont la gloire est la nôtre,
Le droit chemin si beau que l'on n'en veut pas d'autre.
Ta lumière partout réclame des exploits,
O seigneur, et c'est nous qui vivons sous tes lois.
Nous sommes tes drapeaux, les coqs. O toi, visage
Insoutenable, ô vin dont l'ivresse rend sage,
Toi qui brises d'un coup les terreurs, les erreurs,
Et qui viens te graver aux fronts des laboureurs,
Toi qui frappes d'en haut ainsi que des médailles
Les îles, toi qui viens tout mesurer, qui tailles
A chaque campagnard son morceau de moisson,
Toi par qui le buisson luit comme un hérisson,
O soleil comme une eau coulant sur chaque roche,
O berger scrupuleux du monde, ô sans reproche,
Toi qui, quand les fermiers se vendent leurs chevaux,
Montres si les écus d'argent sont vrais ou faux,
Ami des gens de bien, soleil, toi qui pénètres,
Toi qui n'es pas pour rien dans toutes les fenêtres,
O rigoureux témoin qu'on ne peut renier,
Toi qui vois se plier le jaune cordonnier,
Et qui, pour l'enhardir à son travail maussade,
Lui verses ta lumière ainsi qu'une rasade,
Soleil, aide de tous les labeurs, qui souris
Sur la campagne, et rien qu'en souriant mûris,
Toi qui fais exulter dans la terre les graines,
Roi toujours soucieux de choses souveraines,
O soleil couronné de fruits, ô maître altier

Qui dans chaque verger t'occupes tout entier,
Soigneux soleil, parfait artisan des oranges,
Innocent incendie éclaté dans les granges,
Toi qui fais d'un regard les jardins centuplés,
O délicat et fort, ô donateur des blés,
Travailleur de la terre, ô mari de la vigne,
Toi qui, sur le nuage où ton éclat s'indigne,
Veux à jamais sécher la pluie, et la clouer
Au ciel, comme un hibou qu'on veut tordre et trouer,
O prodigue, ô joueur dont le monde s'encombre,
Qui donnes au marcheur libre un esclave d'ombre,
O toi que les taureaux ont en éclairs brutaux
Sur leurs cous aux longs plis grands comme des manteaux,
Toi dont chaque couchant est comme une récolte,
Toi qui dans les marais croules avec révolte,
Et poursuis les ruisseaux fuyants comme un gibier,
Toi qui frises la source et grêles le bourbier,
Vainqueur perpétuel, toi qui fleuris les plaies,
Et qui rends les lutteurs vermeils comme des haies,
Ouvrier du repos enflammé, compagnon,
Qui tresses sur l'étang tes feux comme un chignon,
Qui te brises sur l'eau comme un soleil de verre,
Grand soleil tout entier dans une primevère,
Soleil des fleurs, soleil englué dans le miel,
Toujours épars sur l'herbe et massif dans le ciel,
Dais de la sieste, ô toi qui respires ta force
Lorsque l'ombre à midi tombe comme une écorce,
Toi qui nivelles tout dans ta fauve pâleur,
Soleil qui tords le ciel dégouttant de chaleur,

Sur les champs, comme un drap dans le poing des lingères,
Tranchant d'or engagé dans les vapeurs légères,
Toi qui tords tout le jour tes langues sur la mer,
Toi qui remplis le myrte ainsi qu'un vase amer,
Soleil représenté par le thym dans les sauces,
Toi qui crèves le bois, et blanchis l'herbe, et chausses
Le lac, et quand les blés restent à l'abandon,
Marques en la brûlant l'ombre comme un mouton,
Soleil, boulet d'aurore, ô tonnerre, ô grenade
Eclatée, ô soleil dieu de la promenade,
O toi que malgré lui l'orage a sur son dos,
Bienheureuse splendeur ajoutée aux fardeaux,
O toi que la sueur universelle honore,
Soleil sur nous splendide et grâce à nous sonore,
Soleil, broche du col des pigeons, costumier
Qui viens nous embellir jusque sur le fumier,
Toi qui vois l'univers trempé de ta peinture,
Goût de la vie, ô proie, ô joie, ô nourriture,
O soleil spacieux, seigneur dont la maison
A quatre murs, construits chacun d'une saison,
Habitant des rosiers où ta ferveur demeure,
O source inépuisable, ô toi qui dans chaque heure
Verses comme des grains tes instants par boisseaux,
Toi qui seul es au ciel plus haut que les oiseaux,
Soleil qui vois les bourgs, dans la plaine, à des lieues
Posés sur le pays comme des mouches bleues,
Toi qui vois l'univers très vaste et très petit,
Toi dont l'éclat, au riche heureux qu'il avertit,
Montre son or, et toi dont le pauvre s'inonde,

Trésor des yeux, soleil qui luis pour tout le monde,
Regret des prisonniers, ô rieur, président
Des festins, invité fastueux, calme, ardent,
O toi qui sèches tout, même les pleurs, qui frappes
La vigne, et viens gaiement t'égrener dans les grappes,
Toi par qui le regard sans limite grandit,
Tu viens, tu viens, tu viens comme nous l'avions dit.
Tu vas nous faire honneur devant tous ; tu halètes,
Tu soulèves déjà des masses violettes ;
L'hirondelle gazouille et frétille au chêneau
Le monde entier va luire autant que le fourneau.
Parais, ô menaçant ; dans le monde écarlate,
Partout, l'explosion de notre amour éclate,
Comme un vase cassé remplit tout de son bruit ;
O soleil, ô buveur, qui, pareil, aujourd'hui,
Viens, ogre des ruisseaux, ô soleil salutaire,
Altéré, c'est de toi qu'a soif toute la terre ;
Et comme vient au puits la fille, quand son bras
Tire l'eau qu'elle attend et qu'elle ne voit pas,
Et comme le seau monte appelé par la chaîne,
Nous, par notre courage et pour l'ardeur prochaine,
Nous te halons, seau lourd, rond et comble et vermeil,
Et tu parais au bout de nos cris, ô soleil.

Le Pirate

Sur la nef du sommeil, par la lune blêmi,
Je naviguais : ce roi m'avait pris pour ami.
Peut-être nous avons débarqué dans des îles.
Des palais sur le bord brillaient ; les vents faciles
Nous emportaient ; j'étais magnifique et riant.
Soudain nous avons vu cingler de l'Orient
Un vaisseau, menaçant et gonflé de rafales,
Qui tirait du canon sur nous par intervalles,
Et me voilà captif sur ce navire, hélas,
Où de rouges forbans montrent leurs coutelas ;
Le rivage du jour déjà jaune s'allonge.

O chant du coq, pirate implacable du songe.

Le Coq de la Vieille

Vert trompette, toujours cambré sur tes ergots,
O coq, persécuteur sonore des échos,
L'aïeule aux jours nombreux fera tes heures brèves.
A l'aube, elle s'acharne à rester dans ses rêves,
Car ses rêves ce sont ses jeunes ans, et toi
Tu démolis son somme en criant sur le toit.
Je te donne un avis, capitaine superbe.
Tandis que comme un grand rayon tu cours dans l'herbe,
Elle enrage, elle aiguise un couteau malveillant.
O brave, un tel péril on l'évite en fuyant.
Ne roule pas ton œil rouge ; ne te hérisse
Nullement ; elle hésite encor, par avarice ;
Mais la marmite souffle une odeur de graillon ;
D'un guerrier comme toi l'on peut faire un bouillon.
Perche haut. Crains sa main hypocrite. Surveille
Son approche mielleuse et funeste de vieille,

Si tu ne veux qu'on voie, à quelques jours d'ici,
Ayant encor du sang au bec, tout cramoisi,
Et tombé sous le coup d'une ruse assassine,
Un pendu magnifique au fond de la cuisine.

Le Coq du Poète

Fatigué de blesser les mots de son poème,
Il s'arrête ; il repousse enfin le papier blême,
Et, las du noir labeur pour le laurier vermeil,
Il veut comme un vaincu s'enfuir dans le sommeil.
Il dort ; peut-être aussi, comme un nageur qui plonge,
Est-il allé chercher un beau vers dans le songe.
Mais à peine a-t-il cru reposer, qu'éveillé,
Il se soulève au bruit de son coq éraillé.
Il revoit le papier pâle ; il est sans asiles.
Il vous craint dans son cœur, ô muses difficiles.

Le Fanfaron

Il me plaît d'effrayer ce bravache ; il recule
D'un air vainqueur et montre un dépit ridicule.
Il penche, empli toujours d'une fixe fureur ;
Rien qu'en voyant son œil tu connais son aigreur.
Il est comme un orage enflant avant qu'il crève.
Sa clameur qui serait longue est par moi plus brève,
Car je surgis, sur lui je marche, et j'ai pour jeux
De pousser devant moi ce fuyard orageux.
Il est grossier, il est fat, il est colérique,
Et craint le moindre geste autant qu'un coup de trique,
Et s'évade, emporté de peur plus qu'un moineau,
Et je le trouve court comme un petit tonneau.

Bonne nuit au Coq

I

Rentre ; va t'endormir, capitaine. Le soir
T'humilie et t'éteint comme un plat du dressoir.
Te voilà malgré toi d'une couleur discrète,
Rentre ; ton dernier cri t'a sonné la retraite.
A peine tu reluis comme un joyau perdu ;
Rentre. Tu ne dois pas de l'ombre être entendu.
Cette fraîcheur pourrait te rouiller ; rentre ; ignore
Ce qu'est le crépuscule, ô savant de l'aurore.
Nourris dans ton sommeil tes clameurs de demain.
Bonne nuit. Le faux-jour balance le chemin,
Et déjà l'horizon, les toits, la pente brune
Sont dans le tablier bleuâtre de la lune.

II

Le ciel propre du soir que nul brouillard ne voile
Est presque intact ; il n'a qu'un petit trou d'étoile.
La terre sous nos pieds se perd ; la vitre luit ;
A peine on voit le coq en deuil rentrer chez lui.
Il semble être honteux de n'être plus splendide ;
Consterné, devenu de fastueux sordide,
Il reçoit, traversant en hâte le verger,
La nuit comme un affront qu'il ne peut pas venger.
Le malaise du soir lui retire sa force.
L'arbre semble, aplati, manquer dans son écorce,
Mais nous, nous t'appelons, nuit, pour que nous voyions
Les astres palpiter comme des papillons,
Et que notre œil naïf s'émerveille à leur nombre ;
Après la coupe d'or prenons la coupe d'ombre,
Nous, ivres du soleil et de la lune, nous
Riches comme des coqs et comme des hiboux.

Le vieux Coq

Il est blanchi, boiteux sur ses gros éperons.
Ses cris vers le soleil sembleraient des affronts ;
Il est muet ; il est comme un palais qui croule.
Les grains qu'il veut lui sont volés par quelque poule.
Il ne sait d'où lui vient sa langueur ; autrefois
Il éclatait d'orgueil de splendeur et de voix.
Si chaque soir l'éteint, nulle aube ne l'allume.
On peut voir, tant il est appauvri plume à plume,
Comme à ces vieux coffrets jetés dans les marchés,
La place sur son cou des joyaux arrachés.
Le cri de ses voisins rétrécit son fief morne.
L'air rougit ; le soleil tombe comme une borne.
Le couchant s'en va seul après lui ; dans l'air gris
Voici le soir informe et les chauves-souris.
L'ombre avec les bergers va des sommets descendre.
Tandis que, secouant une invisible cendre,
S'en vont vers l arbre creux les poulets pleins d'ennui,
Ce vieux coq se dégrade au point d'aimer la nuit.

Le Cochon

Je mange ; je le sais, l'homme est plein d'allégresse,
Et rit qu'en m'engraissant malgré moi je l'engraisse ;
Tant pis ; quand je me suis bourré tant que j'ai pu,
Je ne suis pas dupé puisque je suis repu.
J'établis dans l'ordure un festin ; sans vergogne,
J'entre dans la maison, je renifle, je grogne,
Incongru, je ressors en bousculant l'enfant,
Et j'étale mon ventre au soleil réchauffant,
Et près du seuil je prends au vieux la bonne place.
Je suis le fournisseur de ma faim jamais lasse
L'oiseau chante ; le chant tendre, joli, galant,
Sot oiseau, c'est le bruit qu'on fait en s'étranglant.
Tout mange ; c'est ainsi que le bonheur s'achète.
L'hirondelle gaillarde a l'air d'une fourchette,
Le coq malgré son luxe est de jeûne souffrant ;
Moi je suis le goulu naïf, le glouton franc.

Sagement, j'ai toujours mon grouin près de terre.
Et cependant, je vais quand la chaleur m'altère,
Et que midi me souille avec ses taches d'or,
Dans la flaque d'eau sale et la salis encor.
Je m'y plonge, et mon poids la défonce, et je grouille,
Et là, humant le flot qui sous mon col gargouille,
Gras, crapuleux, abject, ignoble dans mes jeux,
Je m'avoue, et je suis le satrape fangeux.

L'Aigle

Roi, lève le tribut de l'azur ; s'il te plaît,
Prends le coq et choisis à ton gré le poulet.
La poule a peur ; déjà de là-haut tu la blesses ;
Tu donneras du prix à ce que tu nous laisses.
Tant de pigeons rôtis nous fatiguaient beaucoup ;
Partagée avec toi, leur chair a meilleur goût.
Viens ; tombe comme un roc de l'abîme céleste.
Mais non. Si le faucon chaque jour nous moleste,
Toi, sur les noirs bergers, les bois, les bûcherons,
A peine tu parais et fais lever les fronts.
Comme un trophée altier sur nous tu te cisèles ;
Qui te voit sent son cœur agrandi par tes ailes,
Tu sembles d'un trait noir signer le ciel serein,
Et je te reconnais, ô maître, ô suzerain.
L'air rustique, s'enflant des moelleuses vallées,

Supporte avec respect tes ailes isolées.
Tu vois tout, la lenteur éparse du troupeau,
Et ton aire, que toi seul tu peux voir d'en haut.
Tu vois les poulaillers que la terreur encombre.
Et moi je serais fier de recevoir ton ombre,
O toi qui rends l'éther sourcilleux, ô vainqueur
Qui portes au zénith ton battement de cœur.
Mais laissant mon regard tomber, plus haut encore,
Tu t'absorbes, muet dans le gouffre sonore.
Mes deux yeux sont brouillés d'un vertige doré.
Je travaillais ; voici que je suis désœuvré.
Je trouvais ma maison grande ; elle est bien petite.
Tu n'es plus, dans la zone à tout autre interdite,
Qu'un point, mais tout l'espace a ce point pour milieu :
Tu me rends importun ce qui n'est pas ciel bleu.

Les Rats

La Nuit des Rats

LES RATS.

Voici le soir avec sa figure chagrine,
Voici dans les carreaux la lune de farine.
Tandis que l'air moelleux bleuit dans les greniers,
Nous sortons de nos trous, nous, les rats casaniers.
Hâtifs, comme des gens déterrant des cassettes,
Nous grattons les gros sacs tout ventrus de noisettes.
Dans le placard, auprès des saucissons voisins,
Nous grignotons les étés secs dans les raisins ;
Nous sommes le modeste et ruineux dommage.
Nous avons une nuit de proie et de fromage,
Et, petits, patients, assidus, humbles, doux,
Nous semblons des tailleurs qui ne font que des trous.
Nous allons, à côté de l'armoire, dans l'angle
Riche, où notre appétit précipité s'étrangle,

Faire suivre à nos dents un chemin de boudin.
Et cependant, de peur que le soleil soudain
Nous surprenne, attablés au jambon qu'on décharne,
Les étoiles pour nous veillent à la lucarne.

LES ÉTOILES.

Pareilles dans le ciel aux lampes d'un ami,
C'est nous qui rassurons l'univers endormi
Chacune de nous garde une ville auprès d'elle.
Nous guidons les vaisseaux sur la mer infidèle
Et, dans nos sphères d'or, fraîches, jusqu'au matin,
Nous écoutons le bruit d'un aboiement lointain.
Nous voyons, à travers l'écume des nuées,
Sur les fronts des dormeurs leurs âmes avouées.
Le monde se confie à notre tribunal ;
Et, plus haut que le vent qui tourmente un fanal,
Plus haut que les foyers morts que la cendre encombre,
Nous siégeons clairement sur notre trône d'ombre.
Corrigeant les sentiers et leurs blêmes écarts,
Calmes, nous présidons aux carrefours hagards.
Nous perçons l'épaisseur des arbres, et les branches
Fourmillent, dans la nuit, de nos piqûres blanches.
Les hommes sont en proie au songe amer et doux.
Et la route s'éclaire à nos lueurs, et nous,
Tandis que la fatigue immense cède au rêve,
Nous attendons en paix que l'aube nous relève.
Et lorsqu'au chant des coqs le jour reprend le ciel,
Nous baissons nos fronts d'or dans l'or universel ;

Tout renaît ; le sentier reconnaît la chaumière ;
Rien ne peut nous éteindre, excepté la lumière.

LA SOURICIÈRE.

Entre donc ; si tu veux, dans ce coin clandestin,
Je peux être pour toi l'auberge et le festin.
Ne sens-tu pas déjà mon parfum qui t'engraisse ?
J'ouvre ma porte ; afin de piquer ta paresse,
Et pour mieux t'honorer, comme un ambassadeur,
Je t'ai jusqu'à ton trou délégué mon odeur.
Entre ; apporte ta faim : il faut que je t'abrite.
Hâte-toi. Pour juger si je suis hypocrite,
Tu peux voir, à travers mes bienveillants barreaux,
Un banquet qui pourrait charger des tombereaux.
Je ne sais plus si c'est, tellement je regorge,
Du biscuit que je t'offre, ou du lard, ou de l'orge.
Mais je te rendrai gros autant qu'un sac de noix.
Ne me suspecte plus avec ton air sournois ;
Suis ton propre intérêt, ne balance pas, entre.

LE RAT.

Non, je n'entrerai pas, je dompterai mon ventre.

LES RATS.

Voici le jour ; la lune a versé sur les toits,
Et nous flairons l'aurore avec nos nez matois.
Un rayon court déjà derrière notre queue,
Dans la poussière grise, et jaune, et rose, et bleue.

Dansent mille reflets pareils à des souris,
Et les coqs font déjà leurs moulinets de cris.
Le monde est comme un chien qui retrouve son maître.
Avant que le soleil tape dans la fenêtre
Et chauffe les boudins que nous avions conquis,
Il faut se retirer de vous, régal exquis.
Avant que la splendeur céleste s'épaississe,
Il faut vous renoncer, galantine, saucisse,
Saucisson qu'on avait déjà déboutonné,
Près du pâté qui semble un château ruiné.
Sauvons-nous dans les murs en effritant le plâtre.
Déjà l'air inquiet s'emplit de bruits. Dans l'âtre,
Les tisons, qu'un habit d'écarlate revêt,
Vont émerger, avec leurs bonnets de duvet ;
Bientôt trottinera la lampe de la vieille.
Partons ; c'est l'instant vague où le dormeur s'éveille,
Et, nous entendant fuir à travers le plafond,
Craint que notre galop lui tombe sur le front.

Le Rat de Bibliothèque

A Paul Graziani.

Moi je n'ai pas mangé de lard, mais j'ai mangé
Les poètes, étant dans leurs vers hébergé.
Sans vaisselle, sans pots heurtés, sans nappes blanches,
Un festin de papier charge pour moi les planches,
Et l'œuvre de certains m'appelle, et les pédants
Ont déjà sur leur livre à l'avance mes dents.
Quand j'ai dévoré tout, éloge ou diatribe,
Ma moustache savante en garde quelque bribe.
Je n'argumente pas, je ronge. Au lieu d'exploits,
Je laisse un peu de cuir aplati sur le bois.
J'ajoute en grignotant des signes au grimoire.
Celui dont ce trésor rassurait la mémoire
Sentira chanceler son esprit étonné.
Je suis comme le lierre aux marbres cramponné.
Avec mes dents, je suis un faiseur de ruines.
Mon travail défait tous les travaux ; les doctrines
S'émiettent, au fond du placard engourdi.

J'use l'esprit humain dans mes après-midi.
Je menace, pareil au noir sapeur qui mine,
Les châteaux de l'esprit que le jour illumine,
Et par moi, quoiqu'ils soient pleins d'azur et de dieux,
La nuit se lève au fond des livres radieux.
Les vers démantelés derrière moi s'écroulent.
Comme un piéton pour qui les routes se déroulent,
Sur la phrase, à travers le tiède parchemin,
Je chemine sans hâte en mangeant le chemin.
J'ai devant moi les blés, les bois, la plaine bleue,
Mais le pâle désert est derrière ma queue,
Et je suis, pour que tout s'en retourne au néant,
Modeste, patient, chétif, insinuant.
J'ai fait de l'épopée un haillon ridicule.
Dans sa peau de lion, sans qu'il s'en doute, Hercule
M'emporte, et me nourrit, et ne sent pas mon poids.
Craintif, je mets les chiens de Diane aux abois ;
Achille et tous les chefs ont peur ; et Vénus même
Qui nue, ayant pour lit les strophes d'un poème,
Répand paisiblement le délire sur eux,
Tremble, quand je m'approche avec mon air peureux.
Je suis content ; je suis le vrai vainqueur de Troie.
Et tandis que le jour pacifique poudroie,
Et que, sous le soleil jaune qui tend le mur,
Dans les livres, un peuple orgueilleux se croit sûr
Et fait son rêve, au sein des odes et des drames,
Les héros du navire *Argo,* fiers de leurs rames,
Et livrant hardiment leur gloire au vent amer,
M'emportent sur leur nef en blanchissant la mer.

Les Pigeons

Il a plu ; l'horizon luit comme une faucille.
Nous gonflons le soir tendre où le Printemps vacille,
Les enfants à la fois se sentent forts et las,
Et nous avons déjà la couleur des lilas.
Nous remuons, mêlés à tous les bons augures.
Les jours vont devenir beaux comme des figures,
Et nous, nous volerons en cercle dans l'air blond,
Ou nous descendrons boire à la vasque, et selon
L'heure, et notre plaisir, et la brise incertaine,
Nous allons couronner le ciel ou la fontaine;
L'air est douillet ; les soirs nous rendent les couleurs.
Les jardiniers terreux ont les bras pleins de fleurs;
Et gorgés d'une goutte d'eau, chargés d'extases,
Nous ajoutons la vie aux anses des beaux vases.
Nous sommes les pigeons écumeux ; nos flocons
Vont blanchir en juillet le ciel des jours féconds.

Nous sommes, quand la route au milieu des blés nage,
Les pigeons nuagers de l'azur sans nuage ;
Alors tout s'engourdit dans un repos fervent ;
On voit les bonnes gens qui parlent du bon vent.
Nous roucoulons ; la plainte exquise vous pénètre,
O vergers où se pend le soleil, la fenêtre
S'ouvre au bruit, le foyer déshérité l'entend ;
Quelque femme peut-être en a le cœur battant,
En cherchant des rubans dans l'armoire massive ;
Et la fille qui tord ses bras à la lessive,
Sent le calme sanglot de l'été dans nos voix,
Lorsque l'après-midi nous chauffe sur les toits.
Puis nous montons ; on voit chaque pièce de terre
D'en haut, et sur les prés que la chaleur altère,
Nous, présidant aux jours bienheureux et brûlants,
Nous planons sans bouger comme des cerfs-volants.

Les Pigeons du Port de mer

Oui, nous pourrions, au lieu de tourner sur la ville,
La laisser; en un jour nous serions en Sicile.
Sur l'espace laiteux les vaisseaux sont épars ;
Il fait beau ; l'horizon provoque les départs.
Mais nous, pour qu'au foyer, loin des courses amères,
Quelques enfants encor restent auprès des mères,
Pour retenir leur rêve autour des seuils étroits,
Nous traçons sans relâche un cercle sur les toits.
Nous renonçons au vent superbe des voyages ;
Et nous voyons le golfe et les mêmes feuillages
Que changent les saisons seules, et, jusqu'au soir,
La vieille aux yeux usés peut nous apercevoir.
Tout en étant ailés nous demeurons fidèles.
Et les mêmes maisons nous ont toujours près d'elles,

Comme si nous savions mal voler, et l'instant
Où nous fuirions, trouant un espace éclatant,
Où nos ailes au vent battraient comme des palmes,
Est moins beau que l'instant où lourds, humides, calmes,
Et laissant sur la mer le couchant s'éloigner,
Nous revenons dormir à notre pigeonnier.

L'Ephémère

Le chien veut de la viande et le chat trop cruel
Va guetter les oiseaux, joie éparse du ciel,
Et près de la rivière, où l'eau creuse les souches,
Une hirondelle aiguë épouvante les mouches.
Moi, je ne vis de rien que de l'éther vermeil.
Sache-le ; si petit je suis fils du soleil,
Et, comme j'ai l'ardeur sans avoir la durée,
Je bois éperdument à la joie azurée.
Je veux vivre, et je n'ai qu'un midi pour trésor.
Et quand la terre a l'air d'une figure d'or,
Quand le rosier sans air sous la chaleur superbe
Ploie, et que l'arbre noue un peu d'ombre sur l'herbe,
Et que la maison lourde a ses volets fermés,
J'épuise sans dormir mes instants enflammés.

Le monde est beau ; la fièvre immense me consume.
Mais l'astre devient rouge et se livre à la brume.
Il tombe ; je descends , le soir, comme un pêcheur
Jette sur les jardins son filet de fraîcheur.
Il faut finir ; le jour a dévoré mes ailes.

Je meurs à votre éveil, étoiles immortelles.

Le Poisson

Dans l'ombre du marché, propre, glacé de rose,
On dirait qu'un soleil mystérieux l'arrose,
Et, comme si le jour sur lui se renversait,
Il scintille, à l'écart, serré dans son corset ;
Comme il a dû rôder dans la fraîcheur marine !
Regarde ; avant qu'il soit roulé dans la farine,
Et craquelé par l'huile et givré par le sel,
Il meurt, roulé dans l'or et dans les arcs-en-ciel.

Le Faisan

A E. Despax.

Avant d'être plumé près du fourneau joyeux,
Vois-tu, je suis d'abord un repas pour tes yeux.
Comme sur les forêts novembre est sur mon aile.
Chaque plume à mon col imite une prunelle,
Et riche, et roux et bleu, sur la table laissé,
Je suis très beau ; j'ai l'air de l'automne blessé.
Avant qu'à la cuisine obscure tu m'emportes,
J'ai l'air d'un seigneur mort vêtu de feuilles mortes.

Les Pucerons

A H.-L. de Péréra.

Les Pucerons

Tu le vois, il nous faut subir ces pucerons.

Et nous sommes pourtant les roses ; nous serrons
L'azur comme un captif illustre entre nos tiges.
Et nous étourdissons les hommes de vertiges,
Et nous dressons un tel édifice princier
Où les grandes couleurs viennent s'extasier,
Si noble et remuant des fêtes si splendides,
Que tous les cœurs humains sont ses cariatides.
Le ciel sur nos rameaux pour longtemps est noué.
Le vent nous gonfle ainsi qu'un navire échoué,
Et près des lis, parmi les menthes paysannes,
Nous débarquons chez toi des extases persanes,
Et la nuit, quand Saadi t'aura comblé de vers,
Ton songe même aura des arceaux blancs et verts.
Nous sommes la splendeur où tout œil se fatigue.

Un trafiquant d'Asie aurait l'air moins prodigue,
Dans ses bras fortunés portât il tous ses gains,
Que celui qui nous serre en des bouquets sanguins.
Celui-là, sous le poids florissant qui le mouille,
Est rendu triomphal par l'illustre dépouille.
Il semble le héros qui portait la toison.
Il se sauve, pillard de toute la saison,
Tandis que des essaims poursuivent ses rapines.
Saisis-nous : l'été rit même sur nos épines.
Leur piqûre est salubre et leur assaut vermeil
T'excite et fera voir à ton sang le soleil.
Si nous griffons ainsi tes paumes que tu creuses,
C'est pour mieux te tenir, comme les amoureuses.
Sens, quand nous t'étreignons, combien tu nous es cher.
Nulle autre fleur que nous ne marque ainsi ta chair,
Et quand pour tes bouquets royaux tu la pressures,
N'ose dans sa caresse aller jusqu'aux blessures.
Le diamant stérile a l'effroi des voleurs.
Nous, sans eux, nous mourrions en étouffant de fleurs.
Il faut nous saccager ; si quelqu'un nous dévaste,
Il ouvre une autre issue à nos torrents de faste ;
Il nous épanouit de pourpre et de carmin ;
Qui nous pille aujourd'hui nous pare pour demain.
Nous nous raccommodons lorsque tu nous lacères.
Nous sommes tellement molles, franches, sincères,
Que quiconque nous voit rêve et pense aux baisers.
Beaux cadeaux, nous lions les amoureux grisés.
Nos parfums vont chercher l'âme des jeunes filles.
Le soir, sur le gazon qui trempe leurs chevilles,

Quand vous venez ensemble ainsi que des rôdeurs,
Nous étendons sur vous un empire d'odeurs.
Nous pouvons bien louer notre royauté, telle
Que tous les yeux lui font sa couronne immortelle.
Nous éclairons le jour même, et dans les maisons,
Notre lumière emplit l'air que nous embrasons.
Même dedans l'éclat de dehors reste nôtre.
Nous faisons un foyer plus splendide que l'autre,
Et l'abeille nous cherche encore, et nos pistils
Gardent encor sur eux les papillons subtils.
L'odeur monte de nous comme un nuage d'âmes.
Nous sommes le trophée où l'été pend ses flammes,
L'arsenal des parfums et des bouquets charmants,
Et nous multiplions les éblouissements.
Nous sommes la cuirasse où le beau temps se cambre.
Notre rouge ruine encombre tout septembre.
Nous montons en avril ainsi que des châteaux.
Les orages aussi nous flattent : ces brutaux
Passant sur nous, parmi les ombres accourues,
Versent des diamants de leurs outres bourrues,
Et quand renaît l'azur tiède, et que nous rions,
La parure d'averse est pleine de rayons.
Dès l'aube, ou quand midi large couve les siestes,
Nous restons tout le jour les baigneuses célestes ;
Notre reflet superbe occupe le bassin.
Si belles, nous rendons envieux ton voisin.
Près d'un vieux banc, dans l'ombre creuse, autour d'un vase,
Nous semblons une danse arrêtée en extase.
Dans nos bouquets la force est en fleurs ; viens en nous,

Débile, te tremper de la nuque aux genoux,
Car, source bouillonnante et chaude sur ton lierre,
Nous sommes près de toi Jouvence familière.
Le jeune été s'instruit dans nos bras éclatants.
Chaque heure exprime en nous sa beauté ; les instants
Seront vermeils autant que nous serons écloses.
L'avenir dort, sachant qu'il naîtra sur des roses.
Chaque bouton assure un beau jour : nous portons
Aujourd'hui sur nos fleurs, demain dans nos boutons.
La brise est captivée autour de nos corbeilles.
Nous pendons aux beaux jours comme la grappe aux treilles.
Nous rions d'égarer les escargots sournois.
Dans le mois d'août les jours semblent de grands tournois
Où les jardins rivaux s'épuisent à reluire.
Nous, nous semblons lutter à la fois et sourire,
Et reposer l'azur sur nos boutons épais ;
La victoire sur nous se mêle avec la paix.
Tant que sur les massifs bourdonne la journée,
L'âme de la maison reste vers nous tournée.
Nous semblons un autel vers qui montent les vœux.
Comme sur un flambeau les reflets de ses feux,
Les oiseaux font sur nous toute une fête d'ailes,
O joie, et nous rendons les papillons fidèles.
Le temps est sûr, le ciel pénètre les maisons.
L'homme vit sans dormir, enivré d'horizons.
Alors, quand la splendeur inépuisable éclate.
Nous sommes des longs jours la traîne d'écarlate.
Nous sommes l'odorant brasier, le grand bûcher
Où la lune aux doigts bleus vient encor se pencher

Comme une enfant cherchant des tisons dans la cendre.
Notre flamme qu'un vent fait monter et descendre,
Dans le jour, verse à l'herbe un reflet cramoisi,
Mais notre odeur emplit le jour et l'ombre aussi.
Quand la nuit meurt, et dès qu'un reflet nous colore,
Nous sommes dans les parcs l'aurore avant l'aurore.
Nous durons un instant et toujours : tu le vois,
Nous portons le soleil comme sur un pavois.
Les abeilles, avec leur foudre et leur musique,
Nous pillent en chantant notre gloire classique,
Et nous les laissons faire et le miel sera doux ;
La plus heureuse ruche est la plus près de nous.
Les jours que nous parons sont les seuls qu'on désire.
Dans la fête rustique, auprès des lis de cire,
Avec pompe, pour page ayant le liseron,
Comme un hôte éclatant nous montons le perron.
Nous rendons gai celui qui nous voit ; nos corolles
S'adressent à son cœur ainsi que des paroles.
La tristesse nous a pour rouge épouvantail.
D'un blason de bonheur nous frappons le portail.
L'amour quand nous mourons demeure solitaire,
Et nous sommes le sang nuptial de la terre,
Quand le soleil l'étreint et que le ciel est bleu.
La matinée à nous vient allumer son feu.
Nous vivons ; nous restons calmes en étant ivres.
On lit auprès de nous les vers des plus beaux livres,
Et, depuis les bouquets posés près du berceau,
Sur les beaux souvenirs nous sommes comme un sceau.
Nous n'avons pas besoin de bouger, étant celles

Vers qui vient la Louange aux voix universelles.
Qu'est-ce qui peut valoir que nous quittions le sol ?
Notre immobilité, plus fière que le vol,
Nous satisfait, parmi les choses incertaines.
Nous laissons s'égarer les futiles fontaines ;
Nous régnons ; c'est à nous que tout doit s'attacher.
Les oiseaux sont ailés, mais c'est pour nous chercher.
Le cercle de l'été tourne et nous a pour centre.
De l'églantine simple où tout le Printemps entre,
Aux pivoines, qui font des nœuds et des remous,
Les autres fleurs ne sont que le rêve de nous.
Ce qui dans leur calice hésite, en nous se crée.
Les coteaux sont couverts d'une écume pourprée;
Et nous avons l'orgueil, tandis que les jasmins
S'ouvrent, tant que le ciel appelle les chemins,
Tant que l'effusion immense continue,
Sur la mer des jardins d'être Aphrodite nue.

Et pourtant, nous avons sur nous ces pucerons,
Et nous sentons l'insulte infime, et nous souffrons ;
Nos épines pour eux ne sont pas des menaces,
Ils sont petits, ils sont chétifs, ils sont tenaces ;
L'arme héroïque ignore un trop vil ennemi,
Et l'on ne combat pas la souillure, et parmi
Le tonnerre des fleurs où le soleil se broie,
Ils chantent : « Nous tenons les roses, belle proie ;
L'oiseau peut les flatter en timides accords.
C'est nous qui respirons la chaleur de leurs corps.
L'abeille les couronne et le soleil les sacre ;

Nous sommes les marchands de cet étal de nacre.
Nous sommes forts, craignant seulement les fourmis;
Nous régnons sur ce grand incendie insoumis ;
Nous rouillons ces joyaux dont juillet se décore. »

Ecoute-les ; c'est nous qu'ils célèbrent encore.

Le Hérisson

I

Je n'ai pas sans succès guetté le hérisson.
Il entrait dans mon clos en crevant le buisson,
Et poussait jusqu'au mur, et là, dans ses rapines,
Emportait mes raisins au bout de ses épines.
Je ne l'ai pas guetté sans succès, car il pend
Attaché par les quatre pieds au cep grimpant ;
Et l'ardeur de midi le brûle, et son œil cligne,
Et j'offre ce trophée agréable à ma vigne.

II

Sur le coteau, gaufré par les pampres grimpants,
Moi, je vis intraitable avec tous les serpents.

Je suis le chevalier revêche aux mille lances.
Je combats. Et quand c'est l'heure des grands silences,
Quand le croissant est seul comme une barque au ciel,
Alors, quand le gravier brille comme du sel,
Sans cesser de traîner mon arsenal insigne,
Je vais récompenser mon exploit dans la vigne.
Pour demain s'y remettre, ainsi qu'un artisan,
Le jour a laissé là tout le raisin luisant.
Il est bleu ; sa douceur me plaît, et par traîtrise,
Lorsque, petit Silène épineux, je me grise,
Quand je viens goulûment boire le jus vermeil,
Nocturne, je connais cependant le soleil.

L'Oie et la Dinde

LA DINDE

Plains-moi Ne dois-je pas jusqu'à la fin de l'an
Vivre avec ce rôti tout habillé de blanc ?
Heureusement Noël la menace, et la broche
Tourne de son côté lorsque décembre approche.
L'homme en la regardant suppute son festin.
Moi, j'ai pour l'écarter mon silence hautain,
Et je la vois, livrée à son humeur vulgaire,
Qui trouble la cuisine avec un bruit de guerre,
Et revêche, et toujours s'insurgeant d'un air dur,
Elle a l'air d'enrager contre son sort futur.
Quand quelqu'un vient, alors que dans mon importance,
J'attends qu'on me regarde et demeure à distance,
Elle, pleine de bruit, de querelle et de vent,
Clabaude, discourtoise, autour de l'arrivant.

On ne sait pas pourquoi sa fureur se déclanche.
Comme elle est, sauf son bec de courge, toute blanche,
Elle guette et partout passe, comme un chercheur,
Et ne veut pas que rien s'arroge sa blancheur.
Quand, devant le soleil, sur le mur qui s'ébrèche,
La fermière aux bras crus tend la lessive rêche,
Elle voit ces rivaux de toile et, tout à coup,
Accourt, bancale, et crie en allongeant le cou.
Elle perce et disperse tout, et la brutale
Prend le mouchoir qui flotte et le drap qui s'étale,
Et lorsque le gazon de lambeaux est semé,
La femme qui revient voit son linge plumé.

L'OIE.

Vois. Fuyant les poulets qui lui font avanie,
Elle vit dans la boue avec cérémonie,
Et ce n'est qu'un rôti tout habillé de noir.
La sotte, au poulailler qu'elle change en manoir,
Me fatigue, et se croit royale sous sa crête.
J'enrage ; heureusement que la broche s'apprête.
Déjà plumée un peu, sale avec majesté,
Elle étonne le coq de son orgueil crotté.
Fière d'avoir au bec ces espèces de plaques,
Elle avance, et de haut barbote dans nos flaques,
Et sur la fange molle ou le gravier luisant
La trace de ses pas reste comme un présent.
J'en ris vraiment ; ainsi qu'une altesse qu'on flatte,
Elle enfle avec bonté son jabot d'écarlate ;

Elle a l'air d'avaler ses propres compliments
Et se fait à soi-même un bruit d'éternûments.
Elle écorche en passant le buisson et, maussade,
Elle semble toujours partir en ambassade ;
Tout cela finira sur un lit de charbons.
Tu la vois qui, toussant ainsi que ces barbons
Dont malgré des bonnets s'enrhument les cervelles,
Marche en se demandant de ses propres nouvelles.
Elle semble toujours parmi des courtisans,
Mais je l'affronte, avec mes propos médisants.
Lorsque nous nous chauffons au soleil monotone,
Elle reste à l'écart, mais par moments s'étonne,
Et fait sonner, afin que tous soient appelés,
Ses cris aigres, pareils à des grelots fêlés ;
Elle glousse ; elle craint sans doute qu'on l'oublie :
Moque-toi d'elle ; c'est une poule anoblie
A qui Noël sera sans doute meurtrier.

LA DINDE.

Dédaigne-la. Car c'est un cygne roturier.

La Limace

Je glisse avec lenteur et, dans mes promenades,
Je galonne d'argent les placides salades;
Je me prélasse aux plis de leurs feuilles, le soir,
Pleine d'aise, sous l'eau que verse l'arrosoir.
Les gouttes sous mon poids roulent en lourdes boules.
Quel bonheur! mais je crains d'être jetée aux poules,
Si je ne fuis les doigts terreux du jardinier.
La nuit je règne en paix dans l'enclos printanier.
Les salades toujours sont là. Visqueuse et brune,
Je les brode et je les découpe au clair de lune.
Me hissant sur les choux pleins de perles, je vais
Traîner mes fils de bave au fond de leurs cœurs frais.
Alors le jardinier m'oublie et fait son somme.
Mais quand il revient voir ses plantes, le bonhomme,
Au lieu d'en admirer les gracieux contours,
Crie et gronde, et me cherche avec des jurons sourds.

Les Chiens

Le Vieux Chien

Autrefois, enivré de ses membres robustes,
Il sautait dans la haie et griffait les arbustes,
Et ses bonds chaleureux nous fêtaient : aujourd'hui,
Son âme humble est déjà recouverte de nuit.
Il somnole ; le feu lui souffle sa fumée.
Mais quand nous approchons sa prunelle embrumée
S'ouvre, il lève vers nous la tête avec effort,
Et cherche dans nos yeux si nous l'aimons encor.

Le Chien de dix heures

C'est dix heures, et toi, bon chien, avec des sauts,
Tu cours sans cesse après les ombres des oiseaux.
De ton fracas glouton le matin s'embarrasse.
Vois : ainsi qu'un marcheur laisse au chemin sa trace,
Le soleil sur la terre avance d'un pas fort,
Et les toits des hameaux sont ses empreintes d'or.
Tout se soumet ; le coq lui-même abdique à l'ombre.
Viens goûter avec moi l'épaisseur du bois sombre,
Et faisant enfin trêve à tes jeux haletants,
Repose, et sens le poids superbe du beau temps.

Le Lévrier de Laure

u jardin je vois Laure avec son lévrier.
blonde, elle est déjà l'avril en février,
lle est tout un printemps qui peut bien me suffire.
le vient ; elle va sourire ; ce sourire
ut-être est vain ; peut-être il porte tout son cœur.
a joie intérieure est dans son pas vainqueur,
moi, quoiqu'en plein jour je suis en proie aux songes ;
pâle lévrier langoureux qui t'allonges
qui tournes vers moi l'ennui de tes yeux verts,
vais cependant cru faire pour toi ces vers.

Le Chien de l'Ivrogne

Il étonne la lune avec son pas bizarre ;
Nous rentrons ; le trottoir reluit comme une mare ;
Je marche à la muette et sans faire un aboi.
Il titube ; il est vieux, il est honnête ; il boit.
La femme, et son bâton dont rien ne nous abrite,
L'attendent ; il mâchonne une phrase hypocrite,
Mais je crains sa douceur qui peut, sans m'étonner,
Soudain sur mon échine en coups se ruiner.
Il avance ; il sait bien son chemin tout de même.
Notre rue est ouverte à ce carrefour blême ;
Je le suis, observant la loi que je reçus,
Mais d'assez loin, de peur qu'il me tombe dessus.

Les Chiens

A Léo Larguier.

LES DEUX GARDIENS DU SEUIL

L'INCOMMODE.

N'approche pas ; j'aboie et tire sur ma chaîne.
C'est toi qu'elle défend et c'est moi qu'elle gêne,
Mais songe que je peux la rompre et vois mes dents.
Je suis celui qui rend les étrangers prudents,
Le tonnerre du seuil, plein de rumeurs massives.
Ma morsure est toujours prête entre mes gencives,
Et les pauvres, livrés à mes fracas haineux,
Sentent quand je surgis leur faim mourir en eux.
Je ramasse mon corps compact et je grommelle,
Et ne désarme pas même sur la gamelle,
Et je suis l'ennemi des promptes amitiés.
Lorsque le vent du soir marche dans les sentiers,

Je l'entends; inclément, toujours j'épie et flaire.
Je veille : et comme un roc au milieu de l'eau claire,
Apre, s'obstine, et rompt sur lui le lisse azur,
Toute la paix des nuits échoue à mon cœur dur.

LE BIENVEILLANT.

Je reconnais toujours les amis de mon maître.
Il les entend venir, il ouvre la fenêtre,
Et moi dans le jardin, près des rosiers charmants,
J'ajoute à son accueil ma fête d'aboiements.
Vois, je suis l'épagneul qui n'est qu'un grand panache.
La route familière à notre seuil s'attache,
Et j'entends le bonheur venir dans tous les pas.
Hâtez-vous, et toi-même, étranger, ne crains pas,
Si je fais mon appel franc quand je te découvre :
Mes abois sont le bruit de l'amitié qui s'ouvre.

LES MAISONS.

Bons chiens, puisque la lune étonne les carreaux,
Nous fermons notre porte et mettons les barreaux.
Pourtant nous savons mieux nous ouvrir que nous clore.
Pour que, jusqu'au moment de plume où naît l'aurore,
Nous gardions le sommeil à nos tièdes dormeurs,
Ne dormez point : veillez les pas et les rumeurs.
Vous gardez, quand la nuit donne aux hommes ses trêves,
Tous les trésors, ceux des coffres et ceux des rêves.

LE HURLEUR.

Je suis seul ; je n'ai pas de maître que l'on sert,
Et je m'effraye au bruit de mon appel désert ;
Je souffre ; je suis seul et je me sens fidèle.
Je voudrais, quand s'abat la dernière chandelle,
Près d'un seuil paternel veiller, grave et serein,
Et je ne craindrais pas la fraîcheur du serein.
Non ; je suis seul ; je suis las de suivre les rues,
Et d'être abandonné par les rumeurs décrues ;
J'ai vainement offert la beauté de mes yeux.
Je ne vois rien là-haut que ce front soucieux,
Je hurle, je me plains à lui.

LA LUNE.

Je suis la lune,
La maîtresse des chiens perdus.

LES VOLEURS.

Lune importune.
Nous avons relevé le col de nos manteaux,
Et nous nous faufilons en cachant nos couteaux.
Nous sommes les Dons Juans des serrures, et nulle
Ne peut nous résister après le crépuscule.
Nous entrons ; les placards ont de l'or pleins leurs flancs,
Et nous empochons tout avec des regards blancs.
Le guet fuit ; nous n'aurions que des victoires sûres,
Mais nous craignons cette ombre où s'ouvrent les morsures
Des chiens, nous qui marchons la nuit à pas de loups.

LES CHIENS.

Dormez bien, bonnes gens, loin des voleurs jaloux.
Nous veillons ; si jamais nous baissons les paupières,
Notre sommeil est comme un mur de vieilles pierres,
Et menace ruine au-dessus d'eux. Dormez
Bien : respirez l'odeur des songes embaumés.
Sans doute, votre rêve est plein de belles femmes.
L'air est douillet ; la bûche a replié ses flammes ;
Vous avez votre drap tiré jusqu'au menton ;
Nous regardons là-haut la lune de coton.
Dormez bien ; nous serons toujours les chiens sincères,
Qui gardent vos trésors autant que vos misères,
Et bientôt, lorsque l'aube au ciel va louvoyer,
Tout rêches, nous viendrons nous sécher au foyer.
L'homme alors, qui se sent courbé dès qu'il se lève,
Abdique au chant des coqs la royauté du rêve ;
Nous l'attendons. Afin que le jour soit vermeil,
Il nous faut notre maître autant que le soleil.
Nous regardons, pendant la matinée entière,
Les pigeons réunir l'azur à la gouttière.
Quand ils montent, donnant à l'espace un milieu,
On dirait la lessive envolée au ciel bleu.
Nous voyons les enfants cherchant quelque rapine
Marauder, et le vieux mendiant qui clopine,
Et le boucher, de viande et de force endormi,
Et dans chaque étranger nous soupçonnons l'ami.
Quand notre maître oisif nous sourit et nous frôle,
Nos silences profonds valent bien sa parole.

La vieille aux trois cheveux luit comme un petit os.
Endurants, nous portons les enfants sur le dos,
Et faisons nos abois comme de bons tonnerres,
Doux, semblables pour eux aux parrains débonnaires.
Nous démêlons du nez les odeurs. Nous allons
Flairer le mur, le seuil tout marqué de talons,
Le jardin et les coins où, sous des ronces vertes,
Moisissent sans soleil les cloportes inertes,
Jusqu'à l'heure où, debout au bas du ciel penchant,
Comme un berger poussant ses brebis. le couchant
Regarde devant lui l'allongement des ombres.
Nous faisons des pas francs avec nos pattes sombres,
Dans nos bonds nous serrons nos maîtres, et, près d'eux,
Nous restons, et celui qui nous bat est honteux.
Esclaves, nous voulons des chaînes de caresses.
Afin que près de toi pour jamais tu nous presses,
Donne-nous pour collier tes mains à notre cou.
Qui nous rend notre amour doit nous aimer beaucoup.
Nous montrons au foyer nos jours sans félonies.
Nous veillons sur les seuils ainsi que des génies,
Scrupuleux, augmentant la maison, sérieux ;
L'homme vit avec nous dans l'amitié des yeux.

L'Oursin

Vois, ne dirait-on pas des châtaignes? crus, verts,
Bleus, frais encor des flots dont ils furent couverts,
Violets, ou semés de taches purpurines,
Ils comblent la corbeille et dressent leurs épines;
Que l'enfant du marin les apporte chez nous.
Ouvrons-les ; mais ils sont roses, rouges et roux,
Avec d'épais quartiers où l'eau pose ses franges;
Vois, ne dirait-on pas que ce sont des oranges?

Les Moustiques

Le Chant des Moustiques de Venise

L'étranger dort ; alors stridents, sur ses paupières,
Nous faisons nos chansons et tirons nos rapières ;
Nous sommes spadassins, danseurs, musiciens.
Il a gâté sur l'eau les reflets anciens,
Et tout le jour, le long des palais presque arabes,
Sa gondole fâcheuse a dérangé les crabes,
Mais maintenant touché par nous aux mains, au cou,
Notre homme exténué ne ronfle plus beaucoup.
Nous lui chantons : « Comment, amateur de la ville,
La laisses-tu la nuit comme une chose vile?
Viens ; ta fenêtre a droit à ton coude rêveur ;
Lève-toi ; nous t'avons éveillé par faveur.
Tu ne pouvais rester les yeux clos sans scandale.
Comme la lune est fraîche au liquide dédale.
Au carrefour marin son rayon s'est brisé ;
Surprends le flot, qui rit comme un enfant frisé.

Nous te piquons, afin de te tenir alerte. »
— Ainsi, tant que la ville est d'étoiles couverte,
Nous lardons l'Allemand ingrat, et jusqu'au soir,
Les Titiens demain l'auront pour repoussoir,
Et nous élargissons dans sa chair massacrée
La plaie, et son malaise irrité nous récrée,
Et maigres, nous goûtons la saveur de son sang,
Jusqu'à l'heure où, lointain, pavoisé, grandissant,
Et fier, devant la ville et déjà plus près d'elle,
Comme s'il revenait de vaincre l'Infidèle,
Le matin plein de cris, de gloire et de rougeur,
Arbore ses drapeaux sur Saint-Georges Majeur.

Le Chant des Moustiques

C'est l'heure ; notre essaim hérisse ta bougie.
Nous sommes les buveurs de nuit, et notre orgie,
C'est ton sang ; à ta chair nous sommes attachés.
Hommes, quand dans vos lits vous vous êtes couchés,
Et que déjà sur vous le repos pend ses grappes,
Ce que vous appelez draps, nous l'appelons nappes,
Et nous nous attablons au dormeur, entamant
La bouche que la belle eût gardée à l'amant.
Gare à toi ; nous craignons l'hirondelle, non l'homme.
Nous sommes les archers venimeux de ton somme,
Et défaillant, criblé de nos traits qu'il retient,
Ton rêve est tout pareil à saint Sébastien.
Celui que nous piquons portera nos trophées.
Nous laissons au vieillard nos marques agrafées,
Et nous goûtons aussi l'enfant, et nous mettons
Des barbes de boutons aux imberbes mentons.

Etoiles, grâce à nous l'homme vous voit. L'horloge
Sonne minuit. Quand l'aube à la fin nous déloge,
Tes yeux seront tirés à ton carreau blêmi,
Et tu t'éveilleras, mais n'auras pas dormi.
Tout honteux tu fuiras le jour et l'embrassade
Du franc soleil avec ta figure maussade,
Et nos traces cuiront à tes poignets chagrins ;
Demain tu plairas moins aux femmes, je le crains.
Tu te froisses toi-même aussi ; tu te mutiles ;
Ne nous pourchasse pas de tes mains inutiles ;
N'irrite pas nos dards rancuniers ; nos défis
Te narguent, sur ta joue et sur tes yeux bouffis.
Nous sommes des buissons cruels aux pieds des songes.
Nous sommes les pillards soupçonneux ; tu t'allonges,
Tu te crois sauf ; tu veux risquer tout l'appareil
De ton rêve, à travers le désert du sommeil.
Tu risques, plus furtif que l'air dans les platanes,
Mille chameaux, portant au moins mille sultanes.
Et des gemmes, et des trésors turcs et persans.
Tu veux n'entendre plus nos tourbillons perçants.
Mais tant que l'un de nous dans ta chambre susurre,
Tremble, ta caravane immense n'est pas sûre.

La Fourmi

C'est midi. Le jardin luit comme une œuvre en verre,
Et je te vois par terre, ouvrière sévère,
Et tu traînes un grain de mil fastidieux.
Mais la beauté du jour n'atteint donc pas tes yeux?
Cependant que tu fais ta tâche basse et vaine,
Regarde, un papillon couvre chaque verveine,
Et tout rayonne, et toi, sordide en vérité,
Tu ne t'arrêtes pas pour jouir de l'été.
Tu te crois économe en étant si prodigue!
Plus tard, tu ne sauras, après tant de fatigue,
Retrouver ces instants gaspillés au travail,
Tandis que la glycine épouse le portail,
Qu'il fait beau, que la joie est sur les roses franches,
Tandis que le ciel d'or triomphe entre les branches.

Les Loches

Non, je ne cherche pas un trésor, mais des loches.
Je veux venger mes phlox et mes aristoloches,
Et c'est pourquoi, gonflé de sommeil, plein d'ennui,
Je sors ; et ma lanterne est jaune dans la nuit.
Je voudrais rencontrer la gluante patrouille ;
Mais tout ce que je sais, c'est que mon œil se brouille,
Et qu'il est étonnant, dans les lierres velus,
De chercher son jardin qu'on ne reconnaît plus.

Les Hirondelles

A mon frère Eugène Bonnard.

Le Vent

Je suis le grand sculpteur voluptueux des femmes,
Le vent d'avril, chargé de fraîcheurs et de flammes.
Et je brasse l'azur croupissant, je remets
Une mitre de ciel sur le front des sommets,
Et dès que le matin rétrécit les veilleuses,
Je pousse sur les toits mes clameurs merveilleuses ;
Impétueux, chassant les rêves violets,
Je chante dans la rue et choque les volets.
Je raconte en courant mon voyage superbe.
Tandis que des vallons sort à flots pressés l'herbe,
Moi, je semble, mêlant les nuages confus,
Reconstruire avec eux les pays que j'ai vus.
Je donne ma puissance à l'amant, et les filles
Craignent mon jeu splendide autour de leurs chevilles.
Je mêle au tournoiement vertigineux des cieux
Les baisers, les pudeurs, le désir anxieux.

Le soir semble un miroir net, la mouche brouillonne
Renaît, et le soleil court quand je l'aiguillonne.
Je rends les beaux enfants fous comme des chevaux.
Le monde entier consent à mes vermeils travaux.
La giboulée oscille et tombe, l'air miroite
Et je crispe en passant même la ville étroite
Et le reflet de l'eau brûle, et sur les pavés
Qui scintillent, on croit voir des sacs d'or crevés.
Je sonne la diane au monde qui s'éveille,
Et j'affole le cœur en remplissant l'oreille.
Je semble dans mon souffle emporter le chemin.
Les bois mornes encor s'étonnent et, demain,
Sur les maigres rameaux des forêts entr'ouvertes,
Quelques bourgeons seront comme des mouches vertes.
J'ai l'air d'emplir l'azur d'un festin turbulent;
Je viens, étourdissant le toit de mon élan,
Trousser la girouette ainsi qu'une commère.
Le nuage enivré tend son cou de chimère,
J'absorbe l'univers dans mon cœur éclatant ;
La fumée est peureuse et s'effraye en montant,
Et comme un amoureux violent, je l'enlève.
L'air est partout piquant des pointes de mon glaive,
Tous les êtres vivants par moi sont envahis,
L'exilé dans mon souffle aspire son pays.
Un ciel échevelé, maintenant, dans la flaque
S'enfuit; j'arracherai le contrevent qui claque.
Je passe avec le bruit d'un homme armé; brutal,
Je plais; je romps à tout mes ailes de métal.
C'est moi qui suis le vent le mieux fait pour les aigles.

Je souffle pour plus tard du froment et des seigles.
J'ai pour humeur de tout délivrer. Chaque cœur,
Sur terre, entend mon cri d'universel vainqueur;
Le fracas que je fais, c'est de briser des chaînes.
Je charrie, en passant à torrents sur les chênes,
Des oiseaux, comme hors de leurs dures prisons,
Les fleuves dégelés qui heurtent des glaçons.
Tout l'espoir des jardins tient dans mon envergure.
Le ciel comme une mer est libre, et j'inaugure
Tout, le travail, la joie, et, penchant en avant,
Le marcheur enivré s'incruste dans le vent.
Des nuages très lourds flottent très haut. J'irrite
Les fiers vaisseaux, lassés du port qui les abrite.
Je lutte avec l'étrave ainsi qu'un aigle amer.
J'embrouille allègrement les boucles de la mer.
Je suis le tourmenteur de toutes les crinières.
Je gonfle les chiffons autant que des bannières,
Je viens comme un amant chanter sous le balcon,
Et je prépare avec mon tumulte fécond
L'été calme où la vie est comme un large fleuve,
Où chaque instant nouveau n'est qu'une rose neuve,
Où l'homme sent son cœur agrandi dans ses jours.
Les derniers soirs d'hiver croulent comme des tours.
Comme un héros, je saute et j'exulte et je lutte,
Et m'arrête parfois pour jouer de la flûte,
Et mon haleine illustre éveille les lauriers.
Je suis un grand patron pour les aventuriers.
En forgeant le Printemps j'ai le ciel pour enclume.
Le couchant, qui n'est plus bâillonné par la brume,

T'annonce maintenant un lendemain. je veux
Bouleverser ton âme autant que tes cheveux.
J'excite et rajeunis les étoiles, et j'entre
Dans la nuit, comme un Dieu hérissé dans un antre,
Et je donne à l'amour ce que j'ôte au sommeil.
Je suis à moi tout seul les chevaux du soleil :
Il luit, et lorsque l'eau tombe, sans qu'il s'absente,
Je ceins le monde, avec la pluie éblouissante.
Le ruisseau tortueux tremble comme un lacet.
Le monde, que l'hiver plein de suie encrassait,
Reparaît, quand je crie et quand je me révolte,
Beau comme un temple, avec le mur et l'archivolte.
Derrière le coteau grêle on m'entend hennir.
Je suis riche ; je viens : je donne l'avenir,
Je vole, et quand soudain j'ouvre mes mains salines,
Sur les prés, sur les toits menus, sur les collines,
Sur la pente saisie où craque encor le gel,
La première hirondelle abonde dans le ciel.

Le Toit

Ainsi qu'au poulailler la poule repliée
Qui couve, et sur ses œufs reste comme liée,
Je couve le sommeil, la naissance et la mort.
Afin que la cuisine ait l'air d'un brasier d'or,
Pour que, dans la lumière honnête qui les trempe,
Les plats jaunes et bleus fleurissent à la lampe,
Quand le chat contourné rôde autour du dressoir,
Moi je reçois de biais l'eau perfide du soir,
Et la brume sur moi comme sur une borne
Se renverse et sans bruit fracasse son char morne.
C'est la nuit; la maison me tire sur ses yeux.
Dans les arbres le vent s'agite soucieux.
Le chemin qui fuit seul semble oublier les hommes.
Le dormeur, un instant retiré de ses sommes,
Entend sur moi la pluie et l'aise le remplit.
Il se rassure, il se retourne dans son lit,

Et redevient amant ou roi dans quelque rêve.
Cependant, si les vents m'accordent une trêve,
Je suis par les brouillards flairé; je les subis.
J'ai rarement les soirs étoilés pour habits.
Dans l'automne amorti, dans l'ombre bleue ou brune,
J'accepte tout, baigneur glacé du clair de lune.
Lorsque le dur hiver tient le monde en prison,
Je suis le bouclier du feu dans la maison.
Ma girouette alors dénonce un crépuscule
Apre, et sur moi le ciel plein d'étoiles bascule
Comme les deux paniers aux deux flancs du mulet.
Je me recroqueville à l'aube, violet.
Quand la vieille elle-même est encore endormie,
Les astres sont épars comme des bouts de mie.
Je vois le mendiant qui boite, besacier.
Le coq dresse son cri pointu comme un lancier.
Je vois, ainsi qu'un homme au seuil d'une caverne,
Les nuages, l'air creux où le vent les gouverne ;
Je tends le dos, portant le ciel noir quand il pleut,
Et je suis tout léger de porter le ciel bleu.
Je luis sous le soleil et je luis sous l'ondée.
L'humeur de la journée est sur moi décidée.
De mes tuiles midi fait de vermeils charbons.
Sédentaire, je vis comme les vagabonds ;
J'endure les affronts de l'ombre, et la bravade
De l'orage, et la grêle amère qui s'évade.
Je résiste humblement sans demander merci.
Cependant, quand le monde immense est éclairci,
J'ai ma joie : un beau soir je suis festonné d'ailes.

a jeunesse renaît à ces rumeurs fidèles ;
fait frais ; je reçois la brise de bon gré.
e ciel est comme un golfe où je serais ancré.
: sens couler de moi tout l'hiver qui me souille ;
: suis content ; je ris ; ma gouttière gazouille.

Les Hirondelles

Eveille-toi. Debout. Nous perçons ton sommeil.
Dans le ciel notre cercle agrandit le soleil.
Comme un fil, l'horizon hors de la nuit s'allonge.
Nous écornons ta vitre et nous happons ton songe ;
Nous relevons, dans l'air par nos vols retroussé,
Une paupière d'ombre au-dessus du fossé.
Sur les jardins, où sonne un tournoi de fauvettes,
Nous allons et venons ainsi que des navettes.
Nous tramons le beau jour que ton cœur brodera.
Debout, souris de joie en repoussant le drap.
L'azur affermira ton esprit qui vacille.
Regarde-nous ; chaque aile a l'air d'une faucille ;
Dehors, nous découpons le jour ; notre babil
Fait le bruit du charbon qui siffle sous le gril.
Dans le panier du ciel nous tombons à poignées.
Tu nous vois au sommet des arbres éloignées,
Tu nous vois sous tes pas aussi : nos ricochets

Brouillent les toits ; tes jours pendent à nos crochets.
Nous effleurons du chien les oreilles bourrues ;
Nous comptons les pavés dans les petites rues,
Et nous cernons les tours de nos ébats criards.
C'est l'été ; la saison ménage les vieillards.
Le portail luit ; le lierre étouffe les sonnettes.
Les hommes grâce à nous ont dormi des nuits nettes,
Car nous chassons, gobant sans cesse un moucheron,
Tout ce peuple insolent qui sonne du clairon,
Et qui presse le soir les persiennes jalouses.
Notre ombre même est ivre et rase les pelouses.
Nous venons, quand l'azur va du ciel aux étangs,
Rayer le diamant immense du beau temps.
Dans nos jeux nous rendons folle la cheminée.
De nos coups de ciseaux nous taillons la journée,
Nous tournons, et le veau s'étonne de nous voir
Quand d'un vol délié nous goûtons l'abreuvoir.
Nous coupons l'air devant les naseaux de la vache.
Rapides, nous passons ainsi qu'une cravache
Sur l'homme interloqué qui s'arrête en marchant.
Le rasoir du barbier moins que nous est tranchant.
Sur les pignons, devant la lucarne surprise,
Nous rompons notre élan comme un bâton ; la brise
Sans que nous tombions, tombe, et nous la laissons choir.
Sonores, nous montons lorsque descend le soir,
Et dans le moment grave où les voix se sont tues,
Nous hérissons sa paix de nos clameurs pointues.
Nous chavirons. Au fond du val, sur les coteaux,
Nous nous ouvrons ainsi que de brusques couteaux.

Comme des hameçons nous égratignons l'onde.
Lorsque ressort des champs le jour en vapeur blonde,
Pour voir venir le temps qui porte sur son dos
Tous les soucis et tous les espoirs pour fardeaux,
Regarde, nous guettons au haut du ciel juchées.
De nos passages noirs les vitres sont hachées :
Nous portons jusqu'au ciel l'âme humble des maisons,
En juillet, quand l'été grandit les horizons
Et qu'il les gonfle au loin comme d'immenses voiles ;
Les jours à peine entre eux ont un moment d'étoiles.
Tout veille, et comme seuls les astres ont sommeil,
Ils dorment, dans le lit éclatant du soleil.
La nuit qui dure peu dit tôt son mot d'aurore.
Nous emplissons le toit comme un carquois sonore.
Comme lui, nous avons notre dos ardoisé ;
Nous le têtons ; il est de nos ailes frisé,
Et quand nous sommes dans la gouttière assemblées,
Il est comme un bonnet sur des mèches bouclées.
Nous nous parlons de tout et du goût qu'a le vent.
Perçantes, nous criblons l'air en nous poursuivant.
Tous les autres oiseaux sont terrestres ; les roses
Retiennent à plaisir les linottes encloses ;
Le moineau semble un rat, et les chardonnerets
Ont tous les entrelacs des branchages pour rets.
Nous, nous remuons l'air comme des fourches gaies.
Nous volons ; on dirait qu'ils tombent ; dans les haies
Ils s'abattent : ils font de petits sauts brisés.
Nous sommes les oiseaux qu'on ne voit pas posés.
D'en haut, nous dédaignons tout l'embarras des branches.

Nous savons ce que c'est qu'être libres et franches,
Pour avoir vu la mer que brochent les dauphins.
Nous faisons de grands cris pour des moustiques fins.
Nous moissonnons l'azur avec nos ailes creuses
Sans regret, quand l'automne amène les macreuses,
Nous fuyons, et d'un bout du monde à l'autre bout
Nous avons nos deux nids et le soleil partout.
Nous remuons encor la torpeur de septembre,
Lorsque l'homme demeure un peu plus dans sa chambre,
Quand dehors les vieillards ne restent plus assis,
Lorsque le jour s'endort sur les toits indécis.
Les guêpes au jardin préfèrent la cuisine.
Un matin le vent frais court, le rosier lésine
Quelques roses, l'air fin luit sur le vieux rempart ;
Le beau temps est léger comme un homme qui part.
Alors, quand la maison des treilles se dégage,
Avec lui nous partons étant son seul bagage.
Nous poursuivons l'azur comme un vermeil fuyard.
Nous aimons bien ton toit, mais pas sous le brouillard.
Nous te laissons, avant que la lumière meure,
Des loques de beau temps pour novembre ; demeure ;
Etouffe bien en toi tout désir et tout vœu.
Raccornis-toi ; deviens le mendiant du feu.
Vis à peine ; sur toi branle un soleil précaire,
Et ne songe pas trop que nous sommes au Caire ;
Ne cherche pas quelle est parmi tant de beaux noms
Des îles sans hiver celle où nous hivernons.
Subis tout, les midis noirs, l'ombre qui t'ennuie.
Nous, nos fidélités s'arrêtent à la pluie.

Le Lièvre

Il grignote mes choux chaque nuit ; je le laisse
Vivre ; j'aime sa peur et j'aime sa faiblesse.
Loin de le dénoncer, je prétends qu'il n'ait pas
L'angoisse de la meute attachée à ses pas.
Je veux que par mes soins un lièvre vieillisse.
Quoique mes choux soient beaux, j'en fais le sacrifice.
Le matin, quand je vois mon enclos ravagé,
Je souris en pensant que dans l'ombre, léger,
Heureux et clandestin et rasant les allées,
  est venu brouter les feuilles craquelées.
Je ne dresserai pas de piège où le saisir.
Au contraire, les jours d'automne, mon plaisir,
Quand la piste est brouillée et qu'ils errent sans guides,
C'est d'égarer les chiens et les chasseurs avides.

La Punaise

Je t'attends ; au penchant des monts que tu soumets,
Tu grimpes, tu prétends talonner les sommets,
Puis, quand tu redescends à l'auberge, bonhomme,
Tu souris déjà d'aise en pensant à ton somme ?
Tu veux dormir ? Essaye et te voilà couché.
Sur ton corps chatouilleux qu'est-ce qui t'a touché ?
Tu frémis ? Ce n'est rien, repose une minute.
Mais voici le combat nocturne, aux armes, lutte,
Repousse nos assauts sur ton lit soulevé.
Non, tu cèdes, tu fuis vers le fauteuil crevé,
Ruine abandonnée où quelque mite ronge,
Et nous t'y laisserons à ton pénible songe.
Tu ne graviras pas de montagne demain.
Et nous, flairant encor l'odeur d'un être humain,
Grasses, pleines du sang dont tu nous désaltères,
Sans plus garder nos rangs comme des militaires,

Tandis que le fauteuil étroit te rompt les bras,
Nous promenons notre victoire entre tes draps.
Puis, après mille tours, fières de tes désastres,
Quand Orion, navire immense gréé d'astres,
Sombre à demi déjà dans l'aube qui pâlit,
Nous rentrons en triomphe aux fentes de ton lit.

Les Papillons, les Taupes, les Moucherons

LE SOLEIL.

Si je me célébrais, j'en aurais trop à dire.
Je luis.

LES PAPILLONS.

Nous hésitons ; c'est que tout nous attire.
Nous zigzaguons, étant ivres ; sur les boutons,
Comme un homme heurtant les bornes, nous butons.
La torche de l'été nous a pour étincelles.
Nous faisons les messieurs avec les demoiselles.
Sur vos épais chignons, roses, nous vous coiffons ;
Nous remplissons le vent de nos petits chiffons.
Si légers, nous semblons les rêves de la sieste.
Le soleil nous tisonne en son tumulte agreste.

Si notre vol demeure un instant arrêté,
Nous semblons sur les fleurs le prix de leur beauté.
Pour te remercier, homme, quand tu l'accueilles,
L'été t'offre un banquet sur sa nappe de feuilles,
Et nous sommes partout les miettes du festin.
Nous sommes peints d'aurore et poudrés de matin.
Nous sommes un trésor aventuré ; la brise
Faible, est forte pour nous et craint qu'elle nous brise ;
Nous abondons ainsi, précieux et communs.
Partout, comme des cœurs battants, dans les parfums,
Nous voletons, exquis, triomphants de faiblesse.
Tu crains quand tu nous vois que ton regard nous blesse.
Tu viens, furtif, tremblant rien qu'à nous approcher ;
Celui qui veut nous prendre a peur de nous toucher.

LE HANNETON.

Moi, je suis étourdi tout en étant obèse.

LES CHENILLES.

On peut bien grignoter la fleur que le vent baise,
Et profiter de toi, bourgeon qui n'es pas dur ;
On nourrit en mangeant le papillon futur.

LES TAUPES.

O fleurs, vous oublieriez les racines. Pervenches,
Là-haut, buvez le ciel ; nous aurons nos revanches.
Nous menons sous la terre un art étroit et sûr.
En abattant le lis nous atteindrons l'azur.

Aveugles, nous pouvons priver de la lumière.
Le pinson croit tout voir, et la rose trémière
Mûrit, et l'œillet s'ouvre, et les glaïeuls sont longs :
Nous leur retirerons le jour, si nous voulons.

LES MOUCHERONS.

Montons ; le bas du ciel est tout brodé de roses.
Le vol du papillon compte les fleurs écloses.
Nous aurions pu rester avec les pucerons.
Nous montons ; nous soufflons dans nos hardis clairons.
Les nuages ont l'air d'un panier de vendange.
Nous dépassons le toit que la glycine effrange ;
Le feuillage n'est plus sur nous comme un écran,
Et tout est plus petit et le monde est plus grand.
Notre essaim s'amincit ; nous montons ; plus de tige
Où poser. L'aventure est pleine de vertige.
Le vent irrésistible élargit nos réseaux.
Mais, sur nous, le ciel creux est tout rayé d'oiseaux ;
Leur vol est dans l'azur retentissant qu'il crible ;
Nous montons ; nous bravons l'hirondelle terrible.

L'Averse

Apre, et dans le temps bleu toujours en embuscade.
J'accours et tombe, ainsi qu'une brusque cascade.
Je branle sur le jour comme un sournois danger.
Tu suçais à loisir des prunes au verger,
Mais tu n'as pas le temps de t'essuyer la bouche,
Que je charge à travers le ciel, et je débouche
Je brise sur le toit cent lances à la fois.
Tu fuis vers la maison sitôt que tu me vois,
Mais trempé, ruisselant ainsi qu'une fontaine,
Toi qui la trouvais près, tu la trouves lointaine.
Je renverse dans l'eau ton projet d'aujourd'hui.
J'éclate ; je te tiens dans ta chambre réduit,
Et je tape au carreau pour te narguer, et, grêle,
Je bondis sur le seuil comme une sauterelle.

Je romps le temps torride et je soulage l'air.
Au plus fort du combat je dégaine un éclair.
Je plante dans le ciel ma bannière trouée.
Et quand je fais chanter la grenouille enrouée,
Et que je marche aiguë à pas altiers et prompts,
Je remplis la campagne avec mes éperons.
J'empoche le soleil comme un voleur ; je trousse
La vigne vierge verte et rouge et bientôt rousse
Je brusque l'été tiède et l'embrasse en passant.
Je fais sur le gravier tintant et bruissant,
Sur les buissons, un bruit de cigale de pluie ;
Je mouille l'univers que le soleil essuie.
Ma grappe d'eau futile a l'odeur du lilas.
Après que j'ai fourbi tous les toits des villas,
Le coteau frais a l'air parsemé de cuirasses.
Mais bientôt le beau temps qui revient sur mes traces
M'effraye ; je reprends mes nuages soudains,
Et je passe si vite au-dessus des jardins,
Sur les bois, où mon pas liquide s'ébruite,
Qu'on ne distingue pas mon attaque et ma fuite.

LA BÊTE A BON DIEU.

Quel péril; la saison devrait me ménager.
Je sais grimper, voler, mais pas encor nager.
Je ne peux pas flotter avec ma coque frêle.

LE SOLEIL.

Ce n'est rien ; j'étais là qui riais derrière elle.

L'ESCARGOT.

Beau temps ; je prise avec mes cornes l'air mouillé,
Et je pince l'odeur du glaïeul effeuillé.
J'approuve cette averse, et, sur les vertes loques
Je m'en vais visiter de près ses pendeloques.
Tout le jardin a l'air d'un lustre tremblotant.
Le bassin qui se gonfle est gros comme un étang ;
La campanule fait égoutter sa sonnette ;
Tout est trempé, le jour n'a pas de place nette,
Beaucoup de liserons m'ont l'air estropiés,
Et je vois le soleil qui se mouille les pieds.
O roi, malgré ta flamme et sans que tu le veuilles,
Te voilà cependant pataugeant sur les feuilles.
Chaque épine au buisson brille ainsi qu'un ergot,
Et le toit même luit comme un gros escargot ;
Je vais, persévérant, mou, circonspect, alerte,
Comme un poète lent, sur une feuille verte,
J'écris avec ma trace une louange à l'eau.
Chaque flaque de pluie est comme un frais tableau,
Les guêpes sourdes sont par les lis avalées,
Tout naît ; le fraisier courbe émarge les allées,
Le volubilis rit à travers ses rideaux,
Et, sous mon bouclier qui me charge le dos,
J'ai l'air, laissant flotter le papillon volage,
D'un soldat en congé qui rentre à son village,
Et, comme au vieux château branlant de mes parents,
Je me hisse au rosier plein de feux transparents.
Je passe sans accroc la poterne d'épines.

Je monte, je m'applique aux tiges purpurines,
Et tenace, ondulant sur les bouquets transis,
Je m'étire et me rétrécis et m'amincis ;
Parfois quand je rencontre une rose, frôlée,
Elle s'effondre, ainsi qu'une salle écroulée.
Et je débouche enfin, près du dernier bourgeon,
Sur la suprême fleur, au faîte du donjon
Je hume la fraîcheur de toute la contrée ;
Ma tête est de rayons coiffée et pénétrée ;
Je me tends ; je triomphe au-dessus du péril.
Et l'homme rit de voir que, comme sur un gril,
Comme dans le foyer sur les braises écloses,
Tout pétillant, j'ai l'air de frire sur les roses.

LA LOCHE.

Je suis la loche flasque et glissante, sergent
Du jardin, qui sur tout laisse un galon d'argent.
La goutte d'eau sur moi se rompt et se disperse.

LES GRENOUILLES.

Ce n'est pas le beau temps vrai ; ce n'est qu'une averse.

Le Chant des Grenouilles

C'est le beau temps : dans l'air cotonneux il bruine,
Il pleut : l'été pourri n'est plus qu'une ruine.
Le toit, comme un radeau des arbres émergeant,
Luit à peine. et le vent d'Ouest n'est pas changeant.
Le bois fraîchit, et l'herbe engraisse soulagée.
La saison s'en venait de fruits toute chargée,
Mais il pleut ; le brouillard tamponne le bouleau,
Le panier de l'automne est renversé dans l'eau.
L'homme qui sur la route, ainsi qu'une fortune,
Recueillait dans ses doigts l'élixir de la lune,
S'émerveillait, partout faisait ses embarras,
Et recevait l'azur immense entre ses bras,
Maintenant, sous la pluie inerte et continue,
Grogne, et près de sa flamme humide, il éternue.

Il peut par le carreau voir le soleil déteint.
La brume enclôt midi, le soir et le matin.
Regarde : tout le ciel fume comme une haleine ;
Vois comme la nuée a sa mamelle pleine :
Les aubes désormais auront bien des retards.
Tes carreaux sont brouillés comme des yeux pleurards.
Homme, nous le chantons pour que tu t'en ennuies,
Le monde a devant lui la caverne des pluies ;
Et dans cet antre un peu sombre, où nous l'appelons,
Comme un taureau rétif il entre à reculons.
Songe qu'enfin la soif du sol se désaltère.
Les nuages moelleux respirent sur la terre.
Au voyageur qui tousse ils mettent leur manteau ;
Nous les voyons d'ici, tout le long du coteau,
Rouler sans bruit, ainsi que de grosses quenouilles ;
Il est mort, le soleil, l'ennemi des grenouilles.
Son arc rompu, ses traits mouillés, ses feux pourris,
Il flotte à la dérive à travers le ciel gris.
Et lui qui voulait boire avec ses lèvres fières
Tout ce que les forêts déversent de rivières,
Et qui nous poursuivait sous notre vert rideau,
Qu'il boive, le noyé, dans l'immense ciel d'eau.
Les nuages enfin sont venus ; les nuages
Traînent sur les hameaux et les écobuages.
Ils s'enlacent, confus, vertigineux, dormants,
Et renaissent sans fin de leurs embrassements.
Le monde rétréci se dissout dans le songe.
L'azur n'est plus. Chaque arbre est lourd comme une éponge.
L'enclos dégoutte ainsi qu'un nageur ruisselant.

Le brouillard raccourcit les regards ; l'air est lent.
Les routes blêmes sont dans la brume enfournées ;
Les monts qui surgissaient sur les belles journées,
Portant le ciel, ainsi que des témoins sereins,
Sont cachés, ayant l'ombre épaisse pour écrins.
Le charbon de l'été s'éteint, brasille et fume.
En juin, tout se touchait ; sous une même écume
Toutes les floraisons se confondaient ; la nuit
Isole maintenant les maisons sous l'ennui.
Le lierre les étrangle avec ses cordes vertes.
Le dormeur qui gardait ses fenêtres ouvertes
Met à l'étroit son rêve et veut se verrouiller.
Le toit se ratatine au-dessus du foyer.
Le brouillard est couché sur les plaines transies,
Et les dernières fleurs meurent d'être moisies ;
Vois-tu, le jour piteux a l'air d'un mendiant.
Il marchait sur les toits en les incendiant,
A peine s'il remue une lueur flétrie.
Les chevaux suintants rentrent à l'écurie,
Et quoique n'ayant pas de fardeaux, ils sont las.
L'air vient jusqu'au buffet mouiller le bord des plats.
Le soir, la lune a l'air d'une lampe égarée.
Le torrent inquiet dans les pierres maugrée,
Et s'enfuit sous la brume en faisant de grands sauts.
Tout coule ; les sentiers sont devenus ruisseaux.
Le sol éparpillé fuit en eau sous les plantes.
Le ciel croupit ; et nous, prospères, insolentes,
Enflant en même temps que la mare, vivant
Ainsi que des bourgeois obèses sous l'auvent,

Dans le flot que nos cris brisent comme des bulles,
Dans les vomissements d'eau, dans les crépuscules
Gras de pluie, et dans les aubes, et dans les nuits
Hagardes, et dans les midis évanouis
Où l'aveugle chemin n'a plus rien qui le guide,
Nous coassons, rompant le silence liquide.
Et nous sautons partout dans l'herbe, et nous faisons
Notre bruit incongru jusqu'au pied des maisons,
Et sur le seuil, et sans que rien nous intimide,
Nous dégorgeons nos cris comme une bourse humide.
Comme un ivrogne d'eau, comme un mangeur repu,
Chacune de nous s'enfle au marais corrompu.
Les gouttes en tombant nous vernissent, et, crues,
Nous célébrons les lacs, et la pluie, et les crues ;
Nous promettons un sort aux plus petits ruisseaux.
Nous chantons. Nous avons remplacé les oiseaux.
Comme des champignons nous poussons sous la brume.
Notre sarcasme suit le marcheur qui s'enrhume,
Et qui croit tout le temps nous avoir sous ses pas.
Notre cercle de voix l'entoure ; il n'en sort pas.
Le soir restreint le monde et grandit le mystère.
Et partout, cependant que l'homme solitaire
Se hâte, et croit marcher dans des pays rêvés,
Nous faisons notre bruit comme des sacs crevés.

Le Geai

Oui, je suis l'envieux des paons, je suis le geai
De la fable, et je meurs de jalousie, et j'ai
Pourtant un manteau roux chevronné de turquoise.
Mais j'erre, consterné par leur splendeur narquoise,
Car je voudrais, couvert d une parure d'yeux,
Me promener comme eux dans un faste soyeux,
Et, parmi les clartés à ma gorge liées,
M'arrondir, au milieu des fleurs humiliées.
Jamais ils n'ont daigné me voir ; ils ont raison.
Et tandis que leur traîne enrichit le gazon,
Seul, dans l'ombre, sujet de rire pour les merles,
J'estime leurs trésors et je compte leurs perles.
Lents, pareils à des rois qui portent leur palais,
Ils viennent, gonflant l'air de reflets violets,
Tels qu'on dirait qu'ils ont volé tous les orfèvres.

Je les vois. Et voilà mes désirs et mes fièvres

L'Araignée

Quoique propre et toujours occupé du balai,
Tu peux bien me laisser au plafond, s'il te plaît.
Dans ma trame je prends le soleil et les mouches.
Je le sais ; elle n'est plus rien si tu la touches,
Mais songe qu'avec soin, pour des moustiques vils,
J'ai fait dans ta cuisine un chef-d'œuvre de fils.
L'ouvrage industrieux autour de moi rayonne.
N'est-il pas propre aussi ? La marmite graillonne,
Le long après-midi s'engourdit sur le mur,
Et mon art lumineux sort de mon ventre obscur.
Le mois dernier, ma toile était encor restreinte.
Maintenant tu la vois ; c'est ma gloire et ma crainte,
Et pour ta netteté c'est peut-être un affront,
Que j'ourdisse une étoile à côté du chaudron.
Pourtant, tu peux aimer ma tâche journalière ;
Laisse-moi travailler comme une dentellière.

L'Alouette

Si tu veux la garder dans cette cage, il faut
En guise de plafond mettre une toile en haut ;
Elle se casserait la tête sur la planche.
Elle monte soudain, très fort, très vite, franche,
Et sans voir les barreaux durs, ou le bois cruel ;
Tu comprends, elle veut s'en aller dans le ciel.

L'Automne

Hélas, l'azur n'est plus installé dans nos yeux.
La morne pluie abonde aux carreaux ennuyeux.
Nous gardons la maison tout comme des malades.
Le sentier n'entend plus rouler nos escalades,
Et la route a noyé la trace de nos pas ;
Le feu danse, orgueilleux qu'on ne le quitte pas,
Et fait aux yeux du chat ses riches incendies ;
Et les mouches, sentant le froid, sont engourdies,
Et viennent sur le mur réchauffant s'attrouper ;
Même les maladroits peuvent les attraper.

Les Grillons

Le Chant des Grillons

A R. Beaurieux.

Les toits sont englués de lune et, tisserands,
Nous tramons nos chansons dans les prés transparents.
Nous avons pour métier toute la nuit rustique.
Nous résonnons au ras du sol, quand le moustique
Danse, lorsque la lampe est blonde comme un fruit,
Et pour chaque brin d'herbe on croit entendre un bruit.
Notre chanson par terre est l'ombre des cigales.
Au lieu de fatiguer l'air de nos voix égales,
Nous qui ne sommes pas d'ingénieux flatteurs,
Nous pourrions écouter les rossignols chanteurs.
Pourtant la nuit nous plaît, nous voulons le lui dire.
Lorsque devant l'été l'horizon se retire,
Nous radotons en juin, modestes, entêtés,
Mouillés par la rosée et par l'herbe abrités.
Les hameaux sont épars comme de blanches toiles ;
Humbles, nous obsédons cependant les étoiles.

Le Grillon du Feu

J'habite en toi, foyer modeste, flamme mince,
Et je suis vieux, caché, maigre et sobre, et je grince,
Et je te vois tandis que tu ne me vois pas.
Tu ne chauffes jamais que de petits repas.
Le soir, lorsque la cendre est de tisons minée,
Comme un puits renversé je vois la cheminée,
Où des nœuds de fumée obscure se défont,
Et je guette humblement les étoiles au fond.
En janvier, quand le froid durcit les portes closes,
La vieille qui se chauffe a des paumes de roses,
Et sans repos je fais comme un rôti mon bruit,
Et tout est bien, pourvu que le bouillon soit cuit.
Et cependant j'habite en toi, flamme, ô génie,
O Feu, roi couvert d'or, d'azur et d'insomnie,
O jardin sans ruisseaux, ô récolte des yeux,
O sans hiver, ô roi jeune du foyer vieux,

Oisif laborieux, ô feu plein de corbeilles,
O vannier, ô beau feu fait de miel et d'abeilles,
O ruine toujours reconstruite, ô serpent
Laissant tomber ta peau de braise en t'échappant,
Toi qui, galant, parmi les ombres remuées,
As toutes les saisons dans tes cheveux nouées,
O florissant, ô fructueux qui, sous le gril,
Hérisses ton buisson de septembre et d'avril,
Et portes le poêlon sur des roses trémières,
O paon de la maison, ô riche des chaumières,
O toi qui, surprenant. souple, étrange, vainqueur,
T'ouvres, comme un danseur qui montrerait son cœur,
Toi qui des cendres sors comme une fleur de l'herbe,
Toi qui. posant sur tout une face superbe,
Regardes tout ce qui t'approche resplendir,
O nain prodigieux qu'un souffle fait grandir,
O maître ingénieux, ô chercheur de fortune
Qui trouves un trésor dans la souche commune,
O glorieux, jamais las de t'extasier
Sur toi-même, ô rempli de prestige, ô sorcier
Qui murmures toujours dans la chambre charmée,
O buveur renversant ta coupe de fumée,
Avare qui sans fin sous tes pas et tes bonds
Enterres à tes pieds le trésor des charbons,
Prodigue qui sans fin, dans l'air où tu t'acclames,
Délivres sur ton front le trésor de tes flammes,
Toi qui, proche, bruis comme une chasse au loin,
Je vis en toi. je suis ton hôte et ton témoin.
Je suis le violon qui complète la fête ;

Je domine ton faste, et je suis à ton faîte
Juché, sur ta rougeur et sur ton comble altier,
Comme au haut d'un palais se dresse un charpentier.
Je suis tout calciné dans mon logis de suie.
La femme sans te voir tient un plat qu'elle essuie,
Et se dit : nous avons ici, près du chenet,
Notre esclave, couleur de rose et de genêt ;
Il nous sert ; c'est par lui que la poêle doit frire.
Toi pourtant, fou de joie à force de sourire,
Sans souci de la viande à cuire, ou du boudin,
Tu laisses de ton flanc s'écouler un jardin.
Tu repousses du pied les marmites obscures.
Aux filles, tout chargé des dons que tu procures,
Sans choisir, sur leurs mains et sur leur bras gercé,
Tu jettes tes joyaux comme un roi fiancé.
Moi, je suis un fétu chantant dans ta fournaise.
Pourtant, quoique ta fête à toi-même te plaise
Et te suffise, ô roi large de l'âtre étroit,
Je voudrait qu'on comprît ce que je dis de toi.
Je suis ton indiscret confident, et j'enrage
D'être seul dans ma fente à vanter ton ouvrage.
Sur toi j'appelle en vain les yeux, ô feu princier,
D'écarlate et d'azur vainement dépensier.
Je grille l'air, avec ma louange embrasée.
Mes frères de dehors s'engraissent de rosée.
Ils sont contents, trapus, repus, noirauds, courtauds.
Le clair de lune mou tombe sur leurs manteaux ;
Ils demeurent épais sous l'herbe qui les bride ;
Moi je suis sec ; je vis de la splendeur torride.

Le Chant des Grives

Grisons-nous. Le chemin se traîne. C'est l'automne.
Un maçon paresseux au village chantonne.
La vigne cramoisie a brodé les coteaux,
Et nous la dépouillons, pampres, sous vos manteaux.
Le soleil qui s'en va demeure aux raisins lisses,
Et nous ouvrons du bec ces outres de délices.
Nous délirons ; l'automne est long, l'automne est court.
La nuit à chaque soir rogne un peu plus de jour.
L'hiver vient. Le brouillard bâillonne la lumière.
Le matin s'est levé moins tôt que la fermière ;
Midi même est étroit comme un caillou dans l'eau.
Mais non. La bonne brise élargit le bouleau ;
Certainement septembre est sans fin ; pas de givre.
Tout rit, un autre été naît.
Il suffit d'être ivre.

Le Chant du Gibier

Voici que le matin dégage les feuillées.
Le soleil est épars sur les plaines mouillées ;
Le temps pour les chasseurs est bon ; sur les talus
Ils déclarent toujours que nous n'y sommes plus,
Et qu'ils perdent leur poudre et gaspillent des sommes.
Hélas ! nous savons bien pourtant que nous y sommes,
Et qu'ils vont, meurtrissant nos vols à chaque coup,
Nous tuer tout de même en se plaignant beaucoup.
O terre, ô petit bois, ô vallon qui te creuses,
Nous sommes les perdreaux et les cailles terreuses ;
Cachez-nous, terre, ô bois, guéret, ô sourd vallon.
L'air est voilé ; le jour sous le brouillard est long.
Ce soir, tout grelottants dans l'herbe reposée,
Nous pourrons becqueter encore la rosée,
Et chuchoter avec la grive et l'étourneau,
Ou bien nous tremblerons au rire du fourneau.

Le Renard

Voici pris le renard qui mangeait nos raisins.
J'ai délivré ma vigne et celle des voisins.
Il est là ; ramassé dans le fond de la cage,
Il rêve au gîte frais sous l'ombre du bocage,
Cache sa tête et, les yeux clos, semble dormir.
Mais on voit les deux bouts des oreilles frémir
Et chaque poil du corps trembler, lorsqu'une mouche
Se pose sur la bête anxieuse et farouche.

L'après-midi des Poules

L'Après-Midi des Poules

LES COQS.

Il fait bon ; l'air est tiède et la terre s'étire.
Jusqu'à ce que le jour sur la pente chavire
Et que les châtaigniers soient par l'ombre envahis,
Bout à bout, nous tenons sous nos voix le pays.
Notre bruit s'arrondit sur notre fief sonore.
Nous ne nous égosillons plus comme à l'aurore,
Mais par moments, gorgés de lumière et contents,
Nous poussons quelques cris pour marquer le beau temps ;
Cela fait comme un choc lent et vermeil d'enclumes.
Le soleil complaisant broche toutes nos plumes,
Et sa faveur nous couvre, et près du vieux baril
Nous tournons, somptueux chercheurs d'un grain de mil.
Tout est bien. Notre chat vole chez la voisine.
Nous entrons un moment fasciner la cuisine,

Et quand nous ressortons, bruyants, sur le perron,
Nous semblons avoir pris tout son faste au chaudron.
Chacun de nous a l'air d'un guerrier sédentaire.
Nos poules se sont fait des nids chauds dans la terre ;
Elles gloussent ; septembre est jaune : nous régnons.
Les filles dans les bois cherchent des champignons.
La maison luit, ainsi qu'une grosse châtaigne.
Et nous, en attendant que l'ombre nous éteigne,
Et sur le toit hagard vienne se replier,
Nous hérissons d'éclairs le seuil hospitalier.

LES POULES : LA PLEURARDE.

Non, je ne trouve rien. J'égratigne et je gratte ;
Mais j'ai beau m'épuiser sur cette terre ingrate
Et la questionner de mon bec désolé,
Elle ne me répond pas même un grain de blé.
Je n'ai qu'une grosseur de plumes ; je suis maigre.
Hélas ; tu vois ma peine à mon œil de vinaigre,
Tu vois comme le sol est par moi fourragé,
Et je devrai mourir avant d'avoir mangé.
Je geins ; en vain j'espère un profit minuscule.
Et pour tromper la faim fiévreuse qui me brûle,
Quand j'ai fouillé la paille ou piqué les balais,
Je fais de temps en temps comme si j'avalais.

LA FOLLE.

Vois-tu comme ma tête est petite ? J'épie.
Je ne sais plus pourquoi je suis ici tapie,

J'escalade le bois sec, j'écoute un moment,
Puis au haut des fagots je danse brusquement.
Je n'ai pas de cervelle et je n'ai qu'une huppe.
Tout m'inquiète ; et c'est tout et rien qui m'occupe ;
Je replie un instant la patte au bord du pré,
Et mon œil rond a l'air d'un guetteur effaré.
J'hésite, je reviens, je pars ; le vent me touche,
Je cours ; j'ai toujours l'air de poursuivre une mouche.

LA MÉCHANTE.

Crains-moi ; j'ai trouvé tout, ce grain-là, ce grain-ci,
Et cet autre, et celui que tu trouves aussi.
Je suis noire, je suis comme un orage brusque,
Et je t'entends chanter de joie, et je débusque.
Je te prends ton régal et te laisse l'émoi.
Ne va pas te gorger en cachette de moi.
Annonce ton bonheur ; ton silence me prive ;
Trouve un grain, et puis chante alors, pour que j'arrive.

LA MARMITE.

Je bedonne, je vous attends au coin du feu.

LE SOLEIL.

Moi, je suis le soleil, le grand prodigue bleu
Qui répand les moissons, les vendanges, les rires,
Et je verse l'espace éclatant aux navires.

LA PONDEUSE.

J'ai fait mon œuf ; le monde est extrêmement beau.

Viens le voir ; il repose auprès de l'escabeau
Je fais jusqu'au hameau retentir la nouvelle,
Il est là, le soleil luit, le ciel se révèle ;
Il est presque aussi gros que je suis ; il est nu,
Tiède encore, discret, précieux et grenu.
Ma voix autour de lui sonne comme une cloche.
Jusqu'à ce que le soir que la ronce effiloche
Vienne, et mette sur nous son boisseau de brouillard,
Je veux lui faire fête avec mon chant gaillard.
Je comprends mal que l'homme, accroupi sous la treille
Qui m'entend, n'ait pas l'air plus ému ; mais la vieille
Va bientôt, accourue à mon bruit triomphant,
Choyer l'œuf dans ses mains comme un petit enfant

LA MÈRE.

Quel souci ! Sont-ils tous avec moi ? Je furète,
Je fais partout danser la flamme de ma crête ;
D'un seul grain je leur fais un festin plantureux,
Et je suis courageuse et craintive pour eux.
Le soir, au poulailler tiède où je les ramène,
Ils me bourrent, ainsi qu'une corbeille pleine ;
Tout est clos ; ils sont tous sous mes plumes pareils.
Je dors ; je dors beaucoup ; je dors de leurs sommeils.

LES POUSSINS.

Suivons-la ; nous devons demeurer sous sa queue
Ensemble, et voir toujours sa grosse patte bleue.
Nous nous égarerions dans le monde trop neuf.
Nous roulons presque, étant ronds encor comme l'œuf.

Nous côtoyons le coq énorme ; le chien bâille.
Nous mangeons ; nous cherchons un repas dans la paille :
Si nous ne trouvons rien, sur le sol engourdi,
Nous picorons toujours le tiède après-midi.

LES FAUCONS.

Nous sommes les barons de l'azur qui flamboie,
Les durs faucons, toujours soucieux d'une proie,
Et tout le jour, sur les hameaux, sur les forêts,
Nos cercles menaçants ont des centres secrets.
Tout se peint dans nos yeux, les bois, la mer lointaine,
Et la femme aux pieds nus et l'étroite fontaine,
Et sans cesse attentifs à guetter leurs écarts,
Nous tenons les poulets pendus à nos regards.
Ils sont à nous ; pourtant nous en laissons aux hommes.
Ils ne sont point ailés ainsi que nous le sommes,
Mais, toujours près des murs et du seuil enfumé,
Sans voler, ils ne sont qu'un bétail emplumé.
Nous sommes les seigneurs de leur troupe vassale.
Ils s'amassent la nuit dans le poulailler sale,
Tandis que, sur la cime où meurent les sentiers,
L'air sublime du soir gèle nos nids altiers.
Ils sont contents ; ils font du bruit dans leur village.
Nous versons brusquement derrière le feuillage ;
La femme crie : où donc est le poulet noiraud ?
Et le coq important fait son bruit de héraut.
O femme, il ne faut pas que le fourneau se flatte
D'héberger ce poulet sur un lit écarlate.
Que ta dent désormais ne le convoite point :

Derrière le buisson c'est nous qui l'avons joint.
Dans la profusion de jour des ciels illustres,
Nous sommes des points noirs qui tourmentent les rustres.
Nous guettons, au plus haut du château de l'azur,
Et le toit s'inquiète et l'enclos n'est pas sûr.
Nos pillages sont fiers et nul ne les limite.
La poule grâce à nous échappe à la marmite ;
Rien n'est plus haut que nous au haut des jours sereins.
Et du poussin naissant nous sommes les parrains.
Tandis que la moisson dans la plaine soupire,
Les cercles de nos vols dessinent notre empire.
Les poulaillers n'ont pas que le soleil sur eux.
Nous fendons, au-dessus du monde aventureux,
L éther où midi même est frais comme une aurore :
Nous sommes les rameurs de l'espace sonore,
Et dans les mois de gel et dans les mois de feu,
Nous vivons familiers avec le grand ciel bleu.
Sur terre, les marcheurs croient faire des voyages.
Et nous apercevons, du zénith, les nuages
Tellement au-dessous de nous. pesants. penchés,
Qu'on dirait des piétons à la route accrochés ;
Le chemin qui se traîne a l'air d'une chenille.
L'homme est fier, pour un pré grand comme une guenille,
Et s'admire, montrant au loin ses châtaigniers ;
Mais dans notre horizon les siens sont prisonniers.
De cette âpre hauteur d'où toujours nous les vîmes,
Le village est mesquin, les maisons sont infimes ;
Tout est petit, les champs. les arbres, le torrent.
Et nous ne connaissons que le ciel qui soit grand.

Nous surplombons, pendus en l'air comme des pierres.
Seulement pour dormir nous baissons les paupières ;
Nous guettons, étant ceux qui cherchent leur repas,
Les amateurs de sang, ceux qui n'engraissent pas.
Nous entendons, au haut des voûtes enflammées,
Les bruits s'évanouir ainsi que des fumées,
Et les vents se hâter comme des voyageurs.
Nous fendons au matin les premières rougeurs :
La terre est comme un front indécis qui s'éclaire.
Et l'œil du paysan nous suit avec colère
Quand, laissant le dernier soleil nous recevoir,
Nous rentrons à nos nids dans les hauteurs du soir.

Le Propos des Ménagères contre les Mites

Estime-nous. Tandis qu'une fille au lavoir
Chante, et n'a les bras nus que pour les faire voir,
Nous tenons la maison propre, et dans nos mémoires
Les mouchoirs sont rangés comme dans les armoires.
Nous restons, que l'hiver ou l'été soit présent,
Auprès de la fenêtre assises et cousant,
Sans regarder dehors quand passent des voitures.
Et c'est nous qui changeons les fruits en confitures,
Et c'est nous qui brossons les précieux habits;
Ils luisent, avouant les jours qu'ils ont subis,
Et la mite promet un désastre à leur laine.
Mais nous la déroutons avec la marjolaine;
Nous armons les gilets de lavande, et mettons
Des garnisons de thym dans les plis des vestons.

C'est pourquoi, comme il faut aller chercher ces plantes,
Délaissant un moment les marmites soufflantes,
Et l'aiguille, et le soin de frotter les parquets,
Nous consentons parfois à faire des bouquets.

Les Corbeaux

Ajaccio.

Corbeaux, entre la mer et le ciel qui l'épouse
Vous pouvez bien voler et percher sur l'arbouse,
Car, dans l'hiver d'azur et malgré vous sereins,
Vous n'inquiétez pas le départ des marins.
Janvier fleurit, on peut attendre avril sans hâte.
Chaque villa nourrit quelque plante écarlate,
Qui trace ses parfums dans les jours éclatants.
Un nuage vermeil signale le beau temps.
Sous nos pieds la poussière est comme dans les granges.
Notre oranger de bronze est tout bourré d'oranges ;
Et vous-mêmes, altiers, gros, allègres massifs,
Vous profitez aussi du soleil dans les ifs.
L'invincible splendeur sur vous trône et séjourne.
Je sais qu'en des pays dont mon cœur se détourne,
Seuls contents, lorsque tout est par l'hiver voilé,
Vous emplissez de deuil le couchant isolé.

Celui qui vous entend sent sur lui sa misère.
Ici, comme une main c'est l'azur qui vous serre,
Vous n'êtes même plus noirs ; le jour à présent
Est sur vous, comme il est sur le cactus luisant.
Votre obscurité lourde est de rayons navrée,
Et le soleil vous force à porter sa livrée ;
Vous n'êtes importuns pas plus que des pigeons.
Comment, l'après-midi, tandis que nous songeons,
Lorsque notre regard s'attarde au paysage,
Pourriez-vous nous fâcher par un triste présage ?
Vous criez, votre bruit grince, on s'étonne un peu,
Et l'on lève la tête et l'on voit le ciel bleu.

La Tortue

Mon voyage est encor sédentaire, et l'on doute
Si je suis arrêtée ou si je suis en route.
Je vais dans ma lenteur fameuse, et le terrain
Se découvre, et j'ai beau précipiter mon train,
Les choses que je vois ne changent pas de place.
Et je fais halte enfin quand je me trouve lasse,
Et, modeste, j'attends pour repartir demain,
Et j'ai l'air d'une borne à mon propre chemin.

Les Papillons de la Lampe

La lampe riche, aux soirs d'été, quand nous veillions,
Avait un abat-jour vivant de papillons.
Ils étaient transparents comme un damas d'ombrelle.
Et la flamme craquait en saisissant leur aile,
Et leur mort nous laissait calmes. Et maintenant,
C'est l'hiver ; nous veillons près du feu bourdonnant.
A peine par moments la lampe que tu lèves
Grésille ; elle n'a plus à brûler que nos rêves.

Les Chats

A Mademoiselle B. Dupuy.

L'Orage au Chat

Chat qui cours comme un riche en pelisse dans l'herbe,
Rentre avec moi ; l'orage étreint le ciel superbe.
Je vois tes yeux aigus ainsi que des poignards ;
Il crève ; écoute-le sur les toits campagnards.
Il suffoque ; il nous met dans son sac ; ton échine
Tremble ; tous les éclairs qu'un nuage machine
Sursautent à ton corps délicat ; tu parais
Ne plus me voir ; tes yeux sont fins comme deux traits.
L'orage qui s'en va croit encor qu'il demeure,
Et dit : je finis tout ; mais il dure un quart d'heure.
Sortons ; il est déjà ruiné ; son plafond
Nous écrasait ; l'azur s'ouvre au regard profond.
Nous respirons un air de feuilles ; l'eau frivole
Rit. Tu rouvres tes yeux. L'horizon se renvole.

Le Chat parle

Homme, à présent, l'automne étant notre partage,
On consent à moins voir pour rêver davantage.
Rentre. Ne songe pas à la fuite des trains.
Voici les longs pensers avec les jours restreints.
Ton jardin meurt ; mais l'âtre a sa rougeur de fraise.
Demeure près du feu, courtisan de la braise.
Chauffe-toi. Les buissons ont le couchant sur eux.
La gaîté des charbons vaut bien le ciel cuivreux.
Je suis le chat léger et lourd, gourmand et sobre.
L'automne est déplumé dans le duvet d'octobre.
Les jours sont étouffés d'ombre ; rien n'est réel.
Les arbres éclaircis font de la place au ciel.
Le soleil tourne court déjà ; sa flamme lasse
Chauffe moins les carreaux que la nuit ne les glace.
Midi même est frileux comme une aube. Tiens-toi

Content et rétréci sous le dos de ton toit.
Une pâleur de rose éblouit ta fenêtre.
Vis intérieur : songe ; apprends à te connaître,
Et compte dans ton cœur tout l'argent de l'été.
Alors, quand tu vivais comme un lis éclaté,
Dans les chambres en vain les pendules désertes
Tintaient ; un jour égal coulait aux pentes vertes.
Maintenant chaque instant a son prix ; sous tes yeux,
Dans le sourd balancier le temps minutieux
Marche comme un insecte à travers les rouages,
Et l'ombre va mêler la fumée aux nuages.
Ne sors pas : ton feu monte et s'étire et s'étend,
Et ton travail est là comme un roi qui t'attend :
Ainsi qu'un malheureux le soir montre ses plaies.
Reste ; la vitre a l'air de mourir dans les baies ;
Je t'offre mes deux yeux comme deux froids trésors.
Pense aux anciens amis, à tes amours, aux sorts,
Et songe, et dans ton cœur houleux, quand tu soupires,
Roule les souvenirs comme de grands navires.
La servante à côté heurte les plats ; des voix
Retombent ; le mur semble évanoui. Tu vois
Se perdre, en attendant la lampe qu'on allume,
Le vieil encrier noir rouillé d'encre, et ta plume,
Et l'estampe où sans fin soufflent des vents joufflus.
Songe à toi ; les carreaux ne se distinguent plus.
Le brouillard a volé sans bruit le clair de lune.
Dehors c'est la bruine et la brume et la brune,
Où quelques becs de gaz clignotent indigents ;
C'est l'heure où l'on entend les pas sans voir les gens.

LA LAMPE.

Je suis, dès que le poing de la fille m'élève,
La lampe, l'île d'or qu'enclôt la mer du rêve.

JE PARLE.

Puisque nous sommes seuls, ce soir, près des charbons,
Sédentaires, avec nos rêves vagabonds,
Beau chat, nous parlerons au feu ; ce personnage
Vit chez nous avec luxe et rit dans le ménage,
Et change tout le temps d'aigrette, et je lui dis :
Feu, dont timidement je suis les jeux hardis,
O jeune homme, ô garçon de toi-même idolâtre,
O toi qui chaque soir te couronnes dans l'âtre,
Et que même le froid rehausse, et qui t'accrois
De mon rêve, ô brodé comme un seigneur hongrois,
O bavard qui toi-même applaudis ta harangue,
O feu de laine, ô feu rouge comme une langue,
O toi qui boucles l'ombre à ton vermeil crochet,
O feu, dans le haut sceptre et dans le bas hochet,
O charlatan du chat, ô feu qu'un souffle frise,
Vois, comme un bloc de glace où la lune s'est prise,
Le ciel sans air emplit la vitre ; charme-nous.
Le livre abandonné bâille sur mes genoux.
Sans toi, trop de moments auraient trop d'amertumes.
Tu me fais voir sans cesse un peuple de costumes.
La servante n'a pas encor mis le couvert,
Que tu fais le galant avec un manteau vert,
Et tes pieds sont garnis de soie, et quand je dîne,
Tu passes lestement ta veste grenadine,

O déguisé, seigneur tout lardé de rubans.
Tu t'éveilles, montant au fond des soirs tombants,
O feu, rêve des yeux ouverts, ô feu, voyage
Des casaniers, ô feu de gloire et de pillage.
Sans toi ma songerie est un morne ponton.
Afin qu'elle dérive et s'en aille, sait-on
Sur quelle mer, vers quel pays, sous quelle étoile,
Pour ce vaisseau, c'est toi qui gonfleras ta voile.

LE FEU.

Bon bois. Sautons, chantons, sortons, partons, restons.
Je suis le feu, le fat, la fête, les festons ;
Je me fais roi ; c'est pour toujours ; je ris, j'éclate,
Tu ne peux me flatter autant que je me flatte.
Non, je m'en vais ; je fais tous les métiers, tailleur,
Poète, acteur, brigand, intrigant, batailleur.
J'ai sur moi plus de fleurs que l'été dans la haie.
En cachette, je bats de la fausse monnaie,
Et j'en bourre ma poche avec mes doigts dispos,
Et je sors, et je vais la jouer aux tripots,
Et je joue, et j'ai tout perdu ; fin de la bûche.

LES TISONS.

Tapis au pied du feu comme une sourde embûche,
Dédaignant le soleil de lune, repoussant,
Plus forts que lui, le froid dont il est blêmissant,
Dans la cendre par nous obstruée et meublée,
Assidus, nous tenons notre rouge assemblée,
Voûtés, fourrés, brodés comme des maréchaux,

Lorsque la lampe règne entre quatre murs chauds.
La pincette inquiète et maigre nous dérange.
La braise craque, ainsi qu'une écorce d'orange,
La flamme, pour un bout de branche qu'on lui tend,
Fait mille rêves d'or et d'ombre en un instant,
Et s'élance et se croit lis, rose et marguerite,
Et tombe, et notre troupe engourdie en hérite.
Nous ne brillons pas tant qu'elles, mais nous durons.
Nous sommes enfouis ainsi que des marrons.
Le long minuit, au fond des chambres assombries,
S'inquiète, et suspend au mur ses draperies,
Et l'homme dort, le front tombé sur ses papiers,
Et nous sommes chauffés à faire envie aux pieds.

LA NEIGE.

Il neige. Tout le jour a l'air d'un soir. La terre,
Blanche, éclaire le ciel jaune. Tu dois te taire ;
Les passants plats sont comme une image sans corps.
Mets-toi dans le fauteuil près du feu ; tais-toi. Dors.
Le bassin se remplit ainsi qu'une sébile ;
Même ce qui remue a l'air d'être immobile.
On resterait au lit tout le temps. Les maisons
Sous un habit de glace ont un cœur de tisons.
Le croissant est rouillé comme une vieille lance.
Il neige. Rien n'existe, excepté le silence.

LE CHAT.

O feu qui vas et viens toujours comme un cordier,
O temps crispé de froid qu'on dégèle au landier,

O long hiver, ô jours brefs, ombre sans refuge,
Voyez, je suis le chat magistral comme un juge ;
L'hiver ne salit pas mes poils ; le matin bas
Qui s'épuise sans gloire à de douteux combats,
Et le pâle midi naufragé dans la brume,
Et la neige, et le soir pauvre, et la nuit qui fume,
Et le ciel où janvier griffonne un arbre nu,
Je les nargue, à côté des charbons retenu.
L'air moisit ; le soleil a l'air d'une blessure.
Mais la porte est bien close et n'a pas de fissure ;
J'erre commodément par la maison ; mon nez
Flaire tous les bons coins et je les reconnais.
Quand je marche, rôdeur sans poids, plein d'indolence,
Mes quatre pattes font un quadruple silence.
Je suis celui qu'on voit sans l'entendre venir.
Muet, mat, si glissant qu'on ne peut me tenir,
Sur les tapis je rôde avec cérémonie.
Etant silencieux, je suis plein d'harmonie ;
Tous mes pas sont comptés comme les pieds d'un vers.
Quand le feu meuble l'ombre avec ses yeux ouverts,
Je l'approche, et, douillet, près de la cendre bleue,
Je demeure immobile, enfermé dans ma queue,
Et rien qu'en me voyant l'homme apprend le loisir.
Je suis droit ; mon regard est comme un élixir ;
J'ai les yeux concentrés de celui qui médite.
Ma prunelle est tantôt grande et tantôt petite
Comme un tiroir ouvert ou fermé ; les souris
Moins que ma rêverie orgueilleuse ont de prix.
Dans l'armoire, elles font le guet, toutes pareilles,

Et les plus petits bruits sont grands dans leurs oreilles.
Je les laisse au jambon qu'elles ont épousé,
Tuer des rats étant un plaisir épuisé.
J'aime mieux susciter quand le chenet miroite
Les rêves infinis près de la lampe étroite.
Je connais les soupirs et les fronts dans les mains.
Suivant les souvenirs pareils à des chemins,
L'homme sent en secret le faix de sa misère.
L'esprit jaillit plus haut quand l'hiver le resserre ;
On songe : les carreaux sont durcis de grésil.
Le passé dans les cœurs dort d'un sommeil subtil.
Je suis le compagnon muet de la mémoire.
La femme, ayant rangé son tricot dans l'armoire,
Est gonfle de sommeil, et, sans parler beaucoup,
Elle occupe ses doigts à me gratter le cou.
J'ai toujours mon aspect de faste et de magie ;
Et l'homme sent en lui toute la nostalgie
Surgir, et tout le rêve anxieux flamboyer,
Quand j'étrangle mes yeux aux rougeurs du foyer.
C'est ainsi qu'inutile et précieux, je veille.
Le chien semble toujours piqué par une abeille,
Et s'empresse, et se fait caresser sans arrêt ;
Mais moi je donne aux mains un plaisir plus secret.
Je suis exquis et las comme un prince d'Asie.
Le tiède paresseux près de moi s'extasie,
Et m'adore, sentant mon âme en lui s'ouvrir :
Je suis si dédaigneux que l'on vient tout m'offrir.
Quand je hume un régal de ma mine gourmande,
J'ai l'air de consentir à ce qu'on me demande.

J'exige, avec des yeux beaux comme l'Orient,
Aux repas, les morceaux dont on me sait friand.
Je vis libre de tout dans un cercle de charmes.
Être armé me plaît moins que de cacher mes armes,
Mais j'en use, et celui qui m'agace connaît
Ma blessure soudaine et propre à son poignet.
Susceptible, pour peu qu'un importun me touche,
J'attrape au vol ses doigts comme on prend une mouche.
Je suis le chat bénin de griffes protégé.
Celui qui me reçoit reste mon obligé,
Et je rôde à mon gré pareil aux songes vagues.
J'impose à la servante avec mes yeux de bagues.
Je suis calme. Je suis toujours digne de moi.
C'est minuit. L'ombre danse avec un vague émoi,
Et jongle, en remuant l'air avec ses mains noires,
Le feu s'est endormi de ses propres histoires,
Mais sa chaleur encor me gonfle, et, dans le ciel,
Orion sur nos toits raidit son arc de gel.

LE VENT DU PRINTEMPS.

Printemps, grande nouvelle, horizons, hirondelles !

LE FEU.

Je m'éteins.

JE REPARLE.

J'avais bien pensé, tisons fidèles,
Feu courtois, qui pour moi te voulus employer,
Vous faire avec honneur enterrer au foyer.
Pourtant, je ne sais pas pourquoi, je ne regrette

Ni vos bonnets, tisons, ô feu, ni ton aigrette,
Ni ta force où le froid des nuits s'est fatigué ;
Tant pis ; je ne sais pas pourquoi je me sens gai.

LES CHATS, LA NUIT SUR LES TOITS.

O prés du clair de lune, ô toits, ô pentes bleues,
Toits pareils, près de nous, loin, plus loin, à des lieues,
Toits repliés, ô toits que saisit un ciel frais,
Pareils au loin, pareils moins loin, pareils tout près,
Girouette piquée aux astres, cheminées
Droites, par la fraîcheur limpides dominées,
Étoiles qui brillez comme de durs grêlons,
Écoutez, nous chantons, nous hurlons, nous râlons.
O croissant avançant frais et hardi, qui tranches,
Sans grincer, l'arbre maigre et les fourches des branches,
O clair de lune, ô lit du monde, qui tendras,
Pendant des nuits tes draps plus blancs que tous les draps,
Fuyard des escaliers allongé sur les rampes,
O royale lueur qui dépouilles les lampes,
O clair de lune, ami suave des piétons,
Écoute, nous hurlons, nous râlons, nous chantons.
Tout le jour nous restons bourgeois à la cuisine.
Un rayon de soleil défonce la bassine,
Et nous semblons pour rien avoir d'étranges yeux.
Cependant un nuage est tordu dans les cieux ;
La cuisinière lit une lettre en cachette.
Dehors l'arbre mouillé luit comme une fourchette,
Et le merle n'est pas moins gai pour être noir,
Et dedans, le soir rouge engorge l'entonnoir.

Maintenant, c'est l'amour qui nous tord et nous blesse.
Nous avons à la fois la force et la faiblesse.
Nous chantons, déchirant l'air à notre museau ;
Chaque être en son gosier croit sentir un oiseau ;
C est le printemps ; un pas martial dans la rue
Résonne, les trottoirs sont nets, la nuit est crue.
Nos quatre pattes sont quatre folles. Le feu
Meurt, mais tout naît ; on est repris par le ciel bleu.
Ivres, nous nous moquerons de nos hivers tranquilles.
Oh ! que dit donc le vent, qu'il a vu cent presqu'îles,
Et qu il a respiré la mer, et qu'il reluit,
Et que nul ne connaît tant de clochers que lui.
O chattes, qui ployez aux gouttières mal sûres,
Demain, près du fourneau nous aurons des blessures.
O cris aigres, ô toits glissants, amour, péril.
O dormeurs réveillés songeant au mois d'avril.

Le Lapin

Quand je vais lui porter les déchets et le pain,
Je ne sais pas pourquoi j'engraisse le lapin.
Ce sot ne tente pas mon fourneau ; ses oreilles
L'accablent ; il ne fait que des mines pareilles ;
Son nez seul bouge en lui comme un trèfle agité ;
Il n'a pour l'animer que ce tic, et l'été
Cerne en vain ce mangeur insipide : il se frotte
Et souffle, régalé d'un débris de carotte,
Et s'enfle sous son poil tiède, et fait des sauts mous,
Et se gorge sans fin de la fadeur des choux.
Il mérite les choux, mais non pas la rosée.
C'est le soir ; et là-bas, dans la plaine boisée,
Quelque lièvre, attentif, à peine soucieux,
Recueille la douceur nocturne dans ses yeux.

Le Merle

Admire-moi. Je suis le brave du printemps.
Les nuages, pareils à de noirs capitans.
Embarrassent leurs pas ténébreux, mars ruisselle,
Mars rit, le vent trahit l'hiver que je harcèle
Et que je traque, au bas de l'espace béant,
Comme un roquet mordant le talon d'un géant.
Au haut des arbres nus je perche, sarcastique.
Les toits qu'à chaque instant la giboulée astique
Tremblotent ; un azur âpre est crispé sur eux.
Les jardiniers sont pleins de proverbes peureux ;
Mais moi, quand je les vois indécis sur leur pelle,
J'enhardis le soleil glissant, et je l'appelle,
Et fluet, dans les ciels d'averse diaprés,
Je suis l'augure noir des étés empourprés.
Je garantis l'avril prochain ; l'ondée oblique
N'a pas fini de choir encor que je réplique.

Une mare d'eau froide excite le ravin,
Et le nuage veut nous faire peur en vain.
Il accourt ; il éclate ; il ne sait pas qu'il crève.
Le cauchemar changé se retourne en beau rêve.
Le printemps vient ; et prompt, mécanique, strident,
Moi, je prépare tout ainsi qu'un intendant.
Les derniers jours de mars dans l'azur qu'ils refoulent
Sont vastes, sont bruyants, c'est vrai ; c'est qu'ils s'écroulent.
L'eau se gerce ; la brise écharpe le brouillard.
L'hiver n'est devant moi qu'un énorme fuyard.
Il se sauve ; il peut bien nous jeter sa rancune,
Et meurtrir chaque flaque et pleuvoir dans chacune,
Et hurler, et durcir les grêlons dans sa main.
Il nourrit malgré lui les rosiers de demain.
Comme au bal, le soleil rit en levant le masque.
Quand un vaisseau d'azur navigue la bourrasque.
Les nuages, forçats noirs sous ses pavillons,
Manœuvrent enchaînés des rames de rayons.
Un seul trait de soleil rature un ciel de pluie.
Les femmes ont des yeux nouveaux ; le soir s'appuie
A l'amour : les muguets soulèvent le grésil.
Le croissant de la lune est fin comme un sourcil.
Je siffle : tu m'entends de ta pâle fenêtre,
Homme, et tu sens un cœur sous ta gorge renaître ;
L'hiver a dans le flanc la flèche de ciel bleu ;
Et te voilà déjà détourné de ton feu.

Les Lézards

Nous sommes les dormeurs vigilants ; sur les pierres,
Nous goûtons le soleil en battant des paupières.
Nous détalons sans nombre au tumulte d'un pas.
Nous fuyons ; mais midi ne nous dérange pas.
C'est pour lui seulement que nous sommes inertes.
Tandis que le troupeau cherche les ombres vertes,
Notre repos ardent reste au jour exposé.
Notre queue a bien l'air d'un poignard aiguisé ;
Mais si tu peux, hâtif, de ta main qui surplombe,
La toucher, ne crois pas qu'elle blesse, elle tombe.

Les Dauphins

A Monsieur Henri de Régnier.

Les Dauphins

L'INVOCATION DES MARINS.

O dauphins, ô danseurs obèses du beau temps
Qui menez sur la mer vos ébats exultants,
Amis de l'homme, altiers seigneurs aux larges queues,
Qui rompez d'une heureuse écume les eaux bleues,
Nous sommes les peineux matelots, qui s'en vont
Fiés sans confiance à l'abîme profond,
Et qui, trempés d'embruns et mordus par Borée,
Voudraient pour cette fois une course azurée.
Vous plaira-t-il, ô rois délirants, convoyer
Le vaisseau sur les flots qu'il fait déjà ployer,
Jusqu'à ce que le port sonore se découpe,
Et passer sous la proue et passer sous la poupe,
Voyageurs de l'été marin, fendeurs de l'eau ?
Le pilote inquiet dit lui-même : il fait beau.

Si vous voulez, garants du ciel et des étoiles,
Vous nous assurerez le bon vent dans les voiles.
L'horizon devant nous ouvrira ses bras d'or.
Nous sentirons, pareils à celui qui s'endort,
S'écarter les soucis que la saison diffère ;
Et, couchés près du mât paisible, sans rien faire,
Nous sourirons de votre joie à chaque saut,
Et nous vous laisserons conduire le vaisseau.

L'INVOCATION DES MARCHANDS.

Dauphins, nous tremblons plus que le flot ; chaque brise
Dans nos cœurs indécis balance l'entreprise.
Le vent va nous souffler l'indigence ou le gain.
Nous ne vous fions pas un chargement mesquin.
Nos vaisseaux, orgueilleux de leurs carènes pleines,
Méritent sur la mer les plus belles haleines,
Et dans le port prochain, sans que vous y manquiez,
Vous devez nous les rendre ainsi que des banquiers.
Les beaux jours sont entre eux pareils comme des frères.
Nous craindrions encor pour nos nefs téméraires,
Mais vous en répondez, dauphins loyaux, ô rois
Qui n êtes pas jaloux de nos trésors étroits,
Seigneurs qui n'allez pas envier dans les quilles
Quelques petits bijoux bons pour des jeunes filles,
Vous qui, dans tous le faste écumant du matin,
Bouleversez la mer d'un désordre hautain,
Et brisez sans souci l'éclat qui la décore,
O prodigues dauphins qui gaspillez l'aurore.

L'INVOCATION DES PÊCHEURS.

O rois, il ne faut pas, sereins mais orageux,
Faire dans le filet exténué vos jeux ;
Des seigneurs tels que vous méprisent le rivage.
Au large, accomplissez votre innocent ravage,
Harassez l'horizon spacieux, et, tranchants,
Escortez en soufflant les vaisseaux des marchands.
Vous signalez pour eux un temps de bénéfices.
Nous, même quand le vent unit les eaux propices,
Nous peinons, et pour prix du labeur indigent,
Les poissons ont en vain des écailles d'argent.
La mer nous a surtout donné son amertume.
Maintenant que, lassés selon notre coutume,
Nous rentrons dans le soir large, et qu'avec effort
La barque aux flancs usés se traîne vers le port,
O sauteurs que l'écume éblouissante éclaire,
Ce serait se moquer de nous, et non nous plaire,
De venir, avec joie et pompe, accompagner
Quelques muges encor mourants dans un panier.

LES DAUPHINS.

Soleil, comme un troupeau grimpant dans les ravines,
Nous montons avec toi des profondeurs divines.
L'ombre meurt ; tu parais comme un grave signal ;
A l'horizon floconne un vaisseau matinal.
Nous déclarons la joie et, sous le promontoire,
Notre fuite exultante a l'air d'une victoire.
Vous vous dressez, sommets qui jetez sur les eaux

L'ombre et le vent, et vous, refuge des oiseaux,
Iles, tentation charmante des navires.
Vous versez dans la brise ainsi que des empires
Vos parfums, tous vos bois avec chaque rameau ;
Le marin sur sa nef respire son hameau,
Et ne se trouve pas loin des siens, et, sans risque,
Le vaisseau comme un chien suit l'odeur du lentisque,
Et des myrtes natals sur lui disséminés,
Et bouge dans le flot l'étrave comme un nez.
Il approche. Allons tous le chercher. Que jubile
Autour de lui le chœur de notre joie habile.
Qu'il vogue, désarmé de crainte et de souci.
Dans le fauve printemps, dans l'automne épaissi,
Le pilote est peureux des rochers qu'il désigne.
Le cap donne son vent comme le mont sa vigne ;
On sait, en le voyant surgir sur les îlots,
De quel vin doux ou sombre il enivre les flots.
Maintenant le bon vent s'élance des aurores.
Il jure à chaque nef ses promesses sonores,
Souffle, attise la vague ainsi que des brandons ;
Il est comme une main s'ouvrant pleine de dons,
Comme un ami, comme un coureur ivre d'étoiles,
Le bon vent, le vent comble et rond, le fruit des voiles.
Sous le ciel, dans la baie où nous nous engouffrons,
L'onde souple s'étire et craque aux avirons.
Le rameur croit blesser un corps avec sa rame.
L'eau comme un franc tissu montre toute sa trame,
Tu ris, ô mer, ô toi qui jadis t'insurgeais,
Et le beau temps inspire aux hommes les projets ;

Et le pilote endort sa science inutile.
Le flot ne se plaint plus au roc qui le mutile.
L'azur comme un tonnerre a tout frappé ; l'écueil
Même sourit, avec l'aspect d'un vague accueil.
Le navire, enivré de sel, dans son sillage,
Secoue allègrement la terre et le feuillage,
Et l'adieu des parents sans crainte sur le bord.
Maintenant le voyage est plus beau que le port.
Les étoiles par qui l'été profond s'augmente,
Sortent de l'onde, ainsi qu'une moisson clémente.
Le jour nous répondons des vaisseaux, et sur eux
On peut même embarquer les paysans peureux.
Nous sommes attelés aux nefs ; sous nos révoltes,
Le flot n'est pas moins beau que toutes les récoltes.
On croit y voir des fruits plus qu'aux arbres fruitiers.
Comme un étroit passant qui s'enfonce aux sentiers,
Le soir, quand tout rougit, dans les vagues mutines,
Les gouvernails vermeils sont griffés d'églantines ;
Les yeux cueillent la mer comme un âpre verger.
O paysan, qui vis dans ton clos sans bouger,
Qui, laissant le mistral d'or t'encombrer l'oreille,
Cramponnes à ton mur tes jours comme ta treille,
Sédentaire qui vois arriver sur tes champs
Les nuages, pareils à de riches marchands,
Aujourd'hui tu voudrais partir, comme tes frênes
Dont le bois enchaîné se délivre en carènes.
Un navire s'enfuit en emportant tes yeux.
Il va ; le temps est sûr ; ne sois pas envieux.
Les nefs ont mérité ce bonheur. Leurs étraves

Déchiraient en hiver de livides entraves.
Hardiment elles ont, dans les troubles janviers,
Lutté contre le vent comme des éperviers.
Chaque vague en s'ouvrant leur montrait le naufrage
Maintenant le beau temps solide est notre ouvrage.
Nous forgeons la paix bleue en face du mont vert.
Les étés sont le prix des vainqueurs de l'hiver.
La moindre barque a tout l'horizon pour couronne.
Au large, notre ébat triomphal l'environne,
Comme les chiens, autour des maîtres fortunés.
Nous sommes les dauphins gais, mâles, forcenés.
Si gros, nous sommes vifs comme des hirondelles.
Nous sommes les héros bénins, libres, fidèles,
Salubres, valeureux, insouciants, virils,
Et notre coup de queue assomme les périls.
Nous sommes les joueurs ivres d'eau ; l'allégresse,
C'est de mêler la Corse et l'Espagne et la Grèce,
Et d'être, dans la mer où se perdent les vœux,
Comme un peigne, tordant la masse des cheveux.
Une joie enfantine est dans notre puissance.
Nous régnons, pleins de paix, de force et d'innocence,
Dans les golfes unis que seuls nous dégrafons ;
Nous nous ruons, pareils à des taureaux profonds.
Nous poussons dans la vague un triomphe d'écume.
Le matin rit : midi massif comme une enclume
Etouffe l'air, mais nous, épais bétail des eaux,
Nous brisons leur fraîcheur alerte à nos museaux.
Le soir, quand le soleil éloigne ses fournaises ,
Nous dansons, témoignant que nous sommes bien aises.

Nous semblons fuir au large appelés par un Dieu,
Et nous ouvrons le flot pour montrer qu'il est bleu.
Les petits des marins nous parlent pour leurs pères.
Nous donnons notre fête à des cités prospères,
Et les marchands, par nous de leur crainte affranchis,
Rien qu'en nous regardant se sentent enrichis ;
Notre queue est dans l'eau pareille aux larges feuilles.
O gouffre altier, c'est toi qui toujours nous accueilles,
Et gaillards, t'obstruant comme d'heureux brisants,
Nous travaillons, de joie et d'azur artisans.
Quand le pêcheur amasse un trésor de dorades,
Aux yeux des paysans nous labourons les rades,
Et nous semblons chacun, comme un bœuf diligent,
Traîner une charrue avec un soc d'argent,
Et le beau temps jaillit du sillon qu'elle creuse.
O mer, ô noire, ô bleue, ô rose, ô ténébreuse,
Infidèle à qui nul n'est infidèle, toi
Dont chaque flot reluit comme une tuile au toit,
Toi dont le cri de joie inquiète les hommes,
Amère qui pourtant enivres, toi qui sommes
Les campagnards, troublés par tes appels sereins,
Sorcière des bergers dont tu fais des marins,
Flatteuse mer, toi qui, pour tenter les villages,
Mets au bord de tes eaux la bande d'or des plages,
Toi qu'éraille le vol des vaisseaux passagers,
O toi dont les trésors sont parés de dangers,
O reine du matin, coquette de tes îles,
Toi qui laisses au bord tes empreintes faciles,
Plus douces qu'un pied nu qui marque son orteil,

O toi qui sur tes flots centuples le soleil,
O radieuse, ô toi qui réponds à la lune
Par un écaillement splendide, ô claire et brune,
O dure, ô drue, ô crue, ô froide, dont l'humeur
Trempe à la fois le vent, le ciel et le rameur,
O vallée, ô sentier, ô prairie, ô colline,
Toi qui dresses au bas du nuage en ruine
Des flots pareils au lierre opaque, et qui soumets
Dans ton sein le reflet des bois et des sommets,
Toi sur qui les pays planent, belle chimère
Qui portes sur ton dos le monde, ô mer, ô mère,
Toi qui te complaisant aux fracas réguliers,
Affrontes tous tes flots ainsi que des béliers,
Poétesse qui ceins le monde d'harmonie,
O poitrine gonflée, ampleur, souffle, génie,
O ciel réalisé qui calmes les grands cœurs,
Reçois-nous ; nous serons de paisibles vainqueurs.
Nous allons de bon gré, pleins de tes complaisances,
Te recruter des gens en sautant dans les anses ;
Nous jaillissons de toi dans les jeunes matins.
Nous émergeons, soudain proches, soudain lointains.
Le plus voisin, renflé comme dans les médailles,
Semble rire, en faisant aux vagues ses entailles,
Et le plus éloigné n'est qu'un point blanchissant.
Nous arrivons d'Asie où tout l'été descend,
Et nous écartelons les îles et, pour hôtes,
Nous avons les vaisseaux légers aux vagues hautes,
Et, du bord, qui nous voit a de l'éloignement
Pour tout ce qui n'est pas libre, immense, écumant.

L'homme respire et sent du sel à sa narine.
Son sang plus fier répond à la fierté marine.
Il n'est plus replié comme son toit ; il est
Droit ; il prend goût au vent dont le conseil lui plaît.
Il vit ; nous irritons dans son âme secrète
Quelque désir hardi de voir Chypre ou la Crète.
Il se souvient d'avoir en Turquie un parent.
Et toujours, sûr, exact, infatigable, grand,
Commençant et finissant tout, ayant pour corde
La rive creuse, enflé dans le ciel qu'il déborde,
Par delà les îlots épars, et nos assauts,
L'horizon semble un arc qui jette des vaisseaux.

Le Poulet

Dans deux paniers heurtés au pas sec du mulet,
Nous allions tristement vendus à qui voulait.
On s'arrête ; ta main me soupèse et me tâte ;
Tu m'as pris. Me voilà lié par une patte ;
Hypocrite, tu viens me jeter mie et grain,
Mais ne crois pas ainsi tenter mon bec chagrin.
Mon aspect pitoyable est un muet reproche ;
N'en ris pas : je connais mon sort ; j'attends la broche.
Je cligne mon œil rouge et somnole à demi.
Tu vas m'assassiner pour fêter quelque ami.
Adieu la chaude sieste et le réveil allègre.
Je n'y peux rien. Tords-moi le cou.
Mais je suis maigre.

La Prière au Soleil contre les Grenouilles

Je n'effraye pas, même en leur jetant des pierres,
Ces grenouilles, fléau de mes tristes paupières,
Cigales de la nuit, qui tout près, sous l'osier,
Avalent mon repos dans leur large gosier.
Tout comme des rameurs elles battent mes sommes.
Mais, lorsque tu reviens saisir le cœur des hommes,
Lorsque l'horizon luit comme un arc, ô Soleil,
Elles font leur vacarme encor sous ton orteil.
Leurs cris sont à tes pas comme une verte entrave.
J'entends d'ici leur voix saumâtre qui te brave ;
Dans ta gloire, ce bruit insalubre te nuit ;
Elles doivent gêner tes jours comme ma nuit.
Et je te les dénonce, ô Dieu, pour que tu dardes
Ton œil impitoyable et sec sur ces bavardes,
Et pour faire une route à tes flèches, archer,

Je te montre le trou qui voulait les cacher.
Sèche-les, dans leur boue informe et leur colère.
Consterne-les d'en haut par le mépris solaire,
Et toi, toi qui te plais aux hymnes musicaux,
De leurs bruits discordants délivre les échos.
Sois rigoureux ; descends sur leur troupe importune :
Et tu les laisseras mortes au clair de lune.

Le Scarabée

Je suis celui qui vit enfoui dans les fleurs,
Comme dans un sépulcre exquis, quand les chaleurs
Surchargent le jardin de leurs masses brutales,
Et j'y reçois le ciel sous un toit de pétales.
J'ai l'air, lorsque mon dos vert à peine ressort,
D'un avare qui s'est caché dans son trésor.
J'y suis comme un ermite est dans son ermitage.
Sans me distraire, ayant ma corolle en partage,
Pensif, je vis en elle absorbé ; loin des yeux
J'approfondis l'immense été minutieux.
Je m'enfonce toujours un peu plus ; j'ai des ailes ;
Je pourrais m'envoler en craquant d'étincelles,
Mais, au cloître vermeil que j'ai voulu choisir,
J'habite et je médite et serre mon plaisir,
Et retiré, laissant le tourbillon des choses,
J'y reste, et je renonce au monde, ayant les roses.

La Chauve-Souris

Elle a vu du jardin la merveilleuse lampe,
Elle entre ; et chacun croit la sentir sur sa tempe,
Et crie, et se recule, et craint son corps fluet.
Elle fait en tournant comme un bruit de rouet ;
La peur rend noirs les yeux bleus de la jeune femme.
La bête voudrait fuir et rester à la flamme,
Pour cette flamme elle a quitté la nuit de lait.
Une bonne revient en dressant un balai,
Et moi je pense : elle a trempé dans les glycines,
En venant, et passé sous les roses voisines,
Sous les moites sureaux et les lourds lauriers bruns ;
Sans doute tous ses poils sont noyés de parfums.

Le Ramage

L'Accueil aux Oiseaux

Oiseaux, voici le temps des fenêtres ouvertes.
Tandis que le soleil s'écaille aux feuilles vertes,
Dans nos chambres, le ciel entre jusqu'à nos lits,
Et c'est vous qui rendez nos moments embellis.
Vous semblez une source à travers la feuillée,
Et l'âme est à l'éveil par vous débarbouillée ;
C'est vraiment à votre eau qu'on se lave les mains.
Vous grêlez de chansons la vigne et les jasmins,
Et célébrez le temps avec un bruit crédule ;
Quand vous sonnez sans cesse ainsi qu'une pendule,
Nous nous taisons ; vos voix entravent nos esprits.
Voici l'ombre, et les champs sont de lune surpris.
Mon jour que je revois porte encor votre marque ;
Et maintenant, ô toi, rossignol, sur la barque
De mon sommeil, et loin du flamboiement brutal,
Tu rameras avec ta rame de cristal.

Le premier chant des Oiseaux

Nous pépions ; le jour est pâle encor ; nous sommes
Le mince filet d'eau de la roche des sommes.
C'est l'été ; l'on n'a pas regret de s'éveiller.
L'arbre plein de nos voix te semble bégayer.
Debout, dormeur ; ton songe est moins beau que l'aurore.
Le voilà qui, percé de notre bec sonore,
Est comme un tissu d'ombre où filtre le soleil.
Nous détournons le rêve et menons au réveil.
Nous aiguisons nos becs pour toute la journée,
Comme l'homme, devant la table fortunée,
Dispos, humant l'odeur douce à son appétit,
Froisse ses deux couteaux pour trancher le rôti.

Un Éveil

Je rêve ; je me sens comme aux plus anciens soirs,
Et j'habite avec trouble un palais de miroirs.
Je m'étonne ; je suis multiplié ; moi-même
Je me reçois ainsi qu'un hôte que l'on aime.
Mais voici, malgré moi, que tout se démolit ;
Je commence à sentir que je suis dans mon lit.
Un cœur de chair ennuie encore ma poitrine ;
Oiseaux, je vous entends. O réveil, ô ruine !

Un autre Éveil

Beaux oiseaux, je dormais ; je nageais dans le songe,
Mer abondante où tout le gouffre étoilé plonge,
J'étais libre d'hier et libre de demain,
Et, content, j'écartais l'eau bleue à pleine main.
Vous m'éveillez ; vos chants sont la rive où j'aborde.
Un rayon sur le mur tremble comme une corde.
La glycine dehors luit ; je ne me plains pas.
Le jour est beau. Lucie et Laure sont en bas.
Je suis comme un nageur qui prend pied sur la grève
Je me sèche au soleil, tout ruisselant de rêve.

L'Éveil des Filles

Puisqu'elles sont encor dormantes au premier,
Faites votre scandale, oiseaux, dans le pommier.
Le soleil sans dégât crève la vitre et frappe
Les murs, et dans la glace il luit comme une grappe ;
Mais puisque vainement sa chaleur les atteint,
Vous, comme des huissiers ouvrez-leur le matin.
De l'arbre, vous voyez leurs chambres. Sous ses mèches,
Suzanne doit dormir comme dans des flammèches ;
Son sommeil est encor turbulent, son talon
Sort sans doute du drap pour tenter un frelon,
Et Jeanne dort, et chasse à l'aveugle une mouche,
Et Laure fait un rêve en remuant la bouche.
Votre chant les appelle et mon silence aussi.
Belles, debout ; l'azur est encor épaissi.
Lavez-vous en riant, vite, avec les éponges.
Le jour vous gardera le bonheur de vos songes.

L'Éveil de Laure

Là-haut, Laure est encor dans son lit attardée,
Mais le bruit des oiseaux tombe comme une ondée,
Et sans doute son rêve en a perdu ses fleurs ;
Sans doute elle s'éveille ; elle voit les couleurs ;
Ce qui naissait en songe est éclos en pensée.
Quoiqu'au premier moment elle étire, offensée,
Ce corps long et hardi dont je suis soucieux,
Le plaisir d'aujourd'hui rit déjà dans ses yeux.
Un rayon sur le mur luit comme un plat de cuivre.
Belle fille, il vous faut descendre. Aimez à vivre.
Venez ; on est léger comme sur un vaisseau.
La table est sous le hêtre, à côté du ruisseau,
Portant sur sa théière un rayon qui se casse ;
La chanson d'un linot tombe dans votre tasse,
Près du beurre, et du lait qui jaunit sur les bords,
Et le soleil et moi vous attendons dehors.

Le Chant des Pinsons à dix heures

Nous sommes les pinsons chevronnés; nous volons
Devant le voyageur en montrant nos galons.
Comme l'eau dans le vin l'ombre est au jour mêlée.
Nos yeux semblent des grains de mûre, et la vallée
S'ouvre, et nous sautillons à travers les bosquets,
Lestes, dispos, pareils à des sergents coquets.
Les femmes en riant brassent les lits ; les cruches
Se remplissent d'eau sourde avec un bruit de ruches,
Tandis que nous voyons à travers les buissons
Les toits éblouissants qui sacrent les maisons.

Le Canari

En hiver, moi qui suis du pays des épices,
Je leur fais mes chansons près des charbons propices.
L'air est comme un placard que j'ouvre avec ma clé.
On peut grâce au fourneau narguer le temps gelé.
Dehors la liberté plaît mal au rouge-gorge.
Maintenant, le jardin fume comme une forge,
Et la cuisine semble au rebut, et, sans air,
J'y loge avec ennui près de l'âtre désert.
Je suis captif ; je vois luire au loin la journée.
Une dépouille d'ombre emplit la cheminée.

Un Chant d'Oiseau

Tandis qu'une hirondelle écornifle les mouches,
Le chien pour la guetter a des prunelles louches.
Je chante ; la journée agite son flambeau.
Il fait beau. Je prétends répéter qu'il fait beau.
Le bon vent nous promet tout ce qu'on lui demande.
L'homme hume ses fleurs d'une mine gourmande ;
Il est content ; il a raison ; sur son jasmin
Il voit des papillons larges comme sa main.

Le Chant des Pinsons à midi

C'est midi ; le soleil qui se penche en marchant
Aspire les ruisseaux d'un trait ; mais notre chant
Qu'il cherche en vain partout avec ses lèvres blanches,
Le nargue, et tombe frais de la chaleur des branches.

Bruit et Silence

Dans ce fracas d'oiseaux asseyons-nous ; nos fêtes,
Ami, c'est d'être sourds à force de fauvettes ;
Nous sommes tout à fait contents ; nous nous taisons.
Mais dans notre silence éclatent ces pinsons,
Si nombreux que, parmi leurs trilles et leurs luttes,
Nous semblons nous parler encore avec des flûtes.

Le Risque

En versant leurs chansons, sans que tu t'en délivres,
Les oiseaux nous font boire et veulent nous voir ivres,
Et ce n'est pas aisé, tant leur effort est long,
Cher hôte, d'arriver à la lune d'aplomb.
Crains-les : comme un buveur tient deux coupes pareilles,
Ton esprit n'est pas stable entre tes deux oreilles.

Les Chants

Entends-les ; sur la haie et sur les vertes cimes,
Les oiseaux font leurs chants nets comme des maximes.
C'est l'heure des propos éclatants ; bocager,
Le bouvreuil dit : J'ai l'air lourd, mais je suis léger ;
Plus loin, dans la fraîcheur tinte un linot de perle.
Une feuille chantant, c'est le verdier ; le merle
Dit : Je ne suis moqueur que pour l'hiver ; l'été,
Je l'admire ; pour lui je fais mon chant flûté ;
Je ne me moque pas du mois d'août, je t'assure.
Le hoche-queue est fier de battre la mesure.
Le pinson dit : Mon œil luit : je suis le pinson.
Le nom de la fauvette est toute une chanson.
Des pieds du paysan l'alouette s'élance.
L'ombrageux rossignol dit : Songe à mon silence :

Comme un profond rival tous les bruits l'ont sur eux.
Je couvre de bijoux les minuits ténébreux.
L'homme dort sous ma voix qui porte les étoiles.
Les moissons maintenant sèchent comme des toiles,
Je me tais ; attends-moi jusqu'au soir violet.
Et moi, je suis le roi, chante le roitelet.

Le Propos avec les Oiseaux

MOI.

Je suis gai ; le beau temps me plaît comme un cadeau.
Depuis que mars venteux a gonflé mon rideau,
Depuis avril, fier mois où l'azur se révolte,
J'ai fait de l'encrier sortir une récolte.
Je travaille, tranquille avec un cœur grondant,
Et j'ai rendu l'été dans mes vers évident.
Le ciel souffle sur nous un orage d'abeilles.
Laure en mêlant ses doigts fait comme des corbeilles,
Près de moi qui, chargé de jour et d'arbres verts,
Connais l'instant de pourpre où naissent les beaux vers.

LES OISEAUX.

Silence : écoute-nous : il faut que tu le veuilles,
Car l'arbre a des oiseaux presque autant que des feuilles,

Et nous le remplissons comme un soyeux guêpier ;
Ton travail maladroit écorche le papier.
Nous, nous retentissons sans fin, rois de l'oreille,
Lorsque, cachant déjà ses raisins, chaque treille
Semble un ami charmant honteux de ses présents.
Nous enivrons un peu ces braves paysans.
Plus que le tien, notre art est savant et rustique ;
Nous chantons. Comme un roi qui se fait domestique,
Vois, le mois de juillet sur ton seuil vient s'offrir,
Et l'humeur du chardon lui-même est de fleurir ;
Le ciel...

MOI.

Mais tout cela, c'est dans mes vers. Poète,
Je m'occupe du temps comme une girouette,
Et mon art n'est pas gauche et ne manque que peu
A récréer les fleurs, la terre et le ciel bleu.
Je jette, en travaillant à mes tables fidèles,
Les vers sur le papier comme un vol d'hirondelles ;
Ma fatigue elle-même est douce comme un fruit ;
Je revois le soleil lorsque j'écris la nuit ;
Je suis content ; je peux me couronner moi-même.

LES OISEAUX.

Pour un reflet du temps qui brille à son poème,
Le voilà vain ; il croit savoir l'été ; sait-il
Quelle couleur de fleur eut le matin subtil ?
A-t-il piqué ses yeux dans chaque fourmilière ?

Sait-il même quel vent souffle, et gonfle le lierre,
Et passe dans nos vols comme dans un tamis ?

MOI.

Mais oui, c'est le vent d'Est ; il est de mes amis.
Il me parle ; il m'a fait le serment, sur la route,
Qu'il vivrait avec nous, qu'il suffit qu'on l'écoute,
Qu'on le tiendra captif ainsi qu'un hanneton,
Qu'ayant ouvert la rose, il soigne le bouton,
Qu'il veut ne plus courir du tout, prendre racine ;
Qu'il se trouve amoureux de ma chaste glycine,
Et que, comme il n'a pas de fin dans ses amours,
Il demeure, et qu'ainsi c'est l'été pour toujours.

LES OISEAUX.

C'est vrai. Tout est garni d'azur. Dans la verdure
L'été s'est installé pour un séjour qui dure ;
La nuit est aplatie entre l'aube et le soir ;
A peine si minuit est gros comme un point noir.
La lumière emplit tout comme une eau dans un verre ;
Après s'être appuyé sur chaque coin de terre,
Quant il doit nous quitter même, à la fin du jour,
Le soleil tend le bras pour jurer son retour.

MOI.

C'est bien ce que je dis. Pour voir toute la fête
Ne dormons plus ; le ciel me tombe dans la tête.

Chaque soir le soleil riche, au bout du chemin,
Fait reluire tout l'or qu'il répandra demain.
Nous rions ; nous avons tout l'azur souhaitable ;
Les jardins bout à bout sont longs comme une table,
Où le festin de fruits rougit et nous attend ;
Il faudrait se forcer pour n'être pas content.

LES OISEAUX.

Le vent dit qu'il fera toujours beau ; qu'on le croie.
Nous soulageons la terre en exprimant sa joie ;
Le ruisseau nous répète en bas ; nous couronnons
L'instant qui naît ; l'été par nous a mille noms.
Le jour dans notre bain conserve sa jeunesse ;
Nous regardons le monde immense avec finesse.
Nous chantons. Pleins de crainte et de rayonnements,
Les amoureux muets nous ont pour truchements.
Le jour parle par nous ainsi que par des lèvres ;
Nous semblons au labeur d'invisibles orfèvres.
Grâce à nous, de l'aurore au soir horizontal,
Les chevaux du soleil ont des fers de cristal.
Nous sommes les oiseaux pareils à de l'eau fraîche.
A midi, le silence à notre bec s'ébrèche ;
La terre fait fleurir tout ce qu'on peut planter,
L'homme pour tout travail n'a qu'à nous écouter.
Depuis l'aube, tandis que grandit la lumière,
Nous sommes une source élargie en rivière.
Dans le sincère été nous sommes éloquents.
Chaque haie a nos chants ainsi que ses piquants.

Nous sommes dispersés partout comme des graines.
Nous soulignons l'été dans les branches sereines,
Et l'arbre, s'admirant d'être plein de nos bruits,
Veut ménager ses nids plus encor que ses fruits.
L'écho n'a pas d'esprit ; sur ses flûtes inertes,
Il dort, ayant les cris des rustres pour alertes,
Et dans l'herbe, restant pâle à nous envier,
C'est l'esclave plaintif des chansons du bouvier ;
Nous, au creux des buissons, sous la toison des orges,
Nous avons un grand art dans nos petites gorges ;
Quand nous ouvrons le bec ce n'est pas pour manger.
Notre musique agreste enchante le berger,
Mais c'est à nous surtout que nous versons l'extase ;
Nos chants sortent du ciel comme les fleurs d'un vase.

MOI.

Maintenant j'aime moins mes vers.

LES OISEAUX.

Et nous volons.
Pour aller sautiller sur la mare, aux vallons,
Pour joindre en un moment le clocher de l'église,
L'aile s'ouvre, pareille au vœu qu'on réalise,
Et même en traversant l'enclos, le moindre vol
Tient en lui l'Algérie et le ciel espagnol ;
Le plus petit de nous revient de la Sicile.
Nous sommes les oiseaux pour qui tout est facile,
Et c'est nous qui chantons sans peine ; et sans fardeau

Nous voyageons, ayant tout l'azur pour radeau,
Et nous sommes les seuls qui s'élèvent sans lutte ;
L'essor nous est donné comme aux autres la chute.
Tout le peuple des vents s'empresse en nous aidant ;
Quand nous tombons c'est dans le zénith ; cependant
Ici nous habitons l'été ; jusqu'à la plage
On voit les foins, les blés lustrés comme un pelage.
La terre inépuisable est pleine de présents ;
Poètes, nous vivons avec les paysans.
Les enfants font leurs jeux criards ; la vieille fille
Coud, avec son regard fin comme son aiguille,
Et le long du chemin triste à son pied perclus,
Nous voyons revenir le fils qu'on n'attend plus.
O ciel, ô poids immense et léger de nos ailes.
Nombreux, nous divisons le jour ; les demoiselles
D'un vol plein de surprise agacent les roseaux ;
Nous embrouillons l'azur de nos petits fuseaux.
Si faibles, si ravis, sans poids et sans défense,
Nous semblons rayonner d'une éternelle enfance,
Fuir, venir, par le vent unis et désunis ;
Lorsque nous arrêtons nos vols, c'est sur nos nids.

LE MOINEAU.

Il est bon de voler, pas trop. Quoique grossière,
La terre est précieuse, étant la nourricière,
Et les toits sont assez élevés pour qu'on n'ait
Plus rien à découvrir alors qu'on les connaît.
Picorer sur le sol, voilà la chose douce.

Le fumier profitable est là, la dinde tousse,
Et le bec du canard clapote, et, mécréant,
Je dis : cela vaut mieux que ce grand ciel béant.
Mangeons ; s'il faut voler, du seuil à la tonnelle,
Il ne me déplaît pas de peser à mon aile.

LES OISEAUX.

Hirondelle, hirondelle, hirondelle, comment
Restes-tu donc là-haut piquée au firmament ?
C'est la pointe du ciel, sans doute, que tu touches ;
Nous sommes tous en l'air, plus nombreux que des mouches.
La lumière est sur tout comme un sceau. C'est le soir.
Tout est beau ; le rosier rouge a l'air d'un pressoir.
Le vent est assez frais pour qu'on s'y désaltère.
Les arbres sont gonflés de rayons, et, par terre,
Envieux, regardant le ciel pour nous s'ouvrir,
L'homme est comme un boiteux qui voit des gens courir.

LE FAROUCHE.

Moi je ne suis plus là lorsque tu me regardes.

L'OISEAU DU POTAGER.

Moi, je ne suis pas fier ; je chante près des cardes
Et je fais compliment aux raves et je vais
Traîner mon fil de voix des porreaux aux navets.
Comme un lingot d'argent les choux sont durs ; ouverte,
Cette laitue a l'air d'être une rose verte,

Et tout le sol est gras de culture, et le soir
Peint le potager propre au flanc de l'arrosoir.
Juillet, aidant les bons paysans qu'il appelle,
Pose en même temps qu'eux son pied d'or sur la pelle,
Vient couver les melons, arrondit le prunier,
Et le plus beau métier c'est d'être jardinier.
Un nuage en passant tout rouge d'allégresse
Voit la citrouille et semble imiter cette ogresse ;
Un peu plus blond qu'hier l'espalier se construit ;
Admire. La tomate est belle comme un fruit.

MOI.

J'écoute un chant parfait d'oiseau. Cette journée
Me semble une œuvre large, ardente et fortunée ;
Sans avoir travaillé je me trouve enrichi.
Linot, toi que j'entends sous l'arbre rafraîchi,
Peut-être chantes-tu le plus beau jour, l'ouvrage
Tressé, comme un panier, de soleil et d'ombrage,
Celui dont nous gardons, quand l'hiver nous endort,
Le souvenir ainsi qu'une blessure d'or,
Celui que l'on revoit près d'un gouffre de braise ;
Le plus beau jour de blé, d'aubergine et de fraise,
Celui qui, comme un pot sous les doigts du potier,
Tourne les plus beaux fruits dans chaque arbre fruitier.
Le soleil couvre tout de sa faveur vermeille.
Le village ce soir est insigne ; la vieille
Est pleine de rayons en faisant son tricot.
Le couchant dans les plats luit comme un abricot.

LES OISEAUX.

Étoile des oiseaux, étoile des colombes,
Des merles, des moineaux, tu parais, tu surplombes.
Nous nous taisons. Tu vois tes ordres obéis.
Tu luis dans chaque flaque et sur tout le pays.
Dormons. Tu sembles presque un raisin de la treille.
Tu piques chaque vitre ainsi qu'un dard d'abeille.

Le Rossignol

Roi, voici le moment de n'être plus timide.
Un écheveau de brume au jardin se dévide,
La lune fourmillante est dans l'arbre inquiet,
On hume sans les voir la verveine et l'œillet.
Je t'ai bien mérité, chanteur illustre et sombre.
De toute la saison tout mon être s'encombre,
Et j'ai goûté chaque heure et, muet et fervent,
Reçu comme un vaisseau toute l'ampleur du vent,
Et j'ai mis le jardin, la pente et le bocage
Dans un vers, comme on met un grillon dans sa cage,
Et mon cœur se repaît d'immenses horizons.
Comme un aigle, l'été tourne sur les maisons.
Je suis, tel un héros qui sort des aventures,
Fatigué de rosiers, de ciels et de verdures.
J'ai traité le soleil comme un ami. J'ai dit :
Entre, cher hôte, avec ton plus fauve midi.

Mon été ne s'est pas contenté d'une rose.
J'ai connu chaque aurore à mon éveil éclose,
Et j'ai reçu gaiement dans mes yeux enflammés
Les beaux matins, pareils à des enfants armés ;
Comme un prunier béni je romps sous les poèmes.
Et le vin fort du jour m'enivre, et les soirs mêmes
Me font vivre, un désir toujours monte à mon flanc,
Et je te suis pareil, chanteur frais et brûlant.
Sache que j'ai souci de toi ; dès que l'espace
Vit, lorsque l'horizon semble un grand cri, quand passe
Un orage d'essaims dans le ciel crépitant,
Mon cœur est chaque été comme un nid qui t'attend.
Je ne vais pas gêner l'endroit où tu médites,
Le mur obscur de viorne et blanc de clématites,
Et troubler, dans cette ombre où tu vis retiré,
Le calme accroissement du délire sacré.
Chante ; j'ouvre mon cœur et la fenêtre bleue,
Et la paix de la nuit t'écoute d'une lieue,
Et la lune revêt à notre seuil qui luit
Notre chien défiant qu'elle endort malgré lui.
Je suis seul ; un rayon fait ma main violette.
Mon âme qui t'attend est comme Juliette ;
Monte au balcon, seigneur des chaleureuses nuits.
Tu te tais tout le jour, offensé par les bruits.
A ton mur ombrageux, tant que le ciel s'allume,
Tu restes replié sous tes ailes de plume,
Mais lorsque la nuit vient sur nos toits s'épanchant,
Tu couves l'univers sous tes ailes de chant.
Ton silence profond se renverse en musique ;

Tu t'empares du pré, du val, de l'air magique,
Et tes humbles midis font tes minuits vainqueurs,
Oiseau petit, musique immense, aigle des cœurs.
Je t'attends ; saisis-moi ; toi seul peux me suffire ;
Tout autant que ta voix mon silence délire.
L'air est moelleux. La lune est comme un doux nageur.
Sa candeur qui m'étonne est sur le mur songeur,
Elle peint le village et les maisons perdues.
Tout le pays, depuis les plates étendues
Et le coteau crayeux jusqu'aux bois encor chauds,
Est blanc comme une chambre aux murs blanchis de chaux.
Tu peux bien déclarer ta voix ; toute la terre
En espérant t'ouïr, s'enivre de se taire.
La brise disparaît aux branchages épais,
Et chaque toit lointain fait son signal de paix.
Tout l'espace attentif n'a qu'un soupir d'haleine.
Chante, plus tu t'épands et plus ton âme est pleine.
Les astres fixes ont la largeur des flambeaux.
Le sommeil des enfants brûle, les corps sont beaux,
Les âmes ne sont pas indignes des étoiles.
Sur les bois, sur les monts dressés comme des toiles,
Sur les lacs où la lune éclate en diamants,
L'été traîne ses nuits toutes pleines d'amants.
Ta voix comme un lien les unit ; tu les presses,
Chanteur, comme un filet jeté sur leurs caresses,
Et, jusqu'au moment terne et morne où l'air pâlit,
Partout les amoureux ont ta chanson pour lit.
Moi, je m'endors ; mes yeux sont lourds comme des prunes.
Abonde dans l'air pâle et dans les chambres brunes,

Et, plus beau que le beau silence, donne-moi,
O pourvoyeur, le rêve et son timide émoi,
Et ses demi-baisers incomplets sur la lèvre.
Je dors, frais de mon lit et tiède de ma fièvre,
Et tu jaillis de l'arbre obscur, et tu t'étends,
Plein de lune, et tu fais des détours miroitants,
Et tu prends dans ton sein le ciel, et tu t'allonges,
O grand fleuve de perle épandu dans les songes.

Le Rossignol de l'Amoureux

I

O grande fille brune appuyée au lit blanc,
Je suis en bas ; je vais et je viens d'un pas lent.
Si je pouvais, j'aurais pour charmer votre somme,
Vingt violons, oiseaux qu'emplit le cœur de l'homme ;
Je vous embarquerais dans un vaisseau de voix.
Mais seul le rossignol chante, encor cette fois,
Et me délivre, et dit pour moi dans la ramée :
Aime ton amoureux qui t'aime, ô bien-aimée.

II

Quelle angoisse ! Le vent fait un bruit pluvieux.
Sans doute, elle languit en se frottant les yeux

Dans sa chambre, et déjà s'étire décoiffée.
J'ai toujours dans le cœur ma musique étouffée,
Mais nul oiseau ce soir ne la délivre ; il faut
M'en aller ; une averse est branlante là-haut.
Je suis seul ; je n'ai pas de rossignol qui m'aide ;
C'est toi que je désire, ô sommeil, noir remède.

Ce n'est pas l'Oiseau qui chante

Puisque l'oiseau ce soir manque au cerisier bleu,
Et que la lune est seule à nicher au milieu,
Laure, c'est moi qui veux chanter, sur la terrasse
Obscure, où des rayons luisent comme une trace.
Toute lourde de jeux et de plaisirs, dormez.
Le rêve ouvre déjà ses canaux embaumés
Et vous offre sa fête où l'instant s'éternise,
Et la ville du songe est pareille à Venise ;
Vous y serez, avec des doges inconnus.
Avant de vous coucher regardez vos bras nus.
Votre glace vous flatte encor à la bougie,
Et de son compliment votre joue est rougie,
Et c'est vraiment sur vous plus qu'au jardin l'été.
Souriez ; tout vous jure une longue beauté.
Vous voilà dans le lit innocent, belle fille.
L'aise vous fait frémir du col à la cheville.

Dormez ; vos bagues sont sur la table ; la nuit
Respire ; soulevez le bonheur d'aujourd'hui
Comme un panier fleuri qui neige dans vos rêves.
Les heures du sommeil sont longues et sont brèves ;
Nous préparons pour vous demain. Dormez. Demain
Donnera plus de joie encor, plus de jasmin,
Plus de glycine exquise à la rampe accrochée.
Dormez ; la lune est comme une cruche penchée,
Et verse aux prés, aux toits nus, au fleuve clément,
Le repos et le calme évanouissement.

L'Orage

Tous les chants des oiseaux sont étouffés. L'orage
Pend ; l'arbre rebroussé, blême, n'a plus d'ombrage ;
Et soudain du ciel noir l'éclair, par vastes bonds,
Jaillit, pareil au feu qui saute des charbons,
Et le pays en est rose à plus d'une lieue.
Cependant au zénith une lucarne bleue
Bâille ; tout le bosquet se secoue et reluit,
Mais les fleurs du rosier sont à côté de lui.
À travers les jardins on voit des jeunes filles.
Le gazon les fait rire en mouillant leurs chevilles ;
Au lieu de la nuée et de ses noirs donjons,
Le ciel tendre n'a plus que le poids des pigeons.

Un Chant d'oiseau : joie du soir

Je chante tout à coup, ce soir, sans qu'on me voie.
Oui, tu n'espérais pas, homme, avoir cette joie,
Que le ciel bourrelé de nuages, soudain,
Se nettoierait ; l'azur retrouve ton jardin.
Puisqu'un couchant fumant se dégage des pluies,
Aussi de ta tristesse il faut que tu t'essuies,
Et qu'il te semble enfin naturel d'être heureux ;
Tu veilleras ce soir sous les astres nombreux.
Réflète en toi le ciel comme dans une mare ;
Le soleil est un riche et n'est pas un avare ;
Profites-en ; l'été peut te rendre vivant ;
Sois content chaque fois que souffle le bon vent.

L'Oiseau d'Automne

On voit les ruisseaux nus reparaître dans l'herbe.
Jadis, le jour n'était qu'un seul concert superbe,
Mais les bois maintenant se taisent, et, sur eux,
Ma seule voix suffit à remplir le ciel creux.
L'azur s'éloigne ; l'air sur les vitres est blême.
Le soleil ne peut plus se réchauffer soi-même ;
L'automne, qui déjà l'autre mois se dorait,
Enrichit et dépouille à la fois la forêt.
Chaque feuille qui tombe est comme une merveille.
Il se peut bien, avant que demain nous éveille,
Que le gel soit tendu sur l'herbe comme un drap ;
Mais l'homme que son toit ce soir garantira
Savoure à l'aise, avec ses yeux pleins de buée,
L'air mince, le soleil jaune et l'ombre trouée.

La Pauvreté

Nous avons au moins vu partir les hirondelles.
Elles nous ont quittés, fidèles infidèles,
Laissant à notre toit les nuages accrus.
Mais vous, chanteurs, où donc êtes-vous disparus ?
Novembre souffle. Auprès de la vitre luisante,
On voudrait repousser les jours qu'il nous présente.
Malgré nous, dans l'hiver lugubre nous entrons,
Et l'ombre comme un joug est pesante à nos fronts.
Dans la nuit, dans l'aigreur du vent, dans le silence,
Le mauvais temps ingrat nous blesse avec sa lance.
La ruine du ciel est celle de nos cœurs.
Où donc avez-vous fui, chanteurs, flatteurs, vainqueurs ?
O juin, juillet, grands mois ouverts comme des portes.
Les plus petits oiseaux avaient tous des voix fortes,
Et les chardonnerets et les merles aigus
Nous versaient leurs chansons comme des sacs d'écus.

Nos jours de bon aloi sonnaient clair ; dans la haie
Mille rois emplumés battaient pour nous monnaie,
Et nous avions alors des matins au poinçon
Du linot, et des soirs frappés par le pinson.
Le rossignol faisait à notre nuit largesse ;
Maintenant, nous avons perdu notre richesse.

La Chauve-Souris à la Lampe

LES HOMMES.

Allons nous promener un peu ; laissons la lampe.

LA CHAUVE-SOURIS.

Elle est là. L'ombre en cercle à sa lueur se trempe.
On dirait un œuf jaune, un œil bleu ; je crois voir
Un oiseau ; je m'en vais me déclarer ce soir.
Elle attend ; c'est peut-être exprès qu'elle m'attire.
Je répète en volant ce que je vais lui dire.
Les hommes ont là-bas l'ombre tiède sur eux,
Et nous demeurons seuls comme deux amoureux.
Elle doit bien me voir tandis qu'elle m'éclaire.
Il semble qu'elle n'a ni douceur ni colère ;
Elle reste toujours calme, étant la clarté.
Pourtant, j'ose déjà la frôler de côté.

Elle a sans déplaisir mes deux ailes pour voiles ;
Je vais parler.

LES HOMMES.

Soufflons la lampe. Que d'étoiles !
Il fera beau demain.

LA CHAUVE-SOURIS.

Quoi, tout s'évanouit.
Je heurte l'ombre ingrate et me bute à la nuit.
Je tâtonne ; mon vol comme un haillon se traîne.
Dans mon manteau j'allais enlever cette reine ;
Elle acceptait ; mon sort était changé. L'espoir
M'emportait ; il faudra revenir demain soir.
Elle manque toujours lorsque je vais la prendre.
Je suis comme une main qui soulève la cendre.
Que faire? Le sommeil ferme tout ; l'air est sourd ;
Je suis comme un marcheur sans cesse au carrefour.

Les Colombes

Nous sommes les oiseaux désœuvrés, et bénignes,
Nous languissons, très loin, pures comme des cygnes ;
Il nous plaît de tourner tout le temps sans perchoir ;
Tu nous vois ; notre vol est blanc comme un mouchoir.
Nous restons dans le ciel de peur d'avoir des taches.
Ton regard va bien haut lorsqu'à nous tu l'attaches,
Et quand on suit des yeux notre écumeux duvet,
On se sent dispersé comme si l'on rêvait.
Nous sommes la candeur qui s'échappe du monde.
Nous demeurons de neige au feu qui nous inonde,
Nous avons quelque toit qui le soir nous unit,
Mais tout le jour, l'azur reste notre vrai nid.
Parfois, nous retombons sourdement, et la vieille
File auprès de son seuil avec sa main vermeille,
Et sa quenouille a l'air d'une colombe aussi ;
Nous sommes les oiseaux d'amour et de souci.

Nous sommes à la fois pesantes et légères.
Dans les noires maisons peinent les ménagères ;
Mais, sur son lent balcon, le malade à midi,
De nos roucoulements reste comme étourdi.
Notre voix, lourde, longue et lentement traînée,
Est comme une blessure au flanc de la journée.
Nous posons sur les toits notre chagrin subtil.
Le coq fait un triomphe autour d'un grain de mil
Et crie, et près de lui ses poules sont des reines ;
Nous, il ne suffit pas qu'on nous donne des graines.

Les Bourdons, les Guêpes, les Mouches

LES BOURDONS.

Mangeons. Velus, goulus, bourrus, ogres des roses,
Grondant sans cesse ainsi que des gloutons moroses
Enfoncés dans les lis nourrissants, engouffrés
Dans les chardons de soie et les œillets gaufrés,
Avec cette chanson que notre essaim ressasse,
Nous traînons notre ventre ainsi qu'une besace ;
Tout fleurit. Le régal ne paraît pas petit.
Le festin redoublant, redoublons l'appétit.
Le pêcher délicat craque, la terre est mûre,
Pendons à tout l'été notre faim qui murmure.
Brochons la grappe tiède ; agrafons l'abricot.
Faire honneur au banquet, c'est payer son écot.
Les fruits comme des œufs sont tapis dans les branches.

Hâtons-nous, midi vient, voici les heures blanches.
Plus de vent. Le ruisseau fuit en s'incendiant.
Pour tout engloutir mieux il est expédient,
Quand on laisse le ciel futile aux demoiselles,
D'être un ventre et d'avoir à ce ventre deux ailes.

LES GUÊPES.

Nul n'aura comme nous pressuré les vergers,
Mordu les fruits, et mis dans l'air bleu des dangers,
Et piqué le mois d'août qui pour cœur a les grappes.
Ce que te prend l'abeille, homme, tu le rattrapes,
Et tu la vois serrer dans du miel le butin
Que tu viendras reprendre, usurier clandestin.
Chacune de tes fleurs est au rucher confite
Pour l'hiver ; ce larcin trop naïf te profite.
Nous, ceux que nous volons sont volés sans retour.
Notre bruit menaçant circule dans le jour.
Tu le sais ; notre ivresse est stérile, et te fraude
Vraiment, et tes paniers craignent notre maraude.
Sur tes trésors de fruits vois nos corps étranglés.
Le soleil nous accroche à tes pampres bouclés.
Dans l'air blanc, quand midi fait les ombres réduites,
Sur tes poires aussi nous restons comme cuites.
Si maigres, nous avons toujours faim. L'horizon
N'est rien qu'une vendange et rien qu'une moisson.
Nous avons notre dard qui nous donne un empire.
Le raisin transparent sous les feuilles transpire,
Les fleurs penchent sans vent quand nous les épuisons,

La treille est une reine appuyée aux maisons.
Bonhomme, il ne faut pas qu'on crie ou qu'on s'indigne
Pour un rouge verger qu'une guêpe égratigne.
Nous pendons notre grappe aux grappes de raisin ;
Nous ne te pillerons pas plus que ton voisin.
Il est vrai, nous pinçons ta prune potelée,
Et tu vois notre troupe aux poires attelée ;
Tu dois nous accepter de ton seuil à ton toit.
Tout ce qui t'appartient n'appartient pas qu'à toi.
Celui qui nous poursuit risque pour son visage.
Laisse-nous ne piquer que tes fruits. Reste sage.

LES MOUCHES.

Entre. Ne sois pas fier avec le paysan.
Assieds-toi sur la chaise et demeure. A présent
Te voilà barbouillé d'un tourbillon de mouches.
Nous sommes sur ton nez même, et si tu te mouches
Nous emplissons les plis de ton mouchoir. Parler
Est dangereux pour toi, car c'est nous avaler.
Partout, sous le plafond bas, aux coins de la salle,
Nous écœurons l'air fade avec notre essaim sale.
Tu nous vois, tellement nous raffolons de toi,
Comme sur un morceau de sucre, sur ton doigt.
Sur tes genoux aussi nous sommes appâtées.
Subis-nous. Le jour luit dans les vitres heurtées ;
Il ne faut pas plisser la bouche avec dédain,
Car tu mortifierais le rustre, citadin.
Lui, portant notre essaim qui le chatouille et grouille,

Il ne bouge pas plus qu'un couteau sous la rouille ;
Et nous traînons aussi sur sa pipe à côté.
Il t'offre du raisin que nous avons goûté ;
Prends-le ; ce sont ici les coutumes agrestes
Que les hommes à table aient pour repas nos restes,
Et nous sommes sur vous comme sur un bétail.
Nous sommes le fâcheux et le morne éventail ;
De tous les essaims d'or nous sommes l'ombre obscure.
Nous n'avons ni le miel ni même la piqûre,
Et les buffets de nous voudraient être essuyés ;
Mais nous étourdissons les hommes ennuyés.
Parmi tant de présents le printemps nous apporte.
Nous moussons sur le seuil et recouvrons la porte,
Et toi, pour voir l'air pur avec les châtaigniers,
Tu regardes dehors, comme les prisonniers.

Les Cigales

Le Cuisinier

Cratès, Apollon n'est qu'un cuisinier. Tu crois
Qu'il traverse le ciel sur ses chemins étroits,
Et, qu'enflammé de soir ou florissant d'aurore,
Il mène gravement l'attelage sonore.
Non, le Dieu nous fait cuire et souffle sur le feu.
Et tandis que le mont grésille, que l'air bleu
Sèche, et que le ruisseau manque aux chèvres frugales,
Le bruit de la friture est le bruit des cigales.

Le Voyageur

Vous qui, lorsque midi fatigue les forêts,
Logez dans la verdure et faites rage au frais,
Chanteuses sans répit ni repos, acharnées
A retentir au cœur des ferventes journées,
Cigales, je me plains de vous. Vers cet ormeau
Je vins, car il versait son ombre comme une eau.
Et je m'étais couché pour un repos agreste.
Hélas ! vos grincements déchiquetaient ma sieste,
Et je fermais les yeux en vain, car sur ces yeux
S'abattait votre bruit strident et radieux.
L'arbre inclément versait sur moi vos frénésies
Et très las, je croyais que de petites scies,
Mêlant toute l'ardeur immense à leur effort,
Ebréchaient mon sommeil avec leurs pointes d'or.

La Sieste

O soleil, tu tiens bien la terre ; tes cigales
Nous piquent tout le jour de leurs lances égales.
Je vais dormir ; le monde est dehors si crayeux
Que l'image brutale en blesserait mes yeux.
D'ailleurs tu vis encor sous mes paupières closes.
Même les yeux fermés je vois toujours des roses,
Des taches de couleur et des carreaux luisants,
Et ma sieste est pareille à des kiosques persans ;
Mes songes en été semblent des chars splendides.
Et je sais que dehors les ruisseaux sont torrides,
Que l'air brûle et qu'aux bois pleins d'un fauve sommeil
L'ombre même reluit comme un piège vermeil.
Une herse de feu déchire tout. La plaine
Est, comme un masque d'or, inerte et sans haleine.
Cigales, vous tenez le monde desséché.
Partout, dans les fusains du cours, sur le marché,

L'arbre entend grelotter vos récoltes sonores ;
Dur gravier, vous criez sous les pas des aurores,
Et vous suppliciez le somme et vous formez
Des buissons, tout le long des chemins assommés,
Et des pieds du soleil vous êtes les sandales.
Vous poussez au jardin vos allègres scandales,
Vous tenez le pays, les bois, le pin, l'ormeau,
Et vous savez au juste où cuit chaque hameau.
L'étang montre le bord ; votre bruit qui s'acharne
Le raille : il a de l'eau grand comme une lucarne.
Dans le désœuvrement des ferventes moissons,
Vous chantez ; la chaleur danse autour des maisons.
Je m'endors, mais le jour immense me contente.
On reçoit dans les yeux une joie éclatante
Un monceau d'abricots s'arrondit sur les plats.
Je me sens à la fois impétueux et las.
J'écoute la clameur brûlante ; chaque branche
Semble en métal ; je sens que toute l'herbe est blanche.
Les cigales ont pris dans leur fièvre les cieux ;
Je vais dormir, je dors, je suis victorieux,
Et, par elles, au fond des chambres étouffées,
Mon sommeil triomphal est rempli de trophées.

Le Chant des Cigales

A Étienne Gros.

O folles de chaleur, chanteuses enflammées,
Grêle qui rebondit dans les vertes ramées,
O cigales, sobres bacchantes du ciel bleu,
Tonnerre aigre du temps serein, ô fruits de feu,
Grenade que midi fait éclater. ô pluie
Des mois sans eau, lit d'or où la sieste s'appuie,
Cœur sonore et nombreux du jour, cri du soleil,
Guerrières aux longs traits qui chassez le sommeil,
Reines d'une cité de bruit dont l'air s'encombre,
Je vous chanterai mieux, retiré dans cette ombre,
Et ma flûte, comme un oiseau nourri d'air frais
Murmure, et la chaleur embrasse les forêts.
Le chemin brûle au flanc du mont. O vigilantes,
Cymbales de l'été qui sonnez dans les plantes,

Ouvrières tissant sur le monde assourdi,
O bavardes mélodieuses de midi,
O commères retentissantes, ô cigales,
Bientôt s'allongeront les ombres inégales.
Le mur reprend sa forme épaisse, et. près de lui,
Déjà sur le cyprès l'heure plus jaune luit.
De l'air exténué s'élèvent les villages.
Hâtez-vous, brûlez vite, ô charbons des feuillages ;
Déjà vous décroissez sur les bords du chemin.
Alors, comme la vieille, en songeant à demain,
Enfouit ses tisons au fond des cendres blanches,
Le soleil qui s'en va vous cache dans les branches

Le Mulot

I

Revenons. Les chemins sont comme détachés.
Le silence s'étend des clochers aux clochers.
Le soir étonne tout de ses pâles prestiges.
Voici ton heure ; écoute ; avance entre deux tiges,
O frugal d'un festin de blés, mulot futé
Qui pour grenier splendide as la terre en été.
Tant d'épis sont sur toi pendant que tu les pilles,
Qu'il te faut malgré tout en laisser aux faucilles
Tardives, qui viendront seulement dans un mois.
Nos pieds sont trempés d'eau par le sentier sournois.
Rentrons ; là-bas nos toits honnêtes nous font signe.
Mais toi, tandis qu'au ciel seule une étoile cligne,
Dans l'immense moisson que gonfle un faible bruit,
Admire quelle paix t'entoure avant la nuit.

II

Nul bruit. Plus de cheval, plus même de grelot,
Nous aussi nous allons retourner. O mulot,
C'est ton heure ; le soir espace tout. Tu ronges,
Et la lune déjà nous surplombe de songes.
Ne crains plus ; la rougeur de couchant disparaît.
Le bruit de la moisson se meurt comme un secret.
On ne sait pas si rien est près ou loin ; tout change ;
Tout devient étranger dans le faux jour étrange.
Le sentier nous néglige et fuit. Le vieux noyer
N'est plus pareil Les champs semblent nous renvoyer.
Tu restes seul. La lune oisive se balance.
Ecoute ; c'est ton heure ; écoute le silence.

Le Chant de l'Alouette

Tu ne peux pas me voir, mais tu m'entends. C'est l'heure
Où toute la moisson dort sans qu'un vent l'effleure ;
Tu vois le jour égal débordé sur le blé,
Et tu lèves le front par ma voix appelé.
La terre me retourne au ciel, et je m'élance,
Et je tiens tout l'azur comme au bout d'une lance.
Je suis l'oiseau terreux affolé de soleil.
Tu marches hardiment sans chercher le sommeil ;
C'est bien ; ouvre les yeux pour que l'été t'encombre ;
Aime l'instant sincère où les champs n'ont pas d'ombre,
Et dans la lassitude ardente d'alentour,
Porte tout seul le poids éblouissant du jour.

Le Hibou

Je suis l'oiseau boudeur et brumeux, compagnon
De l'âpre girouette et du morne pignon.
Sur le décombre, après le jour qui me consterne,
Je m'étonne, et je suis fou pour une lanterne,
Et l'espace douteux est sondé par mes cris.
Je mène avec ennui la chasse des souris,
Et je semble enchanter le toit, et je bruine,
Lorsque le clair de lune est comme une ruine,
J'erre, et même la nuit m'écarte avec dédain.
Mais l'amant. arrêté dans le fond du jardin,
Et qui sent le gravier crier dès qu'il s'élance,
Envie au triste oiseau son vol et son silence.

Le Chant des Abeilles

A J Carcopino.

Le Chant des Abeilles

O fleurs des champs, ô fleurs presque sans nom, poussière
De la belle saison sur la terre grossière,
O fleurs qu'une de nous accable, ô serpolet,
O doux fourmillement bleuâtre et violet,
O bourrache à l'azur épais, menthe, ô mélisse,
Nous sommes l'âpre armée et la sourde milice
Qui vous cherche, et qui trouve à piller aux buissons ;
Nous craquons dans les prés que nous envahissons.
Nous ajoutons nos poids aux corolles écloses.
Quand nous vivons, la terre est dans un lit de roses,
Les jardins triomphants exultent de lauriers,
C'est l'ample été ; les jours sont comme des guerriers.
Et nous vous choisissons, alors, ô fleurs des friches,
Reines des paysans, ô fleurs pauvres et riches,
O fleurs qu'un humble vent courbe, aux sentiers bourbeux,
Fleurs qui restez par brins dans les naseaux des bœufs.

Petites, vous avez notre grande louange ;
Grondant comme le blé qu'on vanne dans la grange.
Nous vous vantons, bruyère et mauve : ô petit thym,
Écoute, nous parlons de toi tout le matin ;
Jusques à l'horizon nous chantons les lavandes.
La marjolaine même augmente nos provendes,
Et partout, lorsque juin sur la terre a souri,
Nous faisons de longs chœurs pour le sainfoin fleuri.
Les fleurs que nous chargeons sont les seules complètes.
O bleuets, et vous, pieds du printemps, violettes,
Et vous, ô liserons chiffonnés sur les bords,
Notre essaim vous dépouille en chantant vos trésors ;
Et l'ancolie, et les marguerites coquettes,
Toutes ont à la fois appelé nos conquêtes.
Quand le ciel doute, afin que le temps soit viril,
Nous nouons des cœurs d'or dans les matins d'avril.
Maintenant, tout est sûr ; avec nos têtes noires
Nous passons, comme un vol de rustiques victoires.
Chaque heure est un signal d'épanouissements.
L'aube et le soir sont joints ainsi que deux amants.
A peine, du milieu de cette mer dorée,
Sort une île de nuit par le jour dévorée.
Et, parfumant au loin l'espace universel,
La cime de l'année est en fleurs dans le ciel.
Alors, comme un coteau qui verse les fontaines,
L'azur nous fait couler de ses pentes hautaines.
Nous écumons le monde herbeux ; sur les rameaux
Nous nous groupons, ainsi que de vermeils hameaux.
Nous passons sur les champs, moissonneuses ailées ;

Et l'on voit remonter, tout le long des allées,
Dans l'ombre verte, avec des frissonnements bruns,
Nos sourdes légions qu'assaillent les parfums.
Nous hérissons les prés et les vertes tonnelles.
Nous avons sur la tête un monde de prunelles,
Et, partout attiré, comme un char radieux,
Vois, notre essaim hagard chancelle enivré d'yeux.
Pour faire tes bouquets attends un peu ; farouches,
Nous remplissons l'enclos comme une cage à mouches.
Ne viens pas déranger nos travaux réguliers.
Nous défonçons tes fleurs ainsi que des béliers ;
Lourds charbons, nous avons les parfums pour fumées.
A quatre heures, depuis les plaines enflammées,
Jusqu'au jaune coteau que la vigne embellit,
Le jour est comme un homme étendu sur son lit.
Dans l'air dense, au-dessus des corbeilles confuses,
Entends-nous au travail chanter comme des muses,
Entends nos heurts, l'effort de notre assaut vermeil,
Et notre ronflement qui n'est pas un sommeil.
Entends notre murmure épais ; au crépuscule
Tout change, et notre armée en bon ordre recule,
Lourde, car nous avons les jardins et les bois
Et tout ce qui fleurit pour invisible poids.
Nous rentrons d'un vol bas, cohorte par cohorte,
Et le butin est doux dans notre ville forte,
Et le travail suave apaise notre élan.
Amères, nous faisons l'ouvrage succulent.
Sages, avec un bruit de musique et de guerre,
Nous rassemblons l'été qui n'y penserait guère.

Nous y pensons ; les fleurs ne savent que brûler,
Et la bête à bon Dieu s'admire de voler.
Mais nous, nous prévoyons le temps ; par le miel d'ambre
Les ruches en juillet triomphent de décembre.
Nous enchaînons les jours au travail ; même ceux
Qui rendront la pluie âpre et l'azur paresseux,
Mûriront ta douceur, miel, patient délice,
Et notre œuvre sereine a le temps pour complice.
Nous faisons, dérobant tout comme des voleurs,
Un durable bouquet des éphémères fleurs,
Et quand le mauvais vent souffle, et que l'été cesse,
Notre vol généreux se retourne en largesse,
Et nous rendons toujours plus que nous n'avons pris.
Miel, doux comme un butin qu'auraient fait des esprits,
O liqueur, ô sirop de parfums, ô trophée,
O chevelure d'or par la ruche coiffée,
O miel, nous t'admirons nous-mêmes, trésorier
Magnifique, qui rends les fleurs en février,
Qui donnes ta douceur aux lèvres que tu frôles,
Confiture limpide et baume de corolles.
Et toi, toi qui souris, homme, sur le perron,
Toi qui tiens la lumière attachée à ton front,
Toi qui domines, toi qui règles, toi qui règnes,
Reçois-nous ; il est mal, ô roi, que tu nous craignes.
Si nous voulons entrer même dans les maisons,
Accepte à ton logis nos mâles garnisons.
Nous viendrons ; rien ne doit rester hors de nos rondes.
Nous tournoierons dans l'ombre avec le bruit des frondes,
Et tu nous vois déjà, le matin, flamboyer

Dans tes chambres, ainsi qu'un salubre foyer,
Et, mêlant à ta faim notre ardeur irritable,
Taquiner sourdement le dessert sur la table.
Surtout accepte-nous dans ton cœur. A midi,
Même celui qui dort, de splendeur engourdi,
Se sent tout occupé par des rumeurs vermeilles.
Le monde est flamboyant d'un tel brasier d'abeilles
Le ciel est sur la terre en fleurs précipité ;
Tâche de ne pas être indigne de l'été.
Nous remuons sur toi comme des foudres fauves.
Nous éprouvons les cœurs obscurs. Si tu te sauves
L'orageux châtiment sur ton visage accourt ;
Ce qui nous craint n'est pas en paix avec le jour.
Mais si ton clair accueil rit à nos incendies,
Nous te couronnerons sur tes tempes hardies,
Et, faisant de nos bruits sortir un hymne doux,
Nous chanterons : il est au soleil comme nous.
Tâche que les saisons pour toi ne soient pas vaines.
Le ciel est d'or, c'est pour t'enrichir. Tes verveines
Fleurissent. Ne sois pas au beau temps étranger ;
Profite de l'été non moins que ton verger.
Tout mûrit ; les fruits sains valent les âmes franches.
Le mois d'août est aussi pour les esprits ; les branches
Ne retiennent pas tout l'azur ; et dans ton cœur
La victoire du ciel peut te rendre vainqueur.
Allons ; tu vas saisir comme nous les collines
Et le val, et remplir les heures cristallines,
Et rapporter le soir un butin sous ton toit ;
Maintenant ton jardin sera vraiment à toi.

Pour conquérir les prés fleuris, depuis Virgile,
Nous avons le courage et notre aile fragile.
Toi, n'as-tu pas ta force orgueilleuse, et tes yeux,
Tes yeux où comme un Dieu tu rends un ciel aux cieux,
Et, pour tout dépouiller, marjolaines et menthes,
Tes mains, tes belles mains, ces pillardes charmantes ?
Viens ; sois notre rival ; dans les jours pleins de feux,
Nous nous partagerons le monde, si tu veux.
Nous aurons, quand la terre éclatante s'attise,
La même force, avec la même convoitise.
Tu feras comme nous, héroïque ouvrier,
Ton travail pacifique avec un cœur guerrier.
Tout est miel lorsque tout fut joie, et ton ouvrage
S'amassera, pesant d'amour et de courage,
Et, possédant le mont, la plaine et le hallier,
Tu seras un héros près du toit familier.
Le jour, c'est la sagesse enflammée en ivresse.
Aime-le : le soleil comme un ami te presse,
Et près du seuil, et près des jasmins chevelus,
Tu seras dans l'été comme un rayon de plus.
Vis comme nous : étant les abeilles solaires,
Nous avons le travail, la joie et les colères.
Arme de ta fierté tes pensers éclatants.
Sois jeune dans l'automne et fort dans le printemps.
Le ciel te comblera comme il comble les sources :
Tu sauras tant de fleurs que nous suivrons tes courses,
Et sans manteau, sans sceptre et sans globe d'airain,
Nous peuplerons les plis de ton cœur souverain.
Maintenant l'horizon spacieux se resserre.

Le monde où le soleil manque n'est plus sincère.
Le lierre devient noir et griffe les perrons.
Le soir va tout changer de place ; nous rentrons.
Mais celui qu'une flamme intérieure honore,
Comme nous, dans le soir, saisit déjà l'aurore ;
Et superbe, sentant notre chaleur en lui,
Ne consent au repos qu'un instant ; et celui
Qui, consterné, dans l'air où notre essaim miroite,
Voulait nous écarter d'une main maladroite,
Et qui connut enfin, puni, nos aiguillons,
Crie et brûle, et se croit blessé par des rayons.

La Libellule

Je souligne tes fleurs et de mon vol soudain
Je viens chaque matin raturer ton jardin,
Et, taquine, aussitôt que l'azur se dessille,
J'érafle tes glaïeuls, je grille et je grésille,
Je m'épingle un instant aux rosiers, et, sur eux,
Je zigzague, comme un petit éclair heureux,
Et ton jasmin hagard et ta molle glycine,
Je les atteins, auprès des lis que je fascine ;
Verte aiguille, je couds la moire des étangs.
Lorsque la clématite, aux vieux murs éclatants,
Tient tous les papillons englués à ses styles,
J'abonde sur l'eau verte avec mes sœurs futiles,
Et toi, tu sembles seul au beau temps rechigner,
Homme, et sur ton perron je viens t'égratigner.
Qu'as-tu donc ? Tu vois bien que tout est gai ; j'excite
La joie, et fais brûler les fleurs que je visite ;

Je sursaute, et tu vois de même, n'est-ce pas,
Que ton ombre elle aussi change en danses tes pas ;
Tu vois que comme moi l'horizon tremble d'aise.
Tant mieux si c'est assez pour que ton cœur s'y plaise,
De voir l'été ; tant pis pour toi si c'est trop peu :
Tu vois les arbres verts qui portent le ciel bleu.

La Mouche brûlée

A Nándor Sonnenfeld.

Je vais dormir ; je suis presque nu sur mon lit.
J'ai soufflé la bougie et dans l'air qui pâlit
Mon œil croit suivre encor de vagues étincelles ;
Et j'entends une mouche ; elle a brûlé ses ailes,
Et ne peut plus marcher et ne peut plus voler.
Je l'entends par moments sur le marbre trembler
Près de moi, comme si l'on frottait deux aiguilles.
Je pense à mes beaux jours chargés de jeunes filles,
A mes vers frais encor sur la table, au jasmin,
Et le bonheur d'hier nourrit déjà demain.
Je n'entends plus la mouche, elle est morte peut-être.
La mollesse du vent qui vient par la fenêtre
Gonfle déjà le songe où je suis emporté ;
Je l'entends. Elle vit encore. O nuit d'été !

La Sauterelle

En juillet, maigre, crue, atroce, âpre, aigre et verte,
Je marche dans les prés, à demi recouverte,
Embarrassant mes pas d'un attirail cruel,
Comme les spadassins qui cherchent un duel.
Cependant, en portant le corset qui me serre,
J'enrage de ne pas rencontrer d'adversaire.
La paix du jour me nargue et rit au bord des eaux.
J'essaye en vain ma force en faisant de grands sauts,
Je grince, ne pouvant pas combattre, et je pique
La terre, et je soutiens mon appareil épique,
Et seule, sans vouloir céder au temps bénin,
Je mâche ma colère et crache mon venin.
L'herbe derrière moi reste déchiquetée.
Et je m'endors le soir, amère et dépitée,
Sans quitter mon harnais de guerre, et, le matin,
Quand je repars, cherchant l'aventureux destin,
Mon armure est toujours propre, nette, aiguisée,
Et ne s'est pas rouillée aux gouttes de rosée.

La Nuit des Chats-huants

A mon père.

La Nuit des Chats-huants

LES CHATS-HUANTS.

La nuit va se lever du milieu des moissons.
Et le soleil s'en va lorsque nous paraissons.
Nous ouvrons nos yeux lents sous nos cornes de plume.
Nous restons indignés tant que le jour écume,
Et lorsque la lumière enfle les chemins roux,
Rancuniers, nous vivons loin d'elle dans nos trous.
Nous protestons ; enfin le tumulte s'achève.
Nous sommes les témoins de la nocturne trêve,
Le dernier chariot sur la route a grincé.
La terre sort du jour comme un nageur lassé.
C'est pour nous le moment d'y voir ; sur le décombre
Nous siégeons, et nos yeux s'épanouissent d'ombre.
Nous sifflons ; notre cri rend l'air muet plus doux.
Le marcheur sans nous voir se retourne vers nous.

Sur les vieux murs, au flanc du mont, dans la vallée,
La paix harmonieuse est par nous signalée.
Sans nous montrer, discrets après le jour brutal,
Nous emplissons la nuit de vases de cristal.
Nous attendons la lune à travers la feuillée.
Elle naît ; on dirait une rose brouillée.
Nous huons, sérieux, longs, fluets, purs, lointains.
Elle sourit au chant de ses coqs argentins.

LA LUNE.

Oui, le monde est captif du charme de la lune.
En tête des troupeaux poussiéreux, à la brune
Je vais, j'ouvre le soir l'étable aux animaux
Et ma douceur sacrée étonne les hameaux.
Le toit dort comme un homme enchanté ; je l'inonde.
Dans ma limpidité je recueille le monde,
Tout se délie en moi des midis étouffants ;
Les maisons quand je viens sont comme des enfants.
Sur les monts broussailleux, sur la plaine passive,
Je tends diligemment ma nocturne lessive.
Je suis celle qui fait partout sécher ses draps.
Les lumières du soir vacillent dans mes bras.
J'impose à l'univers le léger poids du songe.
Je fais largesse à tous du repos, et j'allonge
L'escalier qui paraît magique, et, sans rumeur,
Je viens pendre le rêve à l'esprit du dormeur.
Je suis comme une reine arrêtée au village.
Je couronne d'argent tous ceux que je soulage ;

Je jette derrière eux leur ombre et leurs tourments,
Et tous sont apaisés par moi, sauf les amants ;
Lorsque sur le clocher duveté je balance,
L'horloge de minuit avertit mon silence.
Je suis comme une cime élevée, et je suis
Comme un trésor champêtre abîmé dans les puits.
J'absorbe les chagrins dans mon profond sourire,
Et je vois tout dormir, et le poète écrire ;
Je trempe le balcon bleuâtre, et le carreau
Reluit en m'annonçant, silencieux héraut.
Je dégoutte au tilleul doux comme sa tisane.
Je tends de velours blanc la chambre paysanne,
Je bois les horizons épandus, et je pais
Les verts coteaux, et j'ai les plaines dans ma paix.
Les arbres chauds, pareils à des villes troublées,
S'inquiètent de moi dans l'ombre des allées.
Je débrouille d'en haut l'écheveau des sentiers,
Et je marche sans bruit sur les monts forestiers
J'éclaire avec bonté la fête des moustiques.
Reine, j'ai pour miroirs les lucarnes rustiques,
Mais aussi, dans le monde où plus rien n'est amer,
J'ai pour me réfléchir le sommeil et la mer.
Je suis de tous les lacs la baigneuse sans nombre.
Par mes doigts patients dans la campagne sombre
Les fleuves sont peignés comme de beaux cheveux.
Tout me croit. Le berger dort d'un sommeil sans vœux
Jusqu'à ce que le jour sur sa tête commence.
Le voyageur lointain marche dans ma clémence,
Et retient ma lueur attachée à ses mains ;

La vague illusion danse au bout des chemins.
La route en plein midi ne conduit qu'à la gare.
Maintenant elle coule, et ruisselle, et s'égare,
Et promet au marcheur un terme merveilleux.
Rêvez, vous qui fermez les yeux, et rêvez mieux,
Vous qui pour m'accueillir écartez la persienne.
Je suis la campagnarde et la magicienne
Innocente, par qui tous les êtres sont pris.
Je suis une glycine attachée aux esprits.
La veille et le sommeil sont miens ; je les pénètre.
Tu peux dormir, tu peux rêver à la fenêtre,
Et voir les toits, pareils à de calmes îlots ;
J'enchanterai tes yeux, qu'ils soient ouverts ou clos.

LES CHATS-HUANTS.

Elle dit vrai ; tout est dans son cercle ; elle foule
Les prés, la vitre a l'air d'une flaque, l'air coule,
Les arbres sont charmés comme de bons géants,
Et nous la contemplons avec nos yeux béants
Mais, ô reine du mol et du laiteux empire,
Là-bas une blancheur redoutable te tire,
Et, parmi tes rayons renversés, tu pâlis ;
Les dormeurs inquiets se tournent dans leurs lits,
Et sentent dans leur somme une approche vermeille.
Nous nous assoupissons tandis que tout s'éveille ;
Ainsi que des veilleurs lassés nous languissons,
Et notre cri s'espace à travers les buissons.

À peine nous heurtons notre cloche de verre.
Le mont reprend le ciel sur sa tête sévère.
Retirons-nous. Dormons. Le jour, c'est le sommeil.

LES COQS.

Soleil, soleil, soleil. soleil, soleil, soleil.

Table des Matières

Poitiers. — Société française d'Imprimerie et de Librairie.